

Vol. 14, No 3

MARS 1921

20 CENTS

La Revue Populaire



Les premiers astronomes. (Voir intérieur)

• Magazine littéraire illustré mensuel

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit-prop., 131, rue Cadieux, Montréal

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES.
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combleront les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

*La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada*

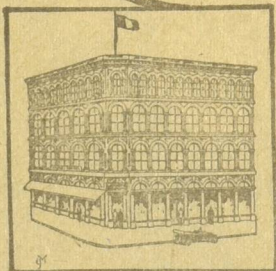
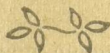


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

La Revue Populaire

Vol. 14, No 3

Montréal, mars 1921

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

QUEL EST LE POIDS D'UN BAISER ?

Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?

Rostand

Qu'est-ce qu'un baiser ?

Shakespeare prétend que le baiser est le sceau de l'amour; Burns l'appelle la clef du cœur. Tous les poètes ont défini le baiser dans des vers admirables.

Mais la science n'est pas satisfaite de ces définitions des poètes.

Monsieur Edouard Malespine, un savant français, a placé le baiser sous son microscope; il l'a disséqué, analysé; il a pesé le baiser. Il a même donné le nombre de chevaux-vapeur qui sont dépensés dans l'action de s'embrasser.

D'après ce savant, un baiser sur le front, les tempes ou les joues est égal à une pression de 2 milligrammes; sur les lèvres, le baiser est égal à 5 milligrammes.

Quel effort.

Je ne veux nullement discuter le savoir, oh, par oui-dire, que les baisers sur le front et les joues viennent surtout de vieilles tantes et de vieux oncles et que ces baisers nous laissent généralement froids. Ces baisers n'ont nullement le charme des baisers remplis de microbes qu'échangent sur les lèvres les tendres amoureux et les pâles amoureuses.

"Le baiser, nous dit le savant professeur, est l'union de deux lèvres (pourquoi pas quatre) qui se pressent l'une sur l'autre et qui sont attirées par une myriade de sentiments et de sensations: amour, désir, peur, respect, abandon, etc., etc.

Tout cela est admirable au point de vue science, mais qui de nous se refusera à donner cet effort gigantesque de 5 milligrammes d'énergie sur les lèvres que nous aimons. Qui? Où est-il? Ne parlez pas tous à la fois.

PAUL COUTLEE.



Le coin des vrais poètes

LES CHEMINÉES

par Jean Ajalbert (1)

Pensives,—sur les toits, comme des Sphinx penchées,—
Profilant dans le ciel leurs noires ossatures—
Elles dévoilent les choses les mieux cachées.

Elles geignent,—tremblant ainsi que les mâtues
D'un navire qui vogue au hasard de l'orage,—
Avec leurs longs tuyaux, plantés sur les toitures.

Par les sombres minuits, plus d'une fait naufrage
Sous la bourrasque—et va se perdre dans la rue,
Quand siffle la tempête et que le vent fait rage.

Et, lorsqu'en blancs flocons la neige tombe drue,—
Seules, émergeant des couches, les cheminées
Esquissent leurs tuyaux dans la lumière crue.

Elles passent, alors, d'hivernales journées,
Secouant dans les airs leurs panaches splendides,
Au-dessus des maisons du froid abandonnées.

Mais sur les toits plus bas, leurs spirales morbides
Font craindre un foyer triste, où sanglotent les mères,
Devant les doux berceaux, qui demain seront vides.

Ainsi, j'apprends où sont les souffrances amères,
En regardant au ciel s'envoler les fumées—
Que disperse le vent: gloires, bonheurs... Chimères!

Et je vois, par les toits, dans les maisons fermées.

(1) D'origine auvergnate, Jean Ajalbert est né à Chichy, près Paris, en 1863. Il fut avocat et défendit l'anarchiste Vaillant. Il fit deux voyages en Extrême Orient, chargés d'une mission par le ministère français des colonies. A publié des vers dans nombre de revues, et celle que nous publions aujourd'hui est puisée dans son premier volume "sur le vif". C'est un fervent de la chose vécue et un impressionniste enthousiaste et sincère.



Mémoires de la Comtesse Floria de Martimprey

CHAPITRE SECOND

Mon heureux sort me permit de vivre dans les cercles mondains les plus relevés de Cannes au moment où ce centre aristocratique atteignait au summum de la gloire.

Dans mon opinion Cannes était — avant la guerre — la plus typique des villes où s'écoulait la vie d'inconsciente luxure qu'affectionnent les grands

dè ce monde. Je n'hésite d'ailleurs pas à répéter que ces excès d'ostentation opulente ne contribuèrent pas peu à créer l'esprit de révolte qu'agite les peuples. N'est-il pas significatif que cette station balnéaire, avec ses villas, ait été convertie en un camp pour les soldats blessés et malades. Les gaietés d'autan, naturellement, se trouvè-

rent suspendues et je pense qu'elles ne revivront jamais assez intensément pour égaler celles des jours disparus.

A Cannes se réunissaient les plus extravagants, les plus prodigues et les plus aberrés des grands seigneurs européens. Ils y possédaient leurs propres villas entourées de magnifiques jardins où croissaient des plantes tropicales. Au milieu de ces splendeurs, ils s'abandonnaient à leurs désirs cupides sans le moins du monde se soucier des misérables.

Oh! les féeries que je vis en ces lieux, les danses se prolongeant pendant des nuits entières, l'ivresse des bibitions effrénées, la folie du jeu, les flots de champagne et de vins rares, les divertissements étranges et indescriptibles, les danseuses orientales et les magiciens, les feux des gemmes et l'orient des perles, les corps blancs et souples, les promenades amoureuses dans les allées où les fleurs d'Afrique répandaient leurs parfums violents, les querelles et les duels!

J'avais besoin de tout cela, je m'en repaissais avidement et je le recherchais encore si je pouvais revivre ma vie, mais cependant je comprends très aisément comment les populations européennes devinrent furieuses à l'idée de toutes ces débauches alors qu'elles étaient vouées au paupérisme et à un labeur sans plaisir. Car il n'est pas jusqu'aux moujick de l'Ukraine ou de la Transcaucasie qui n'aient oui parler de ces débordements.

Je dois tout d'abord expliquer comment Cannes devint un centre aussi fashionable. Chacun sait que la Riviera Française, cette langue de terre dorée resserrée entre la Méditerranée et les hautes Alpines, constitue le plus délicieux séjour d'hiver. Nice fut célèbre pour sa situation merveilleuse

pendant plus d'un siècle et a, maintenant, une population d'environ cent mille habitants. En 1835, Lord Brougham, le fameux Lord-Chancelier, ne pouvant trouver à Nice une demeure qui lui convint, s'aventura sur la côte jusqu'au petit village de pêcheurs qui était Cannes.

Il loua une chambre dans l'humble maison d'un paysan et fut si enchanté de l'endroit qu'il acheta immédiatement une grande pièce de terre. Il y construisit une villa et toute une colonie d'aristocrates, fatigués de l'existence effervescente de Nice, vinrent s'établir autour de lui.

Il s'écoula encore une trentaine d'années avant que Nice ne devint un centre de dissipation. Le Second Empire atteignait alors au paroxysme de l'extravagance et le jeune Prince de Galles (Edouard VII) s'affirmait comme l'arbitre des élégances.

Le Prince sentit rapidement les délices de la position de Cannes. Des grands ducs de Russie et des princes de toutes nationalités, des millionnaires américains et anglais arrivèrent et commencèrent leur vie tumultueuse.

Cannes était, au sens le plus strict du terme, un centre exclusif. Si vous n'apparteniez pas à la société, au monde, vous ne pouviez acquérir un pied carré de sol. Un étranger aurait pu errer tout le jour dans la ville sans être capable d'obtenir une parcelle de nourriture dans l'un des somptueux restaurants. S'il lui arrivait d'y entrer au moment où un grand duc absorbait son repas, on lui annonçait hautainement que toutes les places étaient retenues. Pour le voyageur bourgeois Nice était infiniment plus agréable.

Les plus belles villas de Cannes s'élevaient sur la Croisette, un site assez éloigné de la côte, comme le Cliff Walk de Newport. C'était une terre féérique, ornée de jardins immenses et splendides. La villa Eucalyptus où résidait mon oncle, se trouvait sur la Croisette.

On y voyait aussi la villa Kasbeck, résidence du Grand Duc Michel de Russie, ainsi nommée en souvenir de la formidable montagne du Caucase. C'était assurément l'habitation la plus somptueuse de Cannes. Ses fenêtres, aveuglées par de lourds et épais rideaux, avaient un air mystérieux.

Non loin de ce palais, la villa de mon mari, le comte de Pourtalès, dressait, dans les palmes émeraude, la blancheur de ses marbres. Elle s'appelait la villa Marguerite et je l'occupai presque toute l'année. Nos autres voisins étaient la Grande Duchesse de Mecklembourg-Schwerin, sœur du Grand-Duc Michel, à la villa Wenden; le prince Constantin Radzivill, le Baron Hofman, à la villa La Bocca; le comte de Ilchester, le Baron Edouard de Rothschild, le duc de la Rochefoucauld et nombre d'autres nobles.

Lorsque nous arrivâmes au quai, nous constatâmes que Boris avait loué au Comte Boni de Castellane son splendide yacht, le Valhalla. Ce bateau, un trois-mâts, avait été acheté à un prix fantastique, par le doux et inoffensif Boni pour son épouse, Anna Gould, mais il n'osait guère s'en servir, tant il redoutait le mal de mer.

Nous passâmes la journée à bord, dansant, buvant et au moment du souper, cinglâmes vers Nice. Arrivés dans cette ville, nous apprîmes que Boris avait loué le fameux Café des Anglais et exigeait que tous les consommateurs en fussent congé-

diés, fantaisie qui dût lui coûter une somme énorme, ce lieu étant l'un des mieux fréquentés de Nice.

Il avait loué encore trois grands orchestres tziganes, de telle sorte que—quand les musiciens de l'un étaient fatigués ou saouls—d'autres pussent assumer la tâche de nous inonder d'harmonies orientales. Ces musiciens venant de Bohême étaient tous de merveilleux types, avec leurs cheveux d'un noir intense, leurs moustaches de même teinte et leurs yeux également très noirs.

Le bruit courait qu'alors mon jeune ami Boris avait encore en sa possession quelques-uns des innombrables millions que le gouvernement russe avait arrachés à son peuple sous prétexte de mener à bien la guerre japonaise, entreprise qui se termina de façon plutôt piteuse. Il avait grand besoin de cet argent car il avait l'habitude assez déplorable de jeter—comme disent les français—les richesses par les fenêtres, à pleines mains. Au moment dont je parle, il confinait au summum de la stupidité.

Le souper fut d'une prodigalité inouïe, dans le Cadre éblouissant du Café des Anglais. On y avait fait collaborer le personnel entier de l'établissement et de cette circonstance résulta quelque chose approchant la perfection. Mon palais n'oublia jamais certains ortolans truffés rôtis dans les feuilles de vigne et entourés de raisin.

Naturellement, l'élément le plus remarquable de ce repas fut constitué par les vins. On nous servit du Sauterne, du Tokay, du Bordeaux, du Bourgogne et à peu près tous les vins que vous pourriez imaginer; ces liquides onctueux provenaient des crus les plus renommés. Mais avant tout, le

champagne était **indicible**. C'était un vin naturel, embouteillé exclusivement pour le Prince.

La plupart d'entre nous convinrent que la sagesse était de boire seulement du Champagne et d'en boire tout le temps. C'était un nectar si pur que chacun en pouvait absorber de formidables quantités sans éprouver d'autres effets qu'une gaieté toujours croissante unie à une sensation de profond bonheur.

De plus, j'ai toujours reconnu ce fait que l'atmosphère délicieuse, vivifiante de la Riviera me permettait d'abuser de tout plaisir, sans ressentir la moindre faiblesse.

Le festin s'accomplit de façon parfaite, ne comportant que deux légères querelles entre les hommes, querelles qu'ils s'accordèrent pour régler par un duel, dans les quarante-huit heures.

Nous nous rendîmes ensuite dans une salie à l'étage supérieur, une charmante salle prenant vue sur la mer. La lune brillait dans un ciel d'une céruleenne exquise et sa lueur verte se reflétait sur la crête des flots légèrement tremblants au vent du sud. Nous exécutâmes les danses les plus à la mode et lorsque la fatigue nous gagnait, nous nous allongions sur des divans arrangés en alcôves. Devant ces couches molles étaient disposées des tables supportant de grands verres de vins et des seaux contenant du champagne frappé; des garçons sourds et silencieux remplissaient sans cesse les coupes.

Comme la nuit s'avancait, le sinistre Boris affirma qu'il lui fallait un passe-temps plus piquant.

Subitement, il bondit au milieu de la salle, brandissant un magnifique porte-cigarette en or et hurla:

—J'offre ceci en prix à la dame qui nous donnera le plaisir d'une danse orientale!

Se tournant vers moi, il ajouta d'un air significatif:

—Je vous mets au défi.

Je fus saisie d'une inspiration que j'attribuais au champagne et à la grisurie des fragrances nocturnes. Je résolus donc de retracer pour lui, une danse sauvage et primitive que j'avais vue pendant mon séjour au Maroc, et me drapai d'une manière très orientale. Sautant ensuite sur une table, je commençai de danser. Les musiciens tziganes, étant eux-mêmes orientaux, apprécièrent les besoins de la circonstance et me donnèrent une musique appropriée, quelque chose alternant entre le grognement sourd des tams tams et les trilles étourdissants des flûtes.

A toutes ces dignes personnes, je montrai les impressions que m'avait laissées la vie sauvage des grands déserts. Je fus tour à tour la mortelle vipère qui—la nuit—pénètre en rampant dans les tentes et mord les hommes endormis. Je mimai la femme jalouse qui tue un homme d'un perfide coup de stylet au coeur. Je symbolisai le vent dans le désert, le vent brûlant qui dessèche les hommes aussi facilement que les pousses d'Alfa. En un mot j'incarnai la passion.

Comme je finissais, presque épuisée, je tombai de la table dans les bras de Boris. Il déclara:

—Comtesse, vous avez bien gagné le prix.

C'était un admirable souvenir, d'or massif, décoré de rubis d'immenses valeur et portant, gravée sur une face, la couronne impériale de Russie.

L'ineffable Boris distribua, pour récompenser les bayadères bénévoles,

tous ses bijoux personnels. Ainsi le vit-on se débarrasser de ses parures de chemises en perles fines, de ses boutons de gilet en rubis, de sa montre qui valait au moins \$1,000. Enfin arriva un moment où il ne put continuer sa distribution. Alors il signa des billets autorisant les porteurs à acquérir, en son nom, soit des tiaras de diamant, soit des colliers de perles ou d'autres "futilités" de même genre et tint toutes ses promesses.

Les bouteilles, les assiettes, les seaux à champagne furent lancées au travers des fenêtres afin que le reste du monde eut une part de notre gaieté. Nous nous prîmes à chanter comme des déments, quelquefois en chœur, d'autres fois en adaptant aux mélodies nos propres idées. Je ne crois pas que Montmartre ou le Quartier Latin ouïrent jamais un bruit semblable et furent témoins d'aussi hilarantes scènes.

Voilà que notre réjouissance fut troublée par des choes sourds, persistants et de mauvais augure qui ébranlèrent la porte de la façade du Café, à la manière du marteau du menuisier sur un grand cercueil. Boris, digne malgré son abrutissement, s'indigna hautement et alla lui-même ouvrir afin de chasser l'inconvenant personnage qui osait nous troubler.

O! indiciblement vulgaire intrusion! Ce n'était que le commissaire de la police locale, en habit de soirée, avec l'écharpe tricolore de la République bravement étalée sur le ventre. Il était accompagné d'un fort détachement d'agents de police. Il s'exprima avec une grande courtoisie, mais représenta à Son Altesse Impériale que toute la ville de Nice, y compris de notoires visiteurs étrangers, s'était plaint du

vacarme et que nous devions vider les lieux immédiatement.

Pendant que le commissaire parlait, les agents de police traînèrent chacun de nous sur le trottoir et éteignirent les lampes. Nous nous transportâmes rapidement sur le Valhalla.

L'aube blanchissante éclairait notre défilé furtif de pauvres femmes échelées et rougissantes.

Nous n'avions pas souci de retourner à Cannes en cet état, bien que la population de cette ville eut toujours manifesté à l'égard des frasques princières, une extrême indulgence et nous décidâmes de rester à bord usqu'à ce que le crépuscule eut assombri la côte.

Ce fut une exquise journée.

Quand je pense maintenant que Boris a été expulsé de France en tant qu'indésirable. Tout récemment, en effet, j'appris que Boris avait été chassé de France parce qu'il était trop désordonné, parce qu'il avait insulté un banquier français au cours d'un banquet et parce qu'il avait été le plus abruti des bons vivants de Paris pendant quelques temps.

La dépêche qui m'annonçait cela ajoutait que Boris s'était révélé comme le plus bruyant noceur de Montmartre, le quartier de la dissipation la plus effrénée et qu'il s'était encore fait remarquer à Deauville, une station de la Manche, bien moins intéressante que Cannes, je n'ai pas besoin de le dire.

Naturellement, cet impérial créteur avait été extravagant, bruyant et prodigue! C'était d'ailleurs le seul but vital de Boris, cette noce creuse et stupide!

La dépêche poursuivait en déclarant que le grand duc avait traversé la frontière espagnole avec

l'intention de s'établir à Saint-Sébastien, mais que les autorités de ce royaume l'avaient informé qu'il ne pourrait s'adonner là à sa vie de plaisir. Alors il se rendit en Italie où on lui fit savoir, après de longues délibérations, qu'il serait admis à séjourner pourvu que sa conduite cessât d'être déshonorante. Ses cousins, Mirolas, ancien commandant en chef de l'armée Russe et Pierre sont déjà en Italie et on estime que le hobereau des steppes pourra s'y constituer une retraite tolérable.

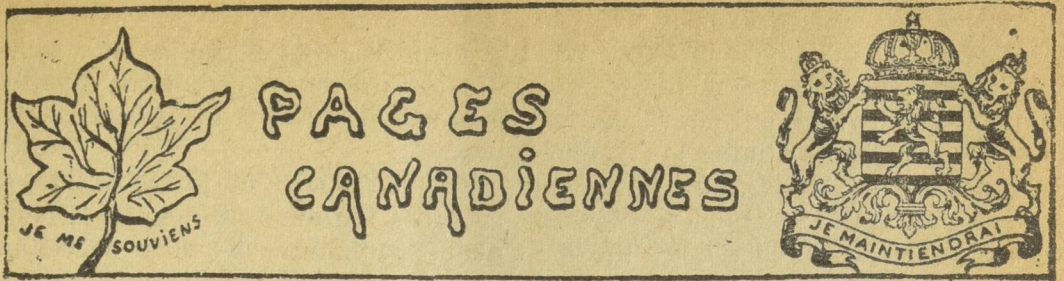
Maintenant on nous annonce que le gouvernement français ne permettra aux anciens grands-ducs, devenus eux-mêmes plus infâmes que les derniers de leurs moujicks, de vivre en France que s'ils exhibent des certificats de bonne vie et mœurs et s'ils assurent la police qu'ils sont aptes à résider sur le sol français.

De quelle hauteur sont tombées ces puissances ! Combien les temps ont changé ! Avant la guerre, un grand duc Russe était le visiteur le mieux accueilli qui fut jamais en France. Aussi démocratique que pût être un français, il ne voyait pas de raison pour n'accueillir point avec enthousiasme un prince étranger venant dépenser son argent.

Aujourd'hui, devant la pauvreté universelle et devant l'affliction générale, le gouvernement redoute de permettre à quiconque de vivre luxueusement et joyeusement et, dans le cas des grands-ducs Russes, il doit prendre soin de ne pas offenser le peuple russe en prenant le parti de l'aristocratie ancienne de la Russie.

Telles sont, je pense, les raisons pour lesquelles les royales bamboches ne se rééditeront pas à Cannes.





GEOLOGIE DU MONT-ROYAL

Le mont Royal se compose d'une masse de roche intrusive plutonienne pénétrant le calcaire presque horizontal de la formation Trenton (de l'Ordovicien). Il consiste en deux intrusions principales composées d'essénite et de syénite à néphéline respectivement, celle-ci étant plus récente, suivie par une multitude de dykes et nappes de roches apparentées qui recoupent non seulement les intrusions principales mais pénètrent également les calcaires environnants dans toutes les directions. Par endroits les calcaires sont redressés par la roche intrusive tandis qu'à d'autres endroits de la montagne ils conservent leur position horizontale. L'intrusion peut être essentiellement de nature laccolithique ou peut encore représenter la base plutonienne d'un volcan. L'érosion s'est continuée tellement longtemps qu'il a été impossible jusqu'ici d'en arriver sur ce point à une conclusion définitive.

La majeure partie de la plaine au milieu de laquelle s'élève la montagne et qui surmonte des strates de l'Ordovicien est recouverte d'un manteau de drift lequel recouvre également les flancs de la montagne. Ce drift, de même qu'en certains endroits la roche

sous-jacente, a été taillé en terrasses de façon à former une série de grèves bien distinctes qui dénotent les étapes successives du retrait de la mer à la fin de l'époque glaciaire.

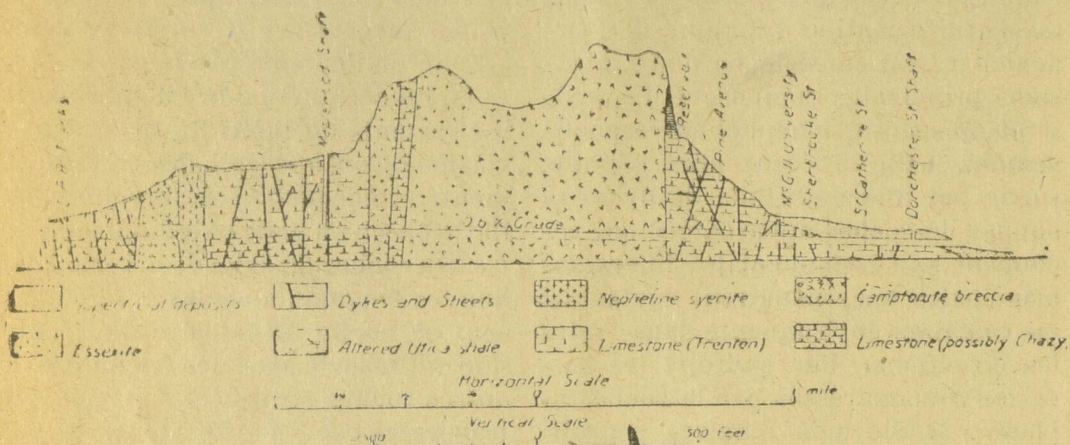
En un certain nombre d'endroits sur les versants du mont Royal et dans le voisinage on aperçoit des développements remarquables de brèche ignée. Cette brèche a pour pâte l'une ou l'autre des roches de dyke de la série, alors que les fragments enclavés se composent en partie de calcaire de Trenton souvent associé avec des fragments des autres roches stratifiées sous-jacentes traversées par les dykes dans leur passage supérieur. Ces fragments sont bien souvent si nombreux qu'ils constituent une partie importante de la masse totale. La plus remarquable de ces brèches est peut-être celle que l'on voit sur l'île Ste-Hélène en face du port de Montréal, laquelle est unique parmi ces phénomènes, en ce qu'elle renferme des fragments de roche qui sont d'un âge plus récent qu'aucune des strates sédimentaires existant actuellement dans ce district. La compagnie de chemin de fer du Nord Canadien a pratiqué un tunnel d'environ trois milles et demi de longueur sous le mont Royal afin de se

ménager une entrée dans la ville de Montréal du côté ouest jusqu'au terminus des rues Dorchester et Ste-Monique. Ces travaux ont offert une excellente occasion d'étudier la distribution des dykes, nappes, etc., de même que des échantillons plus récents de bon nombre de couches types du district. Le profil annexé à cette page fait voir la coupe géologique pénétrée par ce tunnel. Ainsi qu'on peut le voir en examinant la carte géologique sur laquelle la position du tunnel est indiquée, la présence de la colonne de calcaire qui paraît être au sein de la masse principale d'essexite du

raux présents à titre de constituants accessoiress ont: olivine, biotite, sodalite (ou noséane), orthoclase, apatite, minerais de fer, pyrite, sphène et zircon.

La pagioclase et la néphéline se présente toujours en quantité décidément secondaire, la roche consistant pour la majeure partie en augite et hornblende. Dans certaines parties de la montagne, l'olivine devient relativement beaucoup plus abondante et la roche passe à une essexite à olivine.

L'olivine, l'augite et la hornblende ont une tendance prononcée vers le développement idiomorphique, quel-



mont Royal est due à une profonde dépression dans la périphérie de celui-ci.

L'essexite

On peut considérer l'essexite qui affleure près du Lookout comme représentant la masse principale de l'intrusion d'essexite du mont Royal. Elle est à gros grain mais sa texture varie d'un endroit à un autre. Elle se compose essentiellement de pyroxène et de hornblende avec du plagioclase et un peu de néphéline. Les autres miné-

ques-unes des variétés de l'essexite consistant en cristaux nettement définis de ces minéraux encastrés dans une pâte composée principalement de petites lattes de paglioclase. L'augite et la hornblende dans certaines variétés rares de la roche se sont développées sous forme de longs individus étroits en forme de tige, disposés parallèlement et imprimant ainsi à la roche un aspect particulier et remarquable.

Le pyroxène est l'élément constituant le plus abondant dans la plupart des variétés de la roche. Il est d'une

couleur violâtre et renferme souvent beaucoup de menues inclusions noires. Les macles sont fréquentes et les individus laissent voir parfois une structure de sablier.

La hornblende vient ordinairement en deuxième lieu au point de vue de l'abondance. Elle est d'une couleur brun-foncé éminemment polychroïque et bien souvent se développe simultanément avec le pyroxène ou lui forme bordure. La hornblende séparée d'avec l'essetite à gros grain que l'on trouve dans le cimetière protestant a été analysée par le professeur B. J. Harrington.

La plagioclase est une labradorite acide. Il est magnifiquement maculé suivant les lois de l'albite et du carlsbad. Sa structure zonée qui caractérise parfois le minerai indique qu'il y a une certaine variation dans la composition, même dans un seul individu. Dans beaucoup d'échantillons de la roche le plagioclase paraît distinctement plus ancien que les constituants ferromagnésiens, puisqu'il pénètre ou est enclavé dans les individus de ces minéraux. En certains cas il se présente même sous forme de cristaux complètement encastrés dans le minerai de fer.

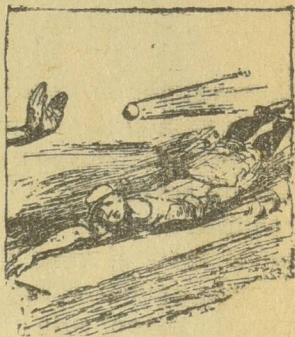
La néphéline ainsi que nous l'avons dit se présente seulement en quantité relativement secondaire. Elle est allotriomorphe et apparaît dans les interstices entre individus feldpath.

— o —

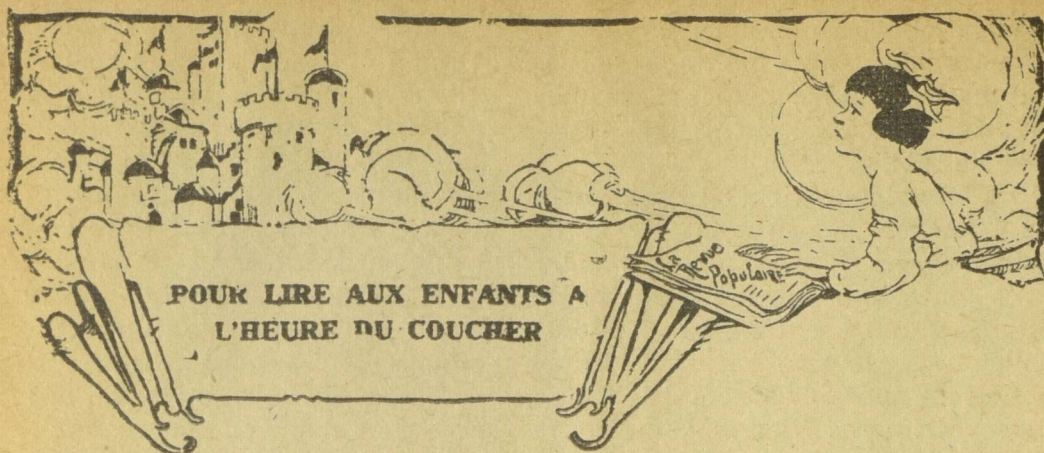
LE CANADA AUX JEUX OLYMPIQUES

Le Canada, avec 13 points, est arrivé le douzième sur la liste des nations qui ont participé aux Jeux Olympiques d'Anvers. Sans doute c'est loin des

premières places, mais lorsqu'on songe que le Canada se trouve parmi les nations les plus éprouvées par la guerre le fait mérite d'être signalé. Les Etats-Unis, premiers de la liste avec 269 points, n'ont pratiquement pas perdu d'athlètes du fait de la guerre, alors que l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, la Grèce, l'Australie en ont perdu beaucoup, et malgré tout ces pays n'ont pas fait mauvaise figure. Sur 5 records olympiques qui ont été brisés, le Canada en compte, un, trois allant aux Etats-Unis et le dernier allant à la Finlande.



Etats-Unis	269
Suède	124
Finlande	112
Angleterre	105
Norvège	66
France	44
Italie	31
Afrique-Sud	30
Belgique	18
Danemark	16
Hollande	15
Canada	13
Esthonie	8
Nouvelle-Zélande	5
Australie	5
Tchéco-Slovachie	4
Espagne	2
Grèce	2
Luxembourg	1



LE FILS DU MARCHAND DE SAVON

Dans le royaume de Perse vivait un pauvre et digne homme du nom d'Abdullah qui gagnait pauvrement sa vie en vendant du savon.

Il parcourait la ville en vantant sa marchandise mais si vous l'aviez regardée de près, jamais vous ne l'auriez prise pour du savon, elle était noire et grossière et ressemblait plus à du bois qu'à autre chose. Si quelque infortuné pèlerin s'en servait pour se laver la figure ou les mains, la peau lui cuisait comme si on y avait mis du feu. Mais cela n'arrivait pas bien souvent, car les Persans ne se servent pas beaucoup de savon pour laver leurs habits ou se laver eux-mêmes, et le sable convient à merveille pour récurer les casseroles et les plats.

C'est ainsi que de nombreux jours se passèrent sans que le pauvre Abdullah pût vendre assez pour se nourrir, lui et son petit garçon, Ahmed.

Alors, à la tombée de la nuit, le père se traînait tristement jusqu'à sa misérable cabane de boue séchée, et là, il se cachait la tête dans les mains afin de

ne pas voir son petit garçon tâchant de retenir des larmes causées par la faim.

Le petit garçon, qui avait alors dix ans, essayait cependant de consoler son père: "Inshallah", disait-il (c'est-à-dire: "Si Dieu le permet") tu vendras demain plus de savon que tu n'en as vendu depuis longtemps."



Et le père, regardant le visage ouvert et énergique de son enfant, reprenait courage et priait qu'il en fût ainsi.

Cependant, les affaires allaient de mal en pis, lorsqu'un jour le petit Ahmed eut une aventure. Il s'en allait à l'école et, comme le soleil était très

chaud, il se mit à l'ombre des grands platanes qui bordaient les rives du ruisseau coulant au milieu de la rue principale.

Des femmes remplissaient d'eau leurs cruches ou lavaient, une file de chameaux se désaltéraient, quelques ânes prenaient leurs ébats dans l'eau,

Roi des Rois! tournez-vous contre la muraille!" Et le grand Roi parut, entouré de soldats et monté sur un joli cheval arabe.

Un palanquin suivait, porté par quatre mules.

Le groupe s'arrêta juste en face d'Ahmed, et une dame soigneusement



et des teinturiers tordaient des étoffes fraîchement teintées, laissant s'écouler des flots aux diverses nuances.

Ahmed s'arrêta pour regarder un derviche qui tenait en laisse un magnifique lion. A ce moment précis, des courriers, curieusement coiffés et vêtus, passèrent en criant: "Place au

voilée descendit du palanquin. Elle voulait, sans doute, aller voir quelque belle pièce d'argenterie de Meshed, mais avant qu'elle eût pu arriver jusqu'au magasin, un grand tumulte se produisit dans la foule.

Le lion avait rompu sa chaîne et se livrait à des bonds désordonnés. Les

femmes perdaient connaissance, les hommes s'enfuyaient, les petits enfants terrorisés pleuraient à faire pitié sans oser bouger; d'autres, de peur, se jetaient dans le ruisseau; les chevaux, effarouchés, s'élançaient au hasard à travers la foule: tout n'était que terreur et confusion.

à blanc, et en piqua le lion en plein visage. Avec un cri de rage et de douleur, le lion lâcha la princesse et s'élança vers les boutiques où il fit de grands dégâts.

Quand la princesse fut remise de sa frayeur, elle fit signe à Ahmed de s'ap-



Avec un rugissement le lion bondit sur la princesse et la jeta sur le sol; mais avant qu'il ait pu la déchirer, le petit Ahmed s'était élancé, avait saisi, à la boutique d'un forgeron, une barre de fer dont une extrémité était rougie

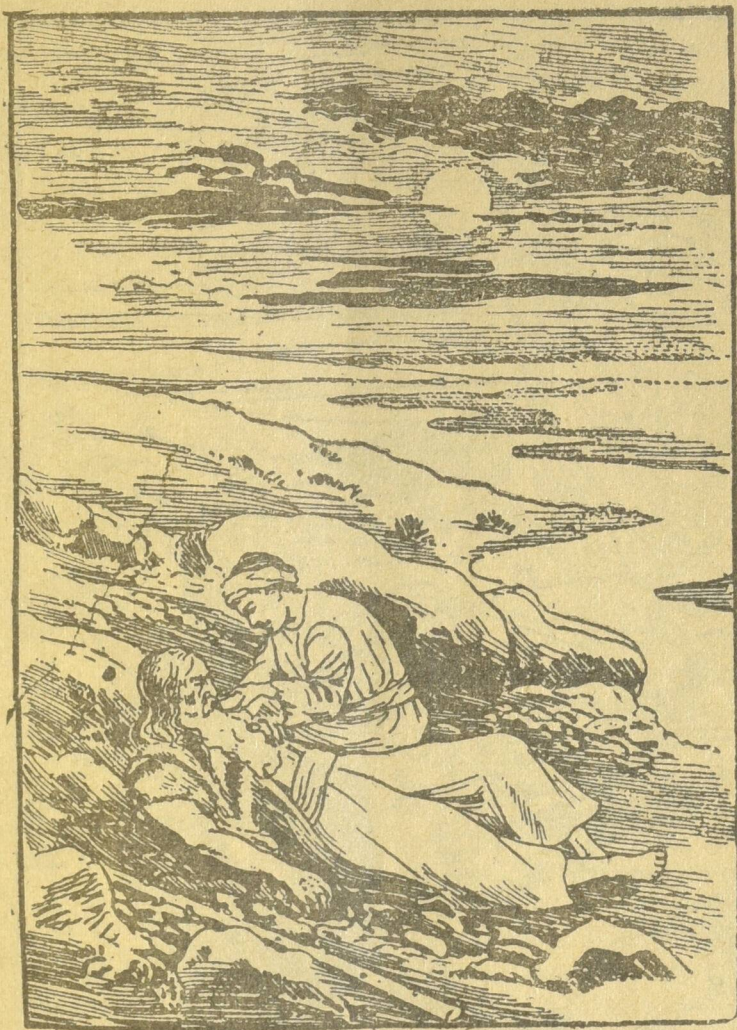
procher. Relevant son voile, elle lui dit qu'il était un brave petit homme et fit signe à un de ses serviteurs de lui donner une bourse pleine d'or.

Ahmed n'avait jamais vu une aussi belle personne, et il resta si bien per-

du en contemplation que le groupe s'éloigna avant qu'il eût pu dire merci.

Quand l'argent de la bourse fut complètement dépensé, Ahmed et son père se trouvèrent de nouveau dans la gêne. Un colporteur leur ayant dit que

Il nous est impossible de les suivre dans toutes leurs pérégrinations, tantôt dans la montagne, escaladant des sentiers en lacets, tantôt traversant le désert brûlant et poussiéreux, les pieds endoloris, épuisés de lassitude, mou-



le commerce marchait beaucoup mieux dans la capitale, ils résolurent de se mettre en route pour s'y rendre, bien que le trajet fût long et périlleux. "Mieux vaut encore mourir dans le désert qu'au coeur d'une grande ville," dit Ahmed.

rant de faim et de soif, et tourmentés à la pensée qu'ils pourraient tomber entre les mains des voleurs d'hommes dont cette route de pèlerins était infestée.

Par crainte de l'extrême chaleur et des voleurs cruels, ils voyageaient la

nuît. Dans chaque ombre projetée par la lune sur le sol, ils croyaient reconnaître un brigand monté sur un grand cheval.

Pendant le jour, ils dormaient dans de petites auberges situées le long de

ciel se couvrit tout à coup, la pluie tomba à torrents, et le fleuve se mit à déborder. Il n'y avait rien à faire qu'à s'asseoir et à attendre le lever de la lune. Bousculés par le vent, transpercés par la pluie, le père et l'enfant



la route et, en échange de menus services rendus par Ahmed aux muletiers, ceux-ci leur donnaient une poignée de riz, ou bien du pain, ou encore quelques fruits séchés, et ces maigres dons les empêchaient de périr d'inanition.

Une nuit, ils cherchaient le pont qui franchit la Rivière Salée, lorsque le

avaient perdu leur chemin et se trouvaient à la merci des bêtes féroces.

Le vent étant tombé pendant quelques instants, ils entendirent, dans l'obscurité, des gémissements.

“Tiens-toi tranquille, pour l'amour du ciel, mon fils, dit le père à Ahmed, c'est le Vieil Homme du désert.

Mais Ahmed qui n'avait jamais entendu parler auparavant du Vieil Homme du désert ne connaissait pas la crainte. Malgré les avertissements de son père, il se leva et se dirigea vers le lieu d'où venaient les plaintes. Comme il arrivait, la lune sortit de derrière les nuages, et Ahmed vit un pauvre derviche gisant sur le sol.

Il avait une peau de léopard jetée sur les épaules; à ses côtés se trouvait un gros bâton ferré et une sébile faite dans l'écorce d'une courge séchée, et dans laquelle il recueillait les aumônes. A la vue d'Ahmed, il gémit: "A boire, pour l'amour du Prophète — que Dieu protège!"



Et Ahmed, remplissant sa cruche à la rivière, lui donna à boire, quoique l'eau fût un peu saumâtre.

Quand le derviche eut repris ses sens, il dit: "Je suis Ali, le derviche, fameux dans toute la Perse. Il y a deux mois, j'ai quitté Mazandaran pour venir à Meshed; mais hier la fièvre m'a pris. C'est ma troisième attaque et, comme tu le sais, elle est toujours fatale. Reste auprès de moi, mon fils, pendant les heures sombres que je vais passer maintenant. Et quand mon âme aura franchi le Pont de la Mort, prends le petit sac de cuir suspendu à mon cou. Tu y trouveras une coupe minuscule taillée dans le cristal et qui te mènera à la puissance et à la riches-

se, si tu sais t'en servir. Tous les matins, en te levant, mets une goutte d'eau pure dans la coupe, et regarde dedans attentivement. Si un danger quelconque te menace, toi ou ceux qui te touchent de près, il se révélera. Et si!..." Mais ici ses forces l'abandonnèrent, sa tête retomba et il mourut.

Ahmed trouva le sac et la coupe de cristal taillé comme le lui avait dit le derviche et, revenant vers son père, il lui raconta tout ce qui s'était passé.

Les jours suivants, Ahmed fit ce que le derviche lui avait recommandé, mais ne voyant toujours rien dans la coupe, il cessa.

Un autre jour, ils furent surpris par de violents tourbillons de poussière. Sur la vaste étendue de sable le vent faisait rage, le soleil et le ciel étaient obscurcis, l'air était chargé de poussière et les pierres et le gravier soulevés par le vent les blessaient à les faire crier de douleur. Quant à trouver un abri, il n'y fallait pas songer.

Est-il surprenant que dans leur terreur et leur détresse ils aient couru de côté et d'autre, et qu'après plusieurs heures de souffrances, la tempête finie, ils fussent incapables de se retrouver? Ils étaient perdus dans le farouche désert, sans nourriture, et, qui pis est, sans eau. Sanglotant de désespoir, Ahmed continua péniblement sa route. Maintes fois il trébucha sur des rochers et des buissons sans se laisser retarder. A la fin, cependant, il ne put plus avancer et se coucha sur le sol, pour attendre la mort.

Pendant combien de temps il dormit, on n'aurait su le dire, mais il se réveilla en se sentant secouer. Levant les yeux, il vit devant lui un vieillard qui lui dit en souriant: "Mais, c'est le petit Ahmed, le fils d'Abdulah, le mar-

chand de savon! Ne me reconnais-tu pas, Ahmed? Je suis ton oncle. Ne pleure pas parce que tu t'es perdu. Donne-moi la main; nous aurons vite retrouvé ton père."

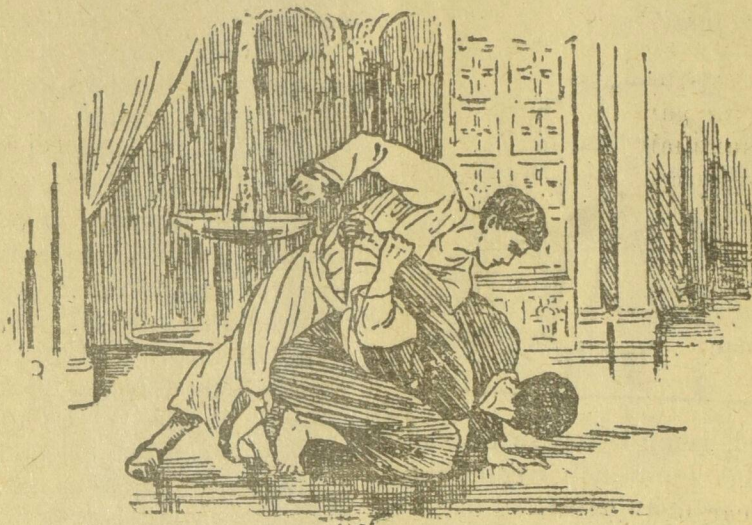
Ahmed surpris de n'avoir jamais vu cet oncle-là, dont son père, d'ailleurs, ne lui avait jamais parlé, prit cependant la main que lui tendait le vieillard et, ensemble, ils se mirent en route.

Les lieues succédaient aux lieues, et ils marchaient toujours, sans qu'on vit trace du père d'Ahmed. A la fin, l'en-

ment de l'enfant afin de se repaître de son sang.

Par bonheur un autre cri avait répondu au cri du petit garçon, et tout à coup on vit apparaître une belle jeune femme portant à la main un collier de grains d'or et d'argent. Le vieillard n'eut pas plus tôt aperçu le collier qu'il prit la fuite au plus vite, car la vue du métal le rendait incapable de nuire.

Qui donc avait sauvé Ahmed? Tout simplement la princesse dont il avait lui-même sauvé la vie à Meshed.



fant s'assit en pleurant: "Je suis si fatigué, dit-il, que je ne puis plus avancer."

Le vieillard s'assit auprès de lui: "Dors, mon fils, répondit-il, moi je monterai la garde."

Au moment où Admed fermait les yeux, le vieillard se détourna, et Ahmed vit qu'il avait les jambes maigres et pareilles à celles d'un mouton.

"La Goule! le mauvais Génie!" fit-il, avec un cri perçant; puis il perdit connaissance. Le méchant ogre du désert se mit aussitôt à déboutonner le vête-

Le roi, son père, revenait d'un pèlerinage, et, afin de jouer un tour aux gens de sa suite, elle s'était aventurée seule loin de la route: c'est ainsi qu'elle avait découvert Ahmed.

A sa prière, le roi, qu'ils rejoignirent le lendemain, prit Ahmed au nombre de ses serviteurs et, tous ensemble, ils se dirigèrent vers la capitale.

Dans les montagnes, près de Kazveen, à trois jours de marche de la capitale, environ, vivait, avec ses compagnons, le "Vieil Homme de la Montagne", plus connu sous le nom de Roi des Assas-

sins. Il avait un tel ascendant que, sur un mot de lui, ses hommes, les uns comme les autres, se seraient précipités des plus hautes falaises, au risque de se casser les os en tombant dans la vallée, ou bien ils seraient allés, par son ordre, jusqu'aux extrémités du monde pour tuer ceux qu'il aurait désignés, quelque puissants qu'ils fussent.

Lorsqu'il apprit que le roi de Perse réunissait une armée afin de les exterminer, lui et sa bande, il entra dans une grande colère et dit à l'un de ses partisans: "Débarrasse-moi du roi de Perse." L'homme prit du pain, de l'eau et un poignard aiguisé, puis il partit.

Ahmed, après le danger qu'il avait couru d'être tué par le Vieil Homme du désert, ne manquait plus tous les matins de verser une goutte d'eau dans la coupe de cristal et de regarder s'il y voyait quelque chose. Rien ne parut pendant un certain temps, mais un jour il vit dans la goutte d'eau l'image du roi endormi; auprès de lui se tenait un bandit, le poignard levé, prêt à frapper. En toute hâte il alla trouver le roi et le prévenir du danger qui le menaçait; mais le souverain ne fit qu'en rire, car il se reposait sous ses gardes. Ahmed, cependant, résolut de faire le guet.

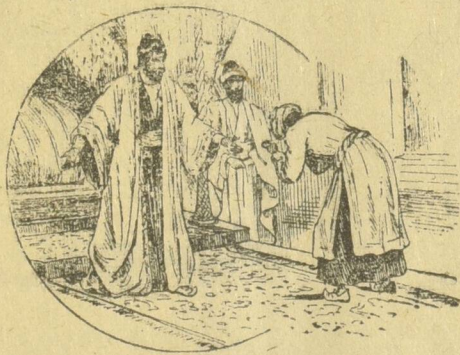
La nuit vint et les gardes s'endormirent. Les heures s'écoulaient et Ahmed, las d'attendre, allait se retirer, quand il vit une ombre se faufiler vers la partie du palais où reposait le roi.

L'apparition s'apprêtait à franchir sans bruit le seuil même du palais du roi, lorsque Ahmed s'élança en donnant l'alarme. Le palais fut sur pied en un instant et on s'assura de la personne du meurtrier. Le Vieil Homme de la Montagne, ne voyant pas revenir son émissaire, en envoya un second, puis un troisième et, en dernier lieu, le plus audacieux et le plus habile de tous ses partisans; mais, grâce à la coupe de cristal d'Achmed, tous les attentats dirigés contre le roi échouèrent.

Le roi envoya chercher Ahmed, et lui dit: "Demande tout ce que tu voudras et, si c'est une chose raisonnable, tu l'obtiendras." Tremblant de tous ses membres, Ahmed répondit:

"Ton esclave n'ambitionne ni la richesse, ni la puissance; il ne désire que la main de ta fille."

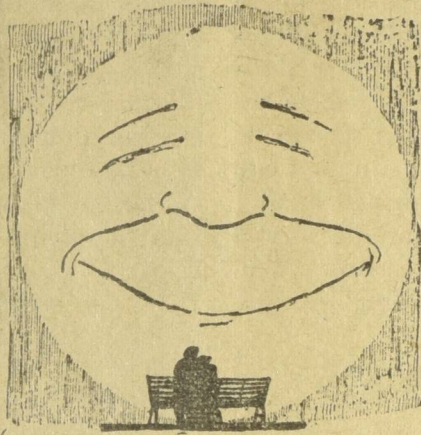
Et le roi dit: "Si elle t'aime, tu l'auras." Comme la princesse aimait le jeune homme, on célébra le mariage, et Ahmed devint Premier Ministre du roi.



L'éternelle histoire

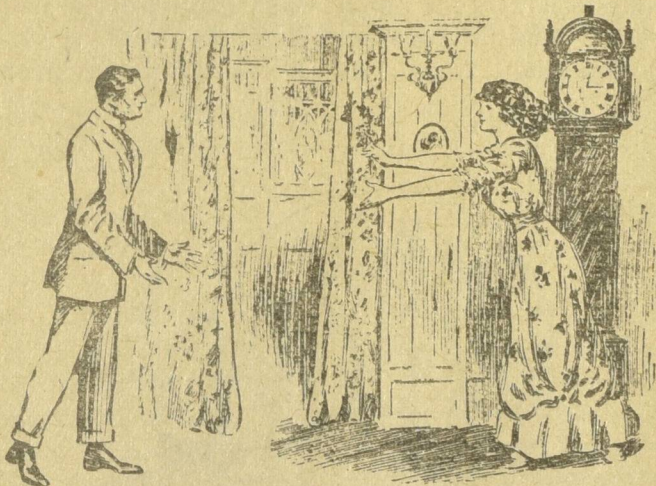
ou

LE DANGER DES RENCONTRES NOCTURNES

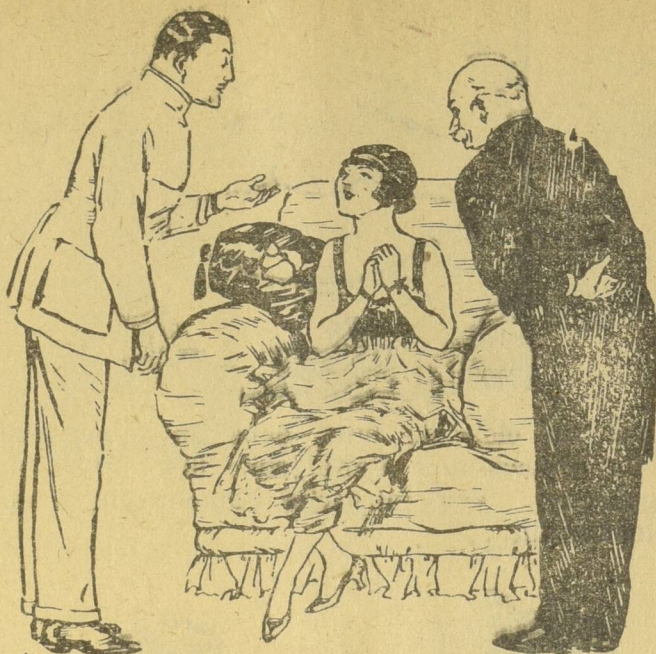


Par un clair de lune, dans un square, sur un banc, vous faites la connaissance d'une jeune fille, brune ou blonde, au regard langoureux. Vous lui parlez d'amour, elle semble heureuse.

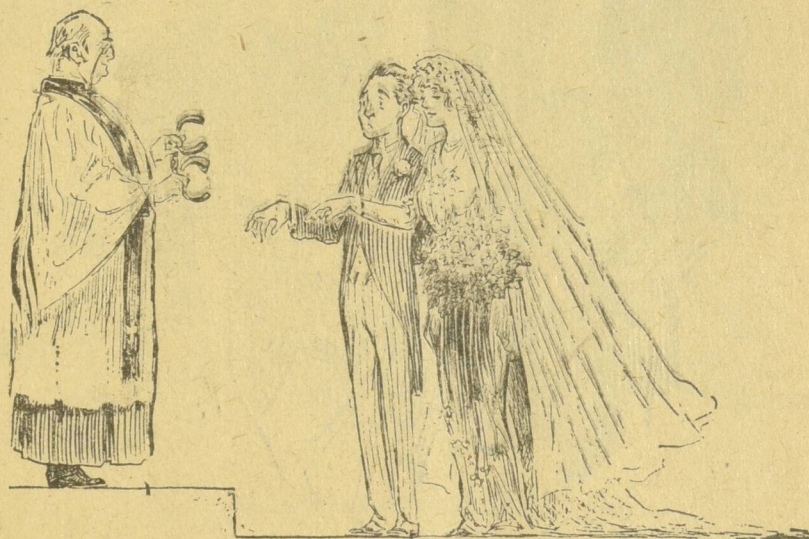
Le lendemain...



...vous vous présentez chez elle. Elle vous reçoit à bras ouverts. Vous faites votre demande, elle vous agréee et...

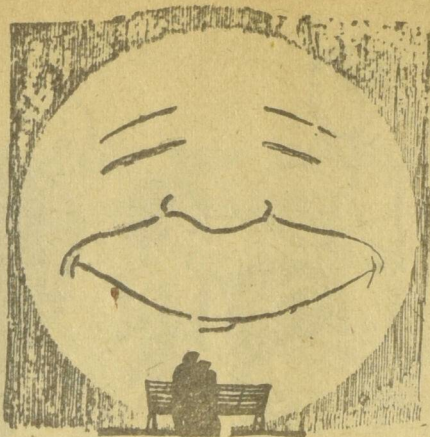


...vous présente à son père qui est ravi de faire votre connaissance. La date du mariage est fixée et deux mois plus tard...



...vous êtes esclave pour la vie.

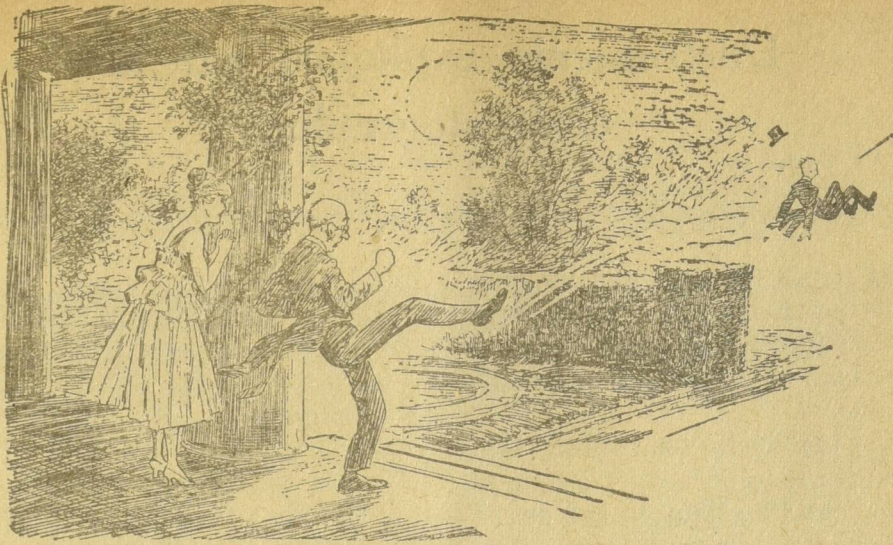
D'un autre côté, si...



...par un clair de lune, dans un square, sur un banc, vous faites la connaissance d'une jeune fille, brune ou blonde, au regard langoureux. Vous lui parlez d'amour, elle semble heureuse. Le lendemain...



...vous vous présentez chez elle. Elle vous reçoit froidement. Vous faites votre demande, elle vous refuse et...



...vous présente à son père qui est ravie de vous mettre à la porte. Vous vous consolez et deux mois plus tard...



...vous êtes heureux pour la vie.

L'astronomie expliquée par la cinématographie

N'est-il pas étrange que les habitants de notre planète aient presque tous vécu jusqu'ici sans savoir où ils sont et sans se douter des merveilles de l'univers?

La vie matérielle leur suffit. L'indifférence est générale. L'ignorance absolue règne du haut en bas de l'échelle sociale. Sur cent hommes, sur cent femmes, en trouve-t-on deux ou trois qui "pensent", qui vivent intellectuellement?

L'excuse en est, assurément, dans les conditions de la vie, sur notre ridicule planète, dont l'atmosphère n'est même pas nutritive. Manger, boire, dormir, se loger, se vêtir, satisfaire aux exigences du corps, s'imposent avant tout. On n'a pas le temps de penser... C'est suffisant, d'ailleurs, pour la majorité des êtres. Notre humanité terrestre n'est pas encore dégagée de la chrysalide animale. Il y a quelques exceptions, quelques lumières dans la nuit infinie.

Cependant, la nature est belle, la création est splendide, l'immensité des cieux est un spectacle prodigieux de merveilles sans fin... Seulement on ne sait pas voir le théâtre de l'univers, on ne sait pas entendre l'harmonie des mondes, malgré Pythagore, malgré Copernic, malgré Galilée, malgré Képler.

Pourquoi? Ce n'est pas seulement il faut bien l'avouer—à cause des exigences matérielles. C'est aussi parce

que l'enseignement donné dans les écoles est absurde. Les professeurs d'astronomie s'imaginent que cette science est enfermée dans les formules indiquant les positions et les déplacements des astres dans l'espace; ils ne savent pas que l'Astronomie est l'étude "de la vie dans l'univers".

C'est comme celui qui, voulant déterminer la nature d'un homme ou d'une femme, se bornerait à la mesure de leur poids ou de leur dimension, ou comme celui qui, voulant connaître la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, s'imaginerait décrire ces quatre pays en donnant la superficie des territoires sans parler des habitants.

L'enseignement de la plus belle des sciences est d'une froideur glaciale et d'un ennui soporifique. On prend la cosmographie, l'arpentage, pour de l'astronomie réelle. C'est à dégoûter les plus belles aspirations et à décourager les meilleures volontés.

Je parle par expérience, et c'est à cause de cette longue expérience que l'on m'a invité à présenter au public l'oeuvre si ingénieuse et qui sera si féconde du cinématographe astronomique. On veut bien considérer mon expérience personnelle comme caractéristique sur ce point.

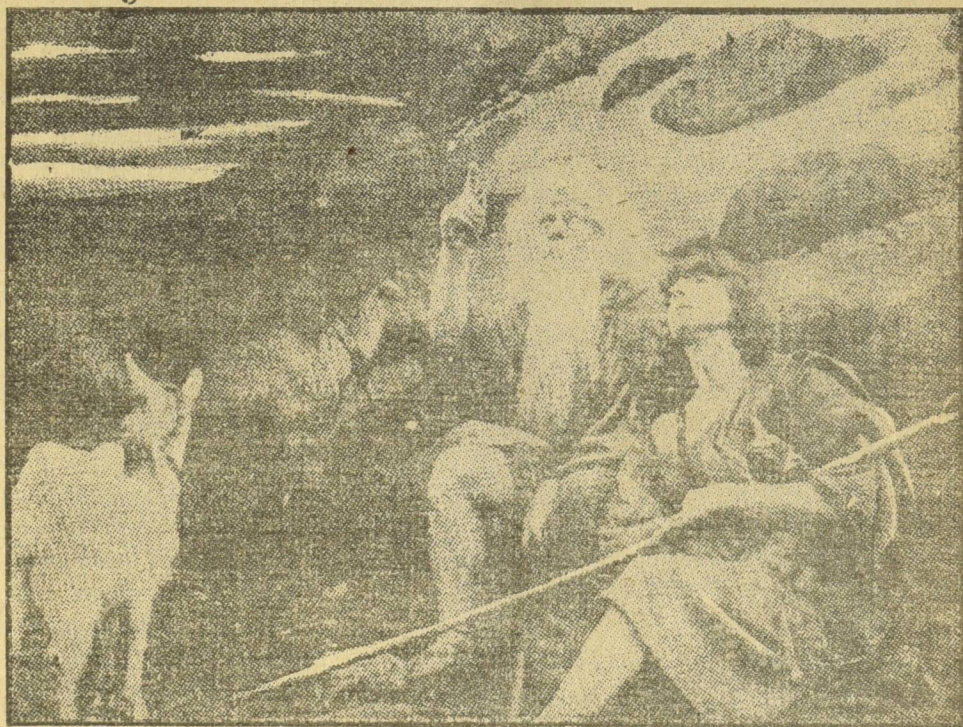
Dès mon entrée à l'Observatoire de Paris, en 1858, à l'âge de seize ans, au bureau des calculs de M. Le Verrier, j'ai été, en effet, déjà stupéfait

de voir que, de tout le personnel de notre grand établissement officiel, un seul homme étudiait la nature: c'était Chacornac, observant le soleil, la lune, les planètes, les comètes, les nébuleuses. Pour tous les autres, l'astronomie consistait en colonnes de chiffres, en tables de logarithmes, en mesures de positions.

dants calculs, en 1846, et qu'il était monté jusqu'à la tour:

—Vous mesurez vos étoiles doubles? fit-il de sa voix lente et interrogative.

—Oui, monsieur le directeur, je viens de mesurer "Gamma" du Bélier, qui n'a pas bougé depuis plus de cent ans! mais je regardais en ce moment



Les premiers astronomes : des bergers rêvant aux étoiles.

Lorsque je publiai mon premier ouvrage, "la Pluralité des mondes habités", en 1862, M. Le Verrier me traita de poète.

L'éminent mathématicien était peu curieux par tempérament. Longtemps après, une nuit de novembre de l'année 1876, comme j'avais le grand équatorial de la tour de l'Est braqué sur sa planète Neptune, si merveilleusement découverte par ses transcen-

Neptune, qui n'en est pas loin. C'est une planète assez singulière: elle est bleue.

—Tiens! Elle vous intéresse?

—Oui, à bien des points de vue. Frontière actuelle du système solaire... Voulez-vous la voir? Elle est dans le champ de la lunette...

—Non. Merci. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vue...

Etait-ce une boutade de son esprit parfois caustique?

Cette indifférence pour l'astronomie physique, pour la connaissance réelle des autres mondes, est, évidemment, des plus singulières, et c'est une des causes de l'ignorance universelle.

Lorsque j'ai publié, en 1879, mon "Astronomie populaire", j'ai essayé de vaincre cette indifférence, en faisant toucher du doigt les magnificences de la création. L'ouvrage a été lu par des millions de lecteurs, dans toutes les langues, dans tous les pays du monde, jusqu'aux antipodes. Lorsque j'ai créé, en 1882, la "Revue mensuelle d'Astronomie", lorsque j'ai fondé, en 1887, la Société astronomique de France, ces tentatives ont eu de brillants résultats, assurément. Mais si j'ai réussi, me semble-t-il, c'est à cause de la forme littéraire, intéressant le lecteur et lui évitant tout travail. Au fond, on n'éprouve pas le besoin de s'instruire, on ne devine pas les agréments de l'instruction. On cherche surtout à se divertir. Instruisons donc en divertissant.

Un exemple: autrefois, en 1867, à la fondation de la Ligue de l'Enseignement, on m'en nomma le premier président, à Paris. Il me sembla que si l'on pouvait, pour une faible somme, offrir aux écoles une petite lunette capable de montrer les montagnes de la Lune, les taches du Soleil, les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, les plus belles étoiles doubles, chaque lycée, chaque collège, chaque séminaire, chaque commune aurait l'idée de se munir de cet instrument pour l'instruction des élèves. J'obtins d'un constructeur une excellente petite lunette, que j'appelai "Lunette des Ecoles", que l'on pouvait établir au prix

de 29 francs (\$5.80). Personne ou à peu près, n'en a demandé!

Oui, l'indifférence est générale. Les amis de la science et du progrès ont fait bien des efforts pour secouer cette inerte torpeur, mais, en vérité, l'espèce humaine est retardataire. Elle ne sait pas ce qu'elle perd des spectacles gratuits sur la scène même de la Nature.

Puisque les Terriens ne savent pas se donner le plaisir d'élever leurs regards vers le ciel, procurons-leur la joie de faire descendre le ciel devant leurs yeux. Si le théâtre s'en mêle, le succès sera incomparablement plus considérable que celui de l'"Astronomie populaire".

On peut deviner avec quelle joie je salue aujourd'hui l'oeuvre magistrale de notre éminent confrère Louis Forest, esprit encyclopédique, imaginaire, doué d'une conception juste des novations éducatives, qui a su adapter toutes les merveilleuses facultés du film cinématographique au service du plus noble apostolat scientifique. Ses combinaisons de projections colorées et de vues cinématographiques sont, par elles-mêmes, d'une éloquence persuasive; mais elles sont, en même temps, appuyées sur un scénario scientifique, judicieusement conçu et admirablement réalisé.

"Les Mystères du Ciel" vont se dérouler devant tous les yeux stupéfiés par les révélations de la simple vérité naturelle, telle qu'elle est. Splendeurs de la création!

Sans vouloir déflorer l'oeuvre, donnons, toutefois, une idée de sa présentation à la fois si captivante et si instructive. Elle est partagée en cinq chapitres: la Terre; la Lune; les étoiles; les planètes; le Soleil.

La belle pensée de Pascal en est l'introduction: "Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. Notre imagination se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir."

Les spectateurs voient d'abord la Terre, astre du ciel, point brillant, vu

le. Toutes les guerres, toutes les luttes politiques, sociales, économiques, se réduisent à un point stellaire isolé dans l'infini céleste. Combats de fourmis sur peu d'espace, disait Sénèque il y a deux mille ans.

Le cinéma nous montre ce globe s'approchant, grandissant, tournant sur lui-même, en amenant successivement tous ses peuples devant la vue du



Les enfants du lunettier Lippershey découvrent par hasard le principe de la lunette d'approche (1608).

de loin, perdu dans l'espace, grandissant devant leurs yeux à mesure qu'il s'approche, porté dans l'immensité par la force mystérieuse de la gravitation. Nous ne la voyons pas telle qu'elle est, parce que nous sommes collés dessus. Vue à distance, de Mars, de Vénus, c'est un astre étincelant illuminé par les rayons solaires. C'est un point lumineux semblable à une étoi-

spectateur. Toute la vie humaine se déroule, de l'aurore au crépuscule, se renouvelant sans fin d'une longitude à l'autre, car le jour et la nuit se partagent perpétuellement les diverses régions de notre globe mobile. Il fait constamment jour quelque part, et nuit quelque part aussi. C'est pour moi un plaisir de rappeler que j'ai imaginé et présenté pour la première fois

ce tableau à la séance de la Société astronomique de France, du 1er décembre 1897, et qu'on en peut lire la description détaillée au Bulletin de cette Société, de janvier 1898, sous ce titre: "Mouvement de rotation de la Terre représenté par le cinématographe." Il y a vingt-trois ans de cela: le progrès a marché depuis, comme nous l'espérons.

Au second acte, un voyage à la Lune nous transporte à la première étape des excursions célestes, monde mourant, avec ses cirques, ses cratères, ses ruines, si voisin de nous, et si différent du nôtre. On assiste, en même temps, à l'invention de la lunette d'approche et aux découvertes de Galilée.

Les étoiles et les constellations se déroulent, au troisième acte, de Ptolémée à Copernic et aux astronomes modernes. Les merveilles du ciel s'y développent dans toutes leurs splendeurs.

Les planètes, astres errants, autres mondes plus ou moins comparables au nôtre, régis par le même soleil, et les comètes, défilent au quatrième acte, et l'on n'y a pas oublié nos découvertes récentes sur notre voisine la planète Mars, avec laquelle nous espérons bien communiquer quelque jour, si toutefois les Martiens ne sont pas las de nous adresser, depuis cent mille ans peut-être, des signaux que l'humanité terrestre était incapable de voir ou de recevoir.

Enfin, au cinquième acte, le Soleil nous illumine de ses rayons généreux, nous invitant à saluer en lui l'auteur des transformations vitales de notre planète. Les photographies de ses taches montrent des tourbillons, des abîmes, dans lesquels notre globe disparaîtrait comme une mouche dans

un coup de vent, et les flammes du Soleil s'élèvent à deux et trois cent mille milles de hauteur. Depuis l'antique drame solaire égyptien jusqu'à l'analyse des énergies terrestres opérées par la science moderne, le nouveau film nous montre que la vie terrestre tout entière est suspendue aux rayons de ce formidable moteur. Ici encore, j'ai applaudi personnellement l'oeuvre de Louis l'orest, en me souvenant que, de concert avec l'illustre Eiffel et sa délicieuse famille, et avec les gloires de l'Institut, nous avons créé la fête du Soleil le jour du solstice d'été de l'année 1904 au sommet du plus haut des monuments du globe, en chantant l'énergie féconde de l'astre de lumière.

C'est une représentation logique de la réalité que cette succession de scènes artistiques. L'univers n'est-il pas lui-même un formidable cinéma naturel et vivant? Rien n'y reste fixe: tout marche, tout est mouvement. Vitesses inouïes vues de près, harmonieuse lenteur contemplée de loin, vie universelle et éternelle, les soleils et les mondes naissent, se développent, déclinent et meurent, remplacés par d'autres, en une variété infinie devant laquelle l'humanité est restée aveugle jusqu'ici. Félicitons les auteurs de cette magnifique innovation scientifique, et faisons des vœux pour que les Terriens soient un peu moins "terre à terre", moins matériels, moins stupides qu'ils l'ont été jusqu'ici. Un peu plus d'idéal et de pure beauté! Au lieu de deux ou trois êtres sur cent conscients de la vérité, la curiosité inspirée par le cinématographe va sûrement en créer dix fois plus, et l'humanité sera reconnaissante à l'inspirateur de cette belle création, substituant l'enseignement scientifique po-

pulaire des merveilles de la Nature aux insanités généralement débitées aujourd'hui sur tant de théâtres in-conséquents. Vive la lumière!

Camille Flammarion.

— o —

L'ORIGINE DE LA FIEVRE JAUNE

Le docteur George E. Vincent, président de la Fondation Rockefeller, décrit dans la revue de l'oeuvre de quelle manière la fièvre jaune fut propagée dans le monde dont elle constitue un des pires fléaux. Cette maladie se manifesta tout d'abord à Guayaquil, dans la république de l'Equateur.

Au commencement de son étude, il relate l'histoire de la découverte de la cause de la malaria et de la fièvre jaune par un groupe de médecins américains à la Havane. L'un d'eux, le docteur Lazear, sacrifia sa vie pour accomplir ses recherches. Ces spécialistes déterminèrent le fait que la fièvre jaune est transportée d'une personne à une autre par un moustique femelle de l'espèce connue sous le nom de *Stegomyria*. L'insecte a des habitudes absolument domestiques et se développe presque invariablement dans des récipients artificiels. Il préfère à tous autres réceptacles les tonneaux, les citernes, les boîtes de conserves, les bouteilles, pourvu toutefois qu'ils contiennent de l'eau claire. Il vole rarement pendant plus de deux cents verges et pique plus ordinairement pendant le jour.

Le *stegomyria* femelle qui pique une personne atteinte de la fièvre jaune, durant les trois premiers jours de la maladie, peut, après douze jours et pendant un laps de temps s'étendant

jusqu'à vingt jours, transmettre l'infection à un individu sain. L'incubation de la fièvre sera alors de trois à six jours.

Jusqu'à ces derniers temps, toutes les tentatives pour découvrir le micro-organisme qui provoque la fièvre jaune, avaient échoué. On savait bien comment le *stegomyria* transmettait le germe fatal, mais on ignorait la véritable nature de ce dernier. Comme bien on pense, la connaissance du microbe spécifique rendrait les plus grands services en permettant d'attaquer victorieusement les nocives semences. La fièvre jaune ressemble si parfaitement à certaines autres maladies et, en particulier, à la jaunisse, qu'un moyen d'identification serait immensément utile. Nous le répétons, si le germe était isolé, on pourrait préparer un sérum à la fois préventif et protecteur. Il fut donc trouvé plus pratique de pousser plus loin les investigations avant de commencer les travaux thérapeutiques.

Le Dr. Hideyo Noguchi, de l'Institut Rockefeller, l'éminent bactériologiste, fut envoyé avec un certain nombre d'acides, à Guayaquil. Avec le sang de malades qui se trouvaient dans la première phase de l'affection, Noguchi infecta des cobayes ou cochons d'Inde. Ces derniers contractèrent la maladie, offrant des symptômes ressemblant absolument à ceux de la fièvre jaune. Le sang du premier groupe de cobayes fut employé pour l'inoculation d'un autre groupe dans lequel les manifestations de la maladie apparurent d'indubitable manière. Les chiens et les singes révélèrent leur susceptibilité de contracter le mal. Des tentatives pour transporter l'affection d'un animal à l'autre par l'intermédiaire du *Stegomyria* obtinrent

un plein succès. Noguchi put cultiver un organisme mince, délicat et spiriforme trouvé dans le sang, tenant de l'animal microscopique (microbe) et de la plante microscopique (bactérie). Il lui donna le nom de *Leptospira icteroides*.

Bien que Noguchi n'affirmât pas qu'il avait découvert le germe de la fièvre jaune et qu'il annonçât qu'il avait l'intention de corroborer ses résultats par des expériences supplémentaires à Merida, dans le Yucatan, il est hors de doute qu'il contribua énormément à la connaissance de la maladie. De plus sa découverte du microbe spiriforme de la jaunisse le mit en mesure de préparer un sérum. Ce sérum, appliqué en un certain nombre de cas, obtint des effets très favorables. Le nombre d'essais est cependant encore trop réduit pour qu'on puisse décider de la valeur de la découverte. D'ailleurs les malades peuvent guérir sans qu'on en fasse usage. Tout ce qu'on peut dire maintenant c'est qu'il constitue un moyen d'identifier la fièvre jaune et qu'il existe des chances de limiter les décès qu'elle entraîne et qui actuellement se chiffrent de 40 à 85 pour cent des personnes atteintes. Plus tard, il sera certainement possible d'inventer un vaccin qui protégera contre l'infection les individus sains.

En 1918 on aborda le problème de débarrasser Guayaquil de la fièvre jaune d'une manière méthodique.

Le premier pas consista dans l'isolement des malades à l'aide de moustiquaires; le second visa à l'annihilation du *stegomyia* par la disposition, au-dessus des eaux où les femelles pondent leurs oeufs, de moustiquaires. Dans les réceptacles qu'on ne put clore de cette manière, on déposa

des poissons. On reconnut que ces animaux dévoraient gloutonnement les larves. A la suite de ces mesures prophylactiques, le nombre de cas déclina comme suit:

1918. Octobre 72; novembre 81; décembre 88. 1919. Janvier 85; février 43; mars 17; avril 13, mai 2; juin 0. Depuis juin 1919 on n'a pas signalé un seul cas.

"Il serait prématuré, écrit M. Vincent, de dire que la fièvre jaune a été supprimée à Guayaquil. Il ne faut pas que la vigilance se relâche pendant une année au moins. Durant la saison humide de 1920, des cas peuvent se produire. Cependant nous avons démontré la possibilité d'un contrôle. Guayaquil, le chef-lieu de la fièvre jaune, fut immunisé pendant quelques mois. Le public s'est proclamé délivré d'une menace qui ne cessa de l'accabler depuis 1842."

— o —

ANNIHILATION DES BALEINES

Il y a un siècle, New Bedford, Mass., et d'autres ports de l'Atlantique voyaient partir des flottes de baleinières qui faisaient des pêches abondantes et lucratives. A mesure que ces cétacés devenaient plus rares, il fallait faire des voyages plus longs, et plusieurs de ces navires se rendaient dans les eaux du Pacifique. Aujourd'hui, la baleine grise de Californie et plusieurs autres espèces ont été exterminées; l'espèce à bosse elle-même (*Humpback*) diminue rapidement. En 1911, plus de 21,000 de ces animaux ont été détruits. Aujourd'hui la baleine Finback, considérée autrefois sans valeur, est poursuivie avec acharnement, et bientôt elle aura disparu. Les générations futures ne verront des baleines que dans les musées.—

UN ROMAN COMPLET

LE COTTAGE HANTÉ

par Gustave Le Rouge

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MASQUE

CHAPITRE I

La bodéga du "Vieux-Grillage"

La bodéga du "Vieux-Grillage", miraculeusement préservée, lors du dernier tremblement de terre, est située dans le quartier de Queen-City, à San-Francisco. C'est un des plus anciens établissements de la ville et sa construction remonte à l'époque héroïque et déjà légendaire de l'invasion de la Californie par les chercheurs d'or.

Le "Vieux-Grillage" qui a donné son nom à la maison se compose de barres de fer grosses comme le poignet, séparant entièrement la salle où se trouvent les buveurs du comptoir sur lequel sont alignées méthodiquement des bouteilles d'alcool de toutes provenances.

Au temps où sévissait la fièvre de l'or, où les femmes amenées par des traitants du Chili et du Mexique se vendaient couramment aux enchères, tous les bars étaient pourvus de grillages semblables. Il n'était pas rare, en effet, qu'un homme fût assassiné pour une tranche de jambon ou un verre de whisky : et l'on comptait, en y comprenant les exécutions sommaires

des voleurs, des "picks", une moyenne de deux à trois cents meurtres par jour.

Alors, les barmen ne servaient leur clientèle que le revolver à la ceinture ; et ils n'allongeaient la consommation commandée qu'après avoir empoché la poignée de poudre d'or qui en représentait le prix.

Avec le temps, ces moeurs féroces s'étaient modifiées, San-Francisco, plusieurs fois reconstruite après des incendies et des tremblements de terre, était devenue une ville de luxe ; mais la bodega, précieusement conservée, avait survécu à tous les changements.

Le grillage, il est vrai, n'est plus là que pour le pittoresque, et le propriétaire actuel de l'établissement avait joint à l'étroit comptoir de jadis une longue salle pourvue d'une estrade pour les représentations de music-hall, bondée chaque soir d'une clientèle disparate, dans laquelle on eût trouvé un échantillon de toutes les races humaines.

Il y avait là des Chinois, des Japonais, des Allemands, des Mexicains et un certain nombre de Papous, de Maoris et de types d'autres races océaniques, venus en Amérique avec des navires chargés de nacre, de copra et d'écaille de tortue, et reconnaissables à leur teint d'un brun doré, à l'expres-

sion doucette et pensive de leurs physionomies.

Des chanteuses atrocement maquillées se montraient tour à tour sur l'estrade située au fond de la salle, mais c'est à peine si on les apercevait à travers le nuage épais de la fumée des cigares, si on les entendait, au milieu des chants, des rires, des vociférations qu'un orchestre de guitaristes mexicains n'arrivait pas à dominer.

Ce soir-là, le vaste hall, dont le plafond bas était décoré de drapeaux de toutes les nations, était tellement rempli, que les nègres qui faisaient le service avaient de la difficulté à circuler à travers l'étroite allée ménagée entre les tables.

Dans un coin, trois hommes attablés autour d'un bol de punch devaient avec animation, tout en fumant des cigares de Manille.

L'un d'eux prenait à peine part à la conversation. C'était un matelot à la physionomie stupide, mais loyale, aux mains énormes et qui répondait au nom de Hardy.

Quant à ses compagnons, ils formaient entre eux l'opposition la plus complète.

L'un, mis presque avec luxe, avait les allures paisibles d'un employé de banque ou d'un domestique de bonne maison; ses favoris blonds étaient taillés soigneusement, et sa tenue était d'une correction parfaite.

L'autre avait la mine d'un véritable bandit. Sa face basanée était encadrée d'une barbe et de cheveux grisonnants, et ses yeux jaunes avaient la mobilité particulière à ceux des malfaiteurs; ils exprimaient la ruse, la cupidité et l'inquiétude. Ses vêtements de toile grossière faisaient contraste avec les nombreuses bafues

dont ses doigts étaient chargés et le paquet de breloques qui tintinabulaient à la chaîne de sa montre.

Il se nommait le capitaine Christian Knox, et même dans les bouges de San-Francisco où l'on se montre très accommodant sur la question de moralité, il possédait la plus déplorable réputation. Accusé deux fois déjà d'assassinat, mais acquitté faute de preuves, il passait pour se livrer à la piraterie.

—Monsieur Edward Edmond, dit le capitaine à son compagnon, je suis entré aujourd'hui dans le chantier où se construit le fameux yacht, et j'ai pu me rendre compte que vous n'avez rien exagéré.

—C'est que, répondit l'homme aux favoris, on ne ménage pas les banknotes, je vous prie de le croire. Tout est de première qualité, depuis la coque en acier jusqu'aux machines qui sont munies des derniers perfectionnements.

—D'après ce que j'ai vu, c'est un bateau qui filera facilement ses trente noeuds à l'heure. Mais, par exemple, ajouta le capitaine, dont la curiosité était vivement excitée, je me demande à quoi pourra servir un pareil yacht.

—C'est vrai, approuva le matelot Hardy, on dirait tout à fait un vaisseau de guerre.

—Sur ce sujet, fit Edward Edmond, je n'en sais pas plus long que vous.

—Mais enfin, quelle traversée fera-t-il? demanda le capitaine avec insistance.

—Je l'ignore.

—Que diable, vous devez pourtant connaître ceux qui le font construire?

—Cela se pourrait... mais je n'ai pas le droit de rien vous dire.

—A votre aise, grommela le capitaine Knox d'un ton bourru; cependant toutes ces cachotteries-là ne me présagent rien de bon. On me dirait que ce yacht-là était destiné à faire la course, à couler bas les jonques chinoises et les voiliers anglais dans les parages de la Polynésie, que je n'en serais pas surpris.

—Qui peut vous faire croire une pareille chose?

Le marin secoua la tête avec méfiance.

—Voyez-vous, moi, murmura-t-il je suis un vieux macaque à qui l'on ne fait pas prendre les vessies pour des lanternes. Votre damné bateau ne ressemble ni à un yacht de plaisance, ni à un vapeur de commerce.

—Alors, cela ne vous dirait rien, de vous embarquer avec nous en qualité de premier lieutenant? Tout le monde sait que vous êtes un homme énergique et un excellent marin.

—Possible! Mais quand je prends la mer, c'est pour mon compte, sur un bateau à moi. Je ne veux recevoir d'ordres de personne.

—Comme il vous plaira, fit Edward Edmond dont la physionomie exprima le désappointement.

A ce moment, la conversation fut interrompue par les applaudissements des spectateurs qui faisaient ovation à de petites danseuses javanaises, maigres, brunes et frétilantes comme des cigales. Quand le tapage se fut un peu apaisé, Edward Edmond se tourna vers le matelot.

—Et vous, Hardy, lui demanda-t-il, qu'en pensez-vous? Que diriez-vous d'un engagement de trois mois avec double solde, nourriture de premier choix, et pas trop de fatigue?

L'homme eut un rire épais.

—Ma foi, acquiesça-t-il, j'en suis. On ne trouve pas tous les jours une occasion pareille. Puis, on ne me fera jamais croire qu'un si beau navire soit destiné à faire la piraterie.

—Alors, c'est entendu, vous passerez demain à mon bureau signer votre engagement, et, bien que le yacht ne doive prendre la mer que dans six semaines, je vous verserai un mois d'avance...

A l'instant précis où Edward Edmond prononçait ces paroles, une main se posa sur son épaule.

Il se retourna avec un brusque mouvement; mais à l'aspect du nouveau venu, il pâlit et sa physionomie exprima un certain trouble.

—Vous ici, monsieur Slugh! fit-il avec agitation.

Slugh, un homme de carrure athlétique et dont la barbe grise, lui descendait jusqu'à la ceinture, eut un sourire malicieux:

—Comme vous voyez, répondit-il. Charmé de vous rencontrer. J'ai précisément quelque chose à vous dire. Vous avez bien un instant?

Sans attendre la réponse de son interlocuteur, il le prit familièrement par le bras et l'emmena à deux pas de là, en face d'une table inoccupée.

—Alors, dit Slugh sans préambule, vous n'occupez plus les honorables fonctions de concierge en chef chez le milliardaire Fred Jorgel? Vous vous êtes fait recruteur de matelots.

—Qui a pu vous dire cela, monsieur Slugh? riposta l'Irlandais avec embarras.

—N'importe. L'essentiel c'est que je sois bien informé. Mais je continue. Vous n'avez pas quitté le service du milliardaire, mais comme il a en vous une grande confiance—confiance, entre nous assez mal placée—c'est vous

qu'il a chargé de lui trouver des gail-lards solides et honnêtes pour une mystérieuse expédition dont le but vous est d'ailleurs parfaitement inconnu.

—Très exact.

—Eh bien, mon cher master Edward, je me suis mis en tête de vous aider dans votre tâche et j'ai des raisons de croire que vous suivrez mes conseils de point en point. Ainsi, par exemple, ce Hardy que vous venez d'embaucher, je n'en veux pas.

—Pourquoi cela? fit le représentant tant de Fred Jorgell, au comble de la surprise.

—Tout simplement parce qu'il me déplaît.

—Mais...

—C'est comme cela.

Edward Edmond demeura silencieux. Un violent combat se livrait en lui-même.

—Il ne me sera guère possible, reprit-il, de vous obéir. Ainsi, par exemple, ce Hardy...

—Vous le renverrez en l'indemnisant. D'ailleurs, poursuivit Slugh, vous devez vous douter que vous ne perdrez rien à cette combinaison. Vous touchiez mille dollars par mois pour me laisser examiner le courrier de Fred Jorgell, vous en toucherez deux mille à la condition de n'engager que les marins que je vous désignerai moi-même.

Edward Edmond paraissait hésitant.

—C'est que, balbutia-t-il, je ne fais pas entièrement ce que je veux dans cette affaire. Je ne suis pas le maître. Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais...

—Comme il vous plaira, fit Slugh avec une froideur glaciale.

Et il regardait fixement l'Irlandais qui se sentait frissonner.

Il y eut un long silence.

—Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous être agréable, bégaya Edward Edmond profondément troublé.

—Je ne veux pas d'une demi-promesse de cette sorte, répliqua brutalement Slugh. Vous ferez tout ce que je vous dirai exactement, ou vous ne ferez rien du tout, et ce sera tans pis pour vous!...

Entre les deux hommes il y eut encore un silence.

Mais tout à coup les guitaristes mexicains attaquèrent une "habanera" d'un rythme enragé, l'électricité flamboya, plus aveuglante, et dans un ouragan d'applaudissements et de hurrahs, la Dorypha parut, un sourire méprisant aux lèvres, sûre qu'elle était de sa puissance sur cette foule.

—Le "tango!" criaient les uns.

—Non, non! répétaient les autres, la "mexicana!"

—Non! la "habanera!"

La Dorypha continuait à sourire énigmatiquement, faisant rouler lentement ses hanches d'un mouvement harmonieux et son indécision portait à son comble l'enthousiasme et les désirs des spectateurs.

Mais, tout en semblant en apparence indifférente, la danseuse fouillait la salle de son regard aigu; et tout de suite, elle aperçut Edward Edmond. Leurs yeux se rencontrèrent et l'Irlandais tressaillit comme s'il eût posé le doigt sur un fer rouge. Cette scène muette n'avait point échappé à Slugh.

—Eh bien! s'écria-t-il, quelle est votre décision?

—Je vous obéirai en toute chose, répliqua l'employé de Fred Jorgell avec un févreux empressement. Vous

n'avez qu'à commander, je suis votre homme.

La présence de la gitane avait suffi pour triompher de toutes les hésitations d'Edward Edmond qui, depuis plusieurs mois, était son amant. Devant la Dorypha, l'Irlandais n'était plus lui-même. Il suffisait d'un seul regard de ses beaux yeux langoureux pour réduire à néant ses résolutions les plus fermes.

—Je suis content de vous voir devenu plus raisonnable, dit Slugh, qui ne paraissait nullement surpris de ce revirement. Les hommes que je vous présenterai sont des gaillards solides et en qui l'on peut avoir toute confiance. D'ailleurs, vous pourrez toucher mille dollars d'acompte quand vous voudrez, dès demain si cela vous fait plaisir.

Cependant, la Dorypha qui avait eu le temps d'échanger avec Slugh un signe imperceptible, avait commencé à danser la "habanera", qui était son grand succès, et dans le silence qui tout à coup avait envahi la salle, naguère si bruyante, on n'entendait que le souffle des respirations haletantes de désirs, que le battement de tous les coeurs en débandade.

Slugh prit rapidement congé d'Edward Edmond, et celui-ci alla se rasseoir près du capitaine Christian Knox et du matelot Hardy. Tous deux ne purent s'empêcher de penser qu'il avait quelque préoccupation grave, car tout d'un coup il était devenu taciturne, mélancolique, et ses regards ne quittaient plus la danseuse, qui maintenant, le torse cambré, les seins en avant, le croupe vibrante, semblait s'offrir toute à cette multitude râlant de luxure.

Slugh s'était éloigné tout doucement, et gagnant le fond de la salle, il

était entré dans un "parloir" dont la porte s'ouvrait presque en face du fameux comptoir grillagé.

A cet endroit il y avait deux hommes attablés devant un sherry-gobler. Ils ne portaient pas de masques, mais des lunettes de chauffeurs d'automobiles, des feutres à larges bords et d'amples foulards de soie dissimulaient entièrement leurs traits. Slugh en entrant se découvrit et vint s'asseoir dans une attitude respectueuse en face des deux gentlemen.

—Eh bien, demanda l'un d'eux d'une voix sourde, avez-vous réussi, master Slugh?

—Oui, milord; l'Irlandais sera désormais le plus fidèle des esclaves de la Main Rouge.

—Alors, il ne s'est pas fait tirer l'oreille?

—Hum! il ne paraissait pas très décidé; mais il a suffi d'un regard de la Dorypha pour le rendre docile. Il est fou de cette fille. Elle lui mangera jusqu'à son dernier dollar et le conduira à la potence!

—C'est bien, Slugh, vous pouvez vous retirer; demain vous recevrez de nouvelles instructions.

Le bandit salua obséquieusement et disparut. Dès que la porte se fut refermée derrière lui, le plus grand des deux buveurs dit à l'autre:

—Vous savez, mon cher Cornélius, que tout à l'heure, quand j'ai jeté un coup d'oeil dans la salle, j'ai vu la danseuse. Tout ce que Slugh en a raconté n'est pas exagéré, elle est véritablement affolante.

—Vous la trouvez belle?

—Merveilleuse.

—Méfiez-vous, Baruch, avec les préoccupations que nous avons, la question "femme" doit être soigneusement écartée, du moins pour l'instant

— Oh! soyez tranquille, docteur; si je vous ai parlé de cette fille, c'est d'une façon tout à fait désintéressée.

Le docteur Cornélius ne répondit pas. Son attention venait d'être brusquement attirée par un bibelot placé sur la cheminée du "parloir"; c'était une simple bouteille en verre verdâtre mais, par suite d'un long séjour au fond de la mer, elle était recouverte de concrétions pierreuses, de coquillages et de coraux, qui lui donnaient la bizarrerie élégante de quelque vase dû au caprice d'un artiste chinois ou japonais.

— Voilà qui est curieux, dit Baruch.

— C'est plus que curieux, répliqua Cornélius.

— Au point de vue scientifique?

— Nullement. Mais ce bibelot baroque pourra nous servir dans nos projets...

Cornélius avait appuyé sur un bouton électrique. Un waiter parut.

— Demandez au "publicain", fit Cornélius, combien il veut de cette bouteille.

— Je sais qu'il y tient beaucoup, répliqua l'homme.

— C'est bon, qu'il fasse son prix, je ne marchanderai pas.

Le waiter revint cinq minutes après. Le patron voulait quinze dollars.

— Ce n'est pas trop cher, dit le docteur; voici l'argent, mais fâchez de me trouver une petite boîte de carton pour que je ne détériore pas l'objet en l'emportant.

Cinq minutes après, le docteur Cornélius et son compagnon sortaient de la "bodega" du "Vieux-Grillage" aussi mystérieusement qu'ils y étaient entrés, profitant, pour n'être pas remarqués, de l'instant où sous les hurrahs frénétiques des spectateurs qui ap-

plaudissaient la Dorypha, les murailles branlantes du music-hall semblaient prêtes à s'écrouler.

CHAPITRE II

Une lettre rassurante

L'armateur du yacht dont la construction mettait en rumeur toutes les cervelles des matelots de San-Francisco, c'était le milliardaire Fred Jorgell. Nul ne doutait que le spéculateur célèbre dans toute l'Amérique par ses audacieuses entreprises, ne préparât quelque expédition d'un genre original et grandiose.

Mais, la-dessus, personne n'eût été capable de fournir le moindre renseignement. Le milliardaire et les gens de son entourage observaient envers tout le monde la réserve la plus complète. Les curieux en étaient réduits aux suppositions.

Les uns disaient que Fred Jorgell allait exploiter, sans avoir rempli aucune formalité légale, une mine d'or située dans une île inconnue; les autres parlaient d'un banc d'huîtres perlières découvert près d'un récif océanien; pour d'autres encore, il s'agissait d'un gisement de guano plus riche que ceux des îles Chinha.

Le riche Yankee ne démentait aucun de ces bruits, mais il se renfermait dans un mutisme absolu; et après plusieurs semaines, les indiscrets n'étaient pas plus avancés qu'au premier jour.

Quotidiennement appelé par ses multiples affaires à San-Francisco et à New-York, le milliardaire faisait sans cesse la navette entre les deux villes; et le wagon de luxe qui était sa propriété personnelle était attelé, pour ainsi dire en permanence, à l'un

des trains rapides du "Central Pacific Railroad", qui coupe dans toute sa largeur le continent américain.

A dix lieues de San-Francisco, au milieu d'un site enchanteur, Fred Jorgell avait installé sa fille, miss Isidora, dans un vaste et luxueux cottage où plusieurs amis du milliardaire trouvaient aussi l'hospitalité.

"Golden-Cottage" était véritablement une résidence unique ; bâtie dans une vallée verdoyante, au pied d'une colline boisée, où se voyaient encore quelques-uns de ces "sequola gigantea" qui atteignent parfois jusqu'à cent mètres de haut, la demeure était construite sur le plan exact d'une de ces villes élégantes et simples que l'on trouve dans la campagne romaine.

Avec ses galeries à colonnes de marbre blanc, ses balustrades et ses terrasses garnies de précieux vases de faïence qui renfermaient des arbustes rares, Golden-Cottage s'harmonisait parfaitement avec ce ciel californien d'un bleu si doux, et se détachait poétiquement sur le fond sombre des cèdres, des érables et des pins gigantesques, confondant leurs branches dans un dôme naturel plus haut et plus magnifique que celui de notre Panthéon.

Le jardin de la villa, dessiné dans le goût de la Renaissance, était peuplé de statues, de fontaines et de grottes de rocaille, entourées de hauts massifs de citronniers, de cédratiers et d'orangers.

Ce superbe cottage était demeuré longtemps sans être habité, son précédent propriétaire étant mort, victime d'un assassinat dont on n'avait jamais pu découvrir les auteurs. Les habitants des haciendas du voisinage prétendaient même que Golden-Cottage était hanté, que l'on y entendait la

nuit des bruits sinistres, et enfin qu'il avait porté malheur à tous ceux qui l'avaient occupé ; mais en Amérique, pays pratique par excellence, les superstitions de ce genre ne sont pas longtemps admises.

Fred Jorgell avait trouvé une magnifique propriété à un prix modéré, dans une situation isolée en pleine campagne,—précisément ce qu'il désirait,—et il n'avait pas hésité un seul instant à en faire l'acquisition.

Parmi les hôtes de la villa, on remarquait l'ingénieur Harry Dorgan, fiancé de miss Isidora, et dont le mariage depuis longtemps annoncé par les journaux de l'Union avait été retardé par diverses circonstances.

L'ingénieur passait ses journées à San-Francisco, où il dirigeait la construction du yacht "la Revanche", et il ne rentrait à Golden-Cottage que le soir. Il s'était d'ailleurs adjoint dans ses travaux deux savants français du plus haut mérite, l'ingénieur Paganot et le naturaliste Ravenel. Eux aussi rentraient chaque soir au cottage où ils retrouvaient leurs fiancées, Andrée de Maubreuil et Frédérique, toutes deux amies intimes de miss Isidora.

Les autres invités du milliardaire étaient l'excentrique lord Astor Burydan, un moment célèbre à Paris sous le nom de milord Bamboche, le secrétaire et l'ami de ce dernier, le poète Agénor Marmousier. Enfin un Peau-Rouge nommé Kloum, attaché à la personne du lord, et un spirituel petit bossu, Oscar Tournesol, ancien protégé de M. de Maubreuil et qui, lui, était l'ami intime de tout le monde.

Le lendemain de la scène dont la "bodega" du "Vieux-Grillage" avait été le théâtre, les trois jeunes filles se trouvaient seules au cottage. Comme presque tous les jours, Fred Jor-

gell était à San-Francisco, ainsi que l'ingénieur Dorgan et ses deux collaborateurs français.

Lord Burydan était allé en excursion dans la forêt.

Miss Isidora, Andrée et Frédérique s'étaient abritées de la chaleur du jour dans une salle de verdure garnie de bancs de marbre et que rafraîchissait l'humide poussière d'un jet d'eau.

Sauf Mlle de Maubreuil, toujours un peu mélancolique, les jeunes filles étaient radieuses.

— Savez-vous, mes chères amies, dit miss Isidora, que mon fiancé Harry a reçu ce matin une lettre de son père, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que William Dorgan lui-même est aussi d'avis que je retarde mon mariage?

— Quelle en peut être la raison? demanda Frédérique.

— Depuis que mon futur beau-père est réconcilié avec son fils, il a décidé de l'avantager d'une somme aussi considérable qu'au moins que ma propre dot, et, pour en fixer le chiffre, attendant le règlement de comptes trimestriels, il a résolu que notre mariage n'aurait lieu qu'une fois cette question entièrement liquidée.

— M. Harry Dorgan doit se trouver heureux d'être rentré dans les bonnes grâces de son père?

Miss Isidora eut un sourire mélancolique.

— C'est étrange, murmura-t-elle, on dirait qu'une sorte de fatalité s'oppose à mon mariage avec Harry. Au moment où nous croyons qu'il va avoir lieu, il se trouve toujours quelques raisons pour le retarder. Ainsi, la date en était fixée, lorsque mon fiancé, empoisonné par les bandits de la Main Rouge, est tombé gravement malade,

atteint d'une maladie presque inconnue.

— La "lèpre verte"! dit Andrée de Maubreuil.

— Sans M. Paganot, c'en était fait de lui.

— Mais, reprit Andrée, puisque M. Harry est maintenant rétabli, vous auriez pu vous marier déjà depuis plusieurs semaines.

Miss Isidora prit les mains des deux jeunes filles et les serra affectueusement.

— Je sais bien, dit-elle, que j'aurais pu le faire, mais alors, c'est moi qui n'ai plus voulu. Et mon fiancé et mon père ont entièrement approuvé ma décision. Après l'immense service que vous nous aviez rendu, j'ai déclaré que je ne serais unie à Harry Dorgan, que lorsque M. Bondonnat aurait été rendu à la liberté.

— Miss Isidora, murmura Frédérique avec émotion, vous êtes la plus généreuse et la meilleure des amies. Nous n'oublierons jamais le dévouement que vous nous montrez. Et il y a presque de l'égoïsme de notre part à accepter un tel sacrifice. Qui sait, ajouta-t-elle tristement, si nous n'aurons pas à attendre longtemps la délivrance de mon père.

— Non, répliqua chaleureusement l'interlocutrice de Mlle Bondonnat, d'autant plus que, depuis le retour de lord Burydan, qui fut lui-même prisonnier dans l'Île des Pendus, nous possédons des données certaines. L'univers n'est pas si vaste, qu'avec les moyens d'action dont nous disposons, une île située sous un climat glacial ne soit promptement découverte par nous!

— Dans combien de temps croyez-vous que vous ayez retrouvé mon père, demanda Frédérique.

—Mais je suis sûre que ce résultat sera promptement atteint. Je compte, moi, six semaines, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins.

—Ce qui fait, dit Andrée, que nos trois mariages pourront avoir lieu le même jour.

—Mon père et mon beau-père, dit miss Isidora, ont promis de donner à cette occasion des fêtes superbes. Vous allez voir, mes chères amies que la série des malheures va enfin se clore et que l'avenir nous dédommagera largement du passé...

—Je n'ai plus le courage de croire au bonheur, murmura Andrée, nous avons éprouvé déjà de si cruelles déceptions! Ne craignez-vous pas que les bandits de la Main Rouge...

—Ne pensez pas à cela, interrompit miss Isidora, vous savez bien que depuis les arrestations en masse qui ont été opérées, on n'entend plus parler d'eux. C'est un ramassis de misérables qui ne sont pas de force à lutter contre les milliards de mon père et la science de mon fiancé. S'ils tentaient quelque chose, ils seraient vaincus d'avance.

A ce moment la gouvernante écossaise, mistress Mac Barlott, pénétra dans la salle de verdure. Elle annonçait le retour de lord Burydan et de ses amis, qui ne tardèrent pas à se présenter eux-mêmes pour montrer aux trois jeunes filles le gibier qu'ils avaient tué.

La carabine en bandoulière, le bowie-knife à la ceinture, le lord excentrique et Agénor étaient vêtus de superbes costumes et chasse et coiffés de larges chapeaux de paille mexicains. Le bossu et le Peau-Rouge, plus simplement habillés d'un complet de toile kaki, pliaient sous le poids du gibier,

Ils étalèrent aux regards des jeunes filles des chapelets de ramiers et de perdrix rouges, des paons sauvages, des dindons de prairies et jusqu'à un grand vautour roux que l'infailible balle de lord Burydan était allé chercher presque dans les nuages.

Les chasseurs reçurent les félicitations auxquelles ils avaient droit. Cette exhibition cynégétique n'était pas terminée, lorsqu'un domestique vint dire à lord Burydan qu'un étranger demandait à lui parler pour "affaire urgente".

—Eh bien! qu'il vienne ici, dit l'excéntrique, je me demande, par exemple, ce qu'on peut bien me vouloir. Je ne connais personne dans ce pays.

Le domestique revint bientôt suivi d'un personnage à la face basanée, au regard oblique et fuyant, et qui avait l'aspect inquiétant d'un de ces aventuriers, moitié négociants et moitié pirates, qui sont nombreux à San-Francisco. Il portait sous le bras une boîte de carton assez volumineuse.

Laissant ses amis un peu à l'écart, lord Burydan s'avança vers le visiteur, qui ne paraissait nullement intimidé par la nombreuse société au milieu de laquelle il venait d'être introduit.

—Qui êtes-vous? demanda l'excéntrique, que la mine et les allures du nouveau venu ne disposaient guère en sa faveur.

—Je suis le capitaine Christian Knox bien connu à San-Francisco et ancien commandant de la goélette "la Fusée" qui, malheureusement, a péri corps et biens, il y a un mois de cela, sur les récifs de coraux qui avoisinent l'île de Pâques. Vous êtes lord Astor Burydan?

—Parfaitement.

—Alors j'ai quelque chose à vous remettre, en mains propres.

Le capitaine avait ouvert la boîte de carton. Il en retira une bouteille qu'un long séjour au fond de la mer avait recouverte de coquillages et de concrétions calcaires,—la même que Cornélius avait achetée au "publicain" de la "bodega" du "Vieux-Grillage". Mais elle avait subi un truquage savant, et une inscription qui paraissait gravée à l'aide de l'acide fluorhydrique, comme les étiquettes des siphons d'eau de Seltz, était encore assez nettement lisible sur un des côtés.

—Qu'est-ce que c'est que cela? demanda lord Astor avec surprise.

—Ma foi, je n'en sais rien, répliqua l'aventurier, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est à vous que c'est adressé. Lisez plutôt:

Lord Burydan prit la bouteille et déchiffra non sans peine les mots gravés dans le verre; ils étaient tracés d'une écriture cursive aux caractères compacts comme si l'on se fût servi d'un pinceau trempé dans l'acide. Lord Burydan lut à haute voix:

"Cent dollars de récompense à qui remettra cette bouteille à lord Burydan".

Les deux jeunes filles s'étaient rapprochées et examinaient curieusement le singulier flacon. Mais tout à coup Frédérique jeta un cri de surprise.

—Cette inscription est de l'écriture de mon père, s'écria-t-elle.

—Où avez-vous trouvé cette bouteille? demanda lord Burydan.

—Au large des côtes du Chili, milord, en pêchant autour d'un récif. C'est un de mes matelots qui l'a découverte au milieu d'une masse de plantes marines qui remplissaient notre filet.

—Ce matelot existe encore? Vous pouvez le faire venir?

—Hélas ! non, milord, le pauvre diable est mort avec ses camarades dans le naufrage de "la Fusée", et c'est une vraie chance que j'aie sauvé cette bouteille qui se trouvait dans mon coffre avec d'autres effets!

—C'est bien, je vous remercie. L'expéditeur de la bouteille promettait cent dollars, en voici deux cents.

Le capitaine Christian Nox empocha la somme avec un sourire satisfait, salua jusqu'à terre et se retira après avoir eu soin de remettre à lord Astor un bout de papier sur lequel se trouvait l'adresse de la "bodega" du "Vieux-Grillage" où le pirate avait installé ses pénates.

L'impatience de tous les témoins de cette scène était à son comble. D'après ce que venait de dire Mlle Bondonnat, ils étaient persuadés que la bouteille contenait un message du vieux savant.

On sait que ce hasardeux moyen de correspondance est depuis des siècles employé par les matelots en péril, et, chose extraordinaire, il est beaucoup plus fréquent qu'on ne se l'imaginait que de pareilles missives arrivent à destination.

Au milieu d'un solennel silence, lord Burydan gratta avec son couteau de chasse les coquillages qui recouvraient le bouchon et le goulot de la bouteille.

Au-dessous des coquillages, il y avait une capsule de plomb qu'il arracha et qui avait si bien protégé le bouchon que celui-ci n'avait été que très peu endommagé par l'action corrosive des eaux marines. Quand il l'eut enlevé, lord Astor aperçut un objet long et arrondi qu'il fit sortir de la bouteille en la penchant avec précaution.

—C'est un tube de verre fermé aux deux bouts et recouvert de cuir, déclara lord Burydn au milieu d'un silence émotionnant.

—C'est là que se trouve la lettre, s'écria Frédérique, le cœur palpitant d'angoisse.

Le tube de verre qui avait été scellé à la lampe dut être brisé.

Il contenait un papier minutieusement roulé. Dans son impatience, Frédérique l'arracha presque des mains de lord Burydan et le déplia avec précipitation.

—Mon père! mon père! balbutia-t-elle. C'est de mon père! C'est bien son écriture! Je ne puis m'y tromper! Oh! que je suis heureuse!... Mais je vais vous la lire à haute voix. Et elle lut, d'une voix tremblante d'émotion:

'Milord'

"Je ne sais si cette lettre vous parviendra; cependant, étant donnée la direction des courants que j'ai soigneusement étudiés, cela me paraît très possible. Elle a été recopiée par moi à vingt exemplaires, enfermés en autant de bouteilles mises à la mer à un jour de distance l'une de l'autre. Enfin, j'ai pris les précautions les plus minutieuses pour que l'eau ne puisse altérer le papier ni l'écriture. J'ai même, grâce aux produits dont je dispose dans mon laboratoire, pu graver votre nom dans le verre en promettant une récompense à celui qui vous remettra cette bouteille.

"Si je vous écris, c'est que je suis sûr, étant donnée la perfection de mon aéronef, que le brave Kloum sait parfaitement manoeuvrer, que votre évasion a réussi.

"Je souhaite et j'espère de tout mon cœur que vous êtes en sûreté avec

Kloum et mon bon chien Pistolet. Et je suis certain, s'il en est ainsi, que vous ferez l'impossible pour me tirer des griffes de mes bourreaux. Demeuré seul entre leurs mains, après l'insuccès de ma tentative, je craignais qu'ils ne s'en vengeassent en me faisant subir toutes sortes de vexations. Il n'en a rien été heureusement. On s'est contenté de me surveiller plus étroitement, et l'on ne me donne plus, pour m'aider dans mes expériences, que des bandits à figure sinistre près desquels tout essai de corruption serait inutile. Ma santé continue à être assez bonne, en dépit de l'ennui et de l'inquiétude dont je suis torturé.

"Mais venons au fait. Le but de cette lettre, mon cher lord, est de vous donner un renseignement sans lequel vous auriez les plus grandes peines à découvrir mon lieu d'exil. En effet, vous ignorez la latitude et la longitude de l'île des Pendus, que j'ai réussi à déterminer et qui sont les suivantes: l'île des Pendus se trouve par 110° de longitude est, méridien de Paris, et 50° de latitude sud; c'est-à-dire approximativement dans le voisinage du cercle antarctique, entre le cap Horn et la Terre de la Désolation..."

—M. Bondonnat, interrompit lord Burydan, en se tournant vers Kloum, on ne vous avait donc jamais parlé de ces chiffres?

—Je ne crois pas, répondit le Peau-Rouge en cherchant dans son souvenir. Il me semble pourtant qu'il a prononcé les mots de longitude et latitude, mais il me regardait comme trop ignorant sans doute pour comprendre quelque chose à cela.

—Je reprends ma lecture, dit Frédérique.

"Je spose qu'avec cette indication précise, il vous sera facile de décou-

vrir le repaire des bandits. Je n'ai d'espérance qu'en vous, car je crains bien que, malgré toutes leurs promesses, les coquins qui me retiennent ne me remettent jamais en liberté que si on ne les y contraint par la force.

— Je vous prie aussi de faire parvenir de mes nouvelles à ma fille et de la tenir au courant de ce que vous tenterez pour me sauver.

— Croyez à la reconnaissance de votre compagnon de geôle.

"Prosper Bondonnat."

— Il n'y a pas à dire, s'écria lord Burydan, cette lettre présente tous les caractères de l'authenticité!

— Elle est certainement de mon père! déclara Frédérique.

— Je le crois aussi, fit Andrée.

— Et moi de même, dit le poète Agénor.

Seuls le bossu et le Peau-Rouge ne disaient rien. Tous deux, sans pouvoir s'en rendre compte, flairaient quelque piège. Mais ils eurent beau examiner la lettre et la bouteille, ils ne trouvèrent aucune objection sérieuse à faire à l'opinion de leurs amis. Et ils furent obligés de convenir que l'arrivée du message n'avait rien, après tout, de plus extraordinaire que tant d'événements auxquels il leur avait été donné d'assister.

Miss Isidora ne cachait pas son enthousiasme.

— Maintenant, s'écria-t-elle, on pourrait presque fixer le jour exact où seront célébrés les trois mariages. C'est Harry qui va être content!

Andrée de Maubreuil réfléchissait.

— Je m'explique maintenant, fit-elle, que la première lettre que nous avons reçue de mon cher tuteur soit

partie de la Nouvelle-Orléans. Elle venait du sud évidemment, par la voie chilienne ou péruvienne et elle avait dû être remise à la poste par un des correspondants de la Main Rouge.

— Pauvre Pistolet, dit tout à coup le petit bossu, M. Bondonnat sera désolé quand il saura que son fidèle compagnon a disparu.

— Ce n'est pas de ma faute, riposta lord Burydan, ni de celle de Kloum. Lorsque notre aéronef est descendu à deux pas d'un village de noirs et que nous avons été assaillis par eux, Pistolet reçut des pierres et même, j'en ai peur, des balles de revolver. Il s'est enfui absolument affolé et il a dû se cacher dans un champ de cotonniers. Nous étions traqués nous-mêmes, nous n'avons pu aller à son secours!

— On retrouvera Pistolet, dit gaielement miss Isidora qui voyait l'avenir sous les couleurs les plus favorables. Mon père mettra, s'il le faut, d'habiles détectives en campagne pour ramener ce chien, puisqu'il est de vos amis!

On sourit de cette boutade. Tout le monde partageait l'optimisme de la jeune fille. Maintenant qu'on savait l'endroit exact où était détenu M. Bondonnat, on regardait presque sa délivrance comme un fait accompli.

Chacun attendait avec impatience le retour de Fred Jorgell et des trois fiancés pour leur montrer la fameuse bouteille et leur lire la lettre de l'illustre prisonnier.

Les habitants de Golden-Cottage eussent éprouvé la plus amère des déceptions, s'ils avaient pu se douter que la lettre qui leur causait une telle satisfaction avait été écrite par un des plus habiles faussaires de la Main Rouge et que le récipient qui la renfermait leur était adressé par leurs plus cruels ennemis.

Le yacht la "Revanche" allait se diriger vers le pôle austral, tandis que l'île des Pendus se trouvait dans les parages du pôle boréal. Qui sait ce qu'il adviendrait de Fred Jorgell et de ses amis égarés par de fausses indications dans les mers désertes du sud, loin de toute côte hospitalière et de tout peuple civilisé!

CHAPITRE III

Les malheurs d'un Manager

Installés sur la terrasse de Golden-Cottage, d'où l'on découvrait un des plus beaux paysages du monde, les hôtes de Fred Jorgell savouraient la fraîcheur de la brise embaumée des senteurs de la forêt, et ils écoutaient les mille bruits mystérieux qui montent des campagnes endormies.

Au-dessus d'eux le ciel était d'un bleu de velours tout endiamanté d'étoiles éblouissantes dont rien, dans nos climats humides et crépusculaires, ne saurait évoquer le glorieux éclat.

Miss Isidora était assise près de Harry Dorgan, Frédérique près de Roger Ravenel, Andrée de Maubreuil aux côtés de l'ingénieur Paganot. Chaque couple avait pris une pose presque identique. Les yeux dans les yeux, les mains étroitement enlacées, les fiancés s'abandonnaient au charme de cette belle soirée. Et le grand silence n'était troublé que par le bruit imperceptible d'un soupir ou d'un baiser furtif.

Tout à coup, lord Burydan se leva.

— Sont-ils heureux! murmura-t-il. Quel malheur que moi aussi je ne sois pas fiancé à une charmante miss! Mais en attendant, je crois qu'il serait urgent de prendre quelque distraction. Il y a bien longtemps que je suis allé à San-Francisco.

— Rien de plus facile, milord, répliqua Fred Jorgell. J'ai soin qu'il y ait toujours ici deux autos toutes prêtes à partir.

— Eh bien, ma foi, c'est une idée. Il n'est guère plus de neuf heures, j'arriverai à Frisco juste au bon moment pour faire une tournée dans les tavernes du port.

— On sait, fit le milliardaire, que vous êtes amateur de pittoresque. Je regrette de ne pouvoir venir avec vous, car je suis un peu fatigué.

— Qui donc m'accompagnera?

— Moi, milord! s'écria le bossu avec enthousiasme.

— Moi aussi, dit Agénor. Mais où diable est Kloum?

— Cet honnête Peau-Rouge est déjà couché, répondit Oscar, d'ailleurs nous pouvons nous passer de lui.

— Eh bien, c'est entendu! s'écria l'excentrique, tout réjoui à l'idée de cette escapade. Le temps de prendre une arme dans ma chambre et je suis à vous!

Dix minutes plus tard, lord Burydan, Agénor et le bossu filaient à toute vitesse sur une route blanche bordée d'arbres magnifiques à l'extrémité de laquelle on apercevait comme un halo de lumière qui décelait l'approche de la ville de San-Francisco.

La capitale du Pacifique n'a point la tristesse des villes puritaines de l'est et du centre. C'est une cité de fête et de noctambulisme. Quand lord Burydan et ses amis y arrivèrent, les grands artères, Market street, California, Hearney et Montgomery street étaient encore encombrées par une foule affairée et joyeuse.

L'auto fut laissée au garage du gigantesque Palace Hôtel, qui ne compte pas moins de quinze cents chambres et qui est à lui seul toute une

ville. Et les trois amis se servirent du cable-car—sorte de funiculaire—qui, pour quelques cents, les conduisit au quartier de Queen-City.

Ils avaient à peine eu le temps de faire quelques pas, lorsqu'ils furent abordés par un personnage grave et correctement vêtu. C'était un détective qui, moyennant quarante dollars, leur offrait de leur faire visiter les bouges les plus dangereux : tables d'hôtes de matelots, fumeries d'opium et maisons de filles.

Lord Burydan refusa les services de l'officieux policier.

—Je ne trouve d'intérêt, dit-il, à visiter les mauvais lieux que lorsque je les découvre moi-même et que je sais y courir quelque danger. D'ailleurs, je n'ai rien à craindre, je suis lord Burydan.

—C'est différent, grommela l'inconnu en s'éloignant d'un air mécontent. Je sais que milord Bamboche est bien vu de toute la canaille.

Ce surnom de milord Bamboche, qu'à Paris le populaire avait donné à l'excentrique, s'était trouvé, on ne sait comment, connu à San-Francisco où il avait tout de suite fait fortune. Il avait suffi au noble lord de quelques promenades nocturnes pour que milord Bamboche fût devenu aussi sympathique aux aventuriers californiens qu'il l'avait été jadis aux apaches de Paris.

Les trois noctambules, ne s'en rapportant qu'à leur propre inspiration pour découvrir des repaires pittoresques, entrèrent au hasard dans deux ou trois établissements d'aspect sordide; mais ils n'y trouvèrent que des ivrognes peu intéressants.

Ils furent plus heureux en s'engageant dans un long couloir à l'entrée

duquel un nègre vêtu d'une sorte de robe réclamait un shilling d'entrée.

Ils croyaient pénétrer dans quelque music-hall et ils ne changèrent pas d'avis en débouchant dans une salle carrée où un grand nombre de nègres et de négresses s'évertuaient. Accompagné sur le banjo, un grand diable noir, en chemise blanche, hurlait avec force gesticulations les paroles d'une chanson dans une langue inconnue et bizarre.

Le noir se démenait comme un possédé, Milord Bamboche se réjouit fort de ses grimaces et quand il eut fini, il applaudit à tout rompre en réclamant énergiquement du champagne.

Cette démonstration fut fort mal accueillie: ce n'était pas dans un music-hall pour nègres, mais bien dans une chapelle de méthodistes hurleurs que le lord excentrique se trouvait. Tous les noirs qui composaient l'assistance mirent de côté leur banjo et expulsèrent les intrus avec force bourrades.

—Voilà qui est intéressant, dit Oscar; continuons nos pérégrinations. Tenez, passons par ici, voilà une ruelle qui doit être curieuse!

Le bossu désignait une étroite venelle où, de place en place, se balançaient des lanternes annonçant des hôtels garnis ou des tavernes de la dernière catégorie.

Ils firent quelques pas sur un pavé raboteux qu'encombraient des tonneaux, des caisses, et toutes sortes d'objets laissés à l'abandon, lorsqu'un ivrogne, assez bizarrement accoutré, car il portait des bottes à revers et un chapeau haut de forme, s'avança au-devant d'eux en titubant.

Il tenait si mal son équilibre, qu'en passant près d'Agénor, il s'affala sur lui et faillit presque le renverser.

L'ivrogne, comme cela arrive souvent, se figura que c'était lui qui avait été bousculé.

—Imbécile! cria-t-il au poète.

—Imbécile toi-même, riposta lord Burydan, peu patient de son naturel.

—Idiot!...

—Crétin!...

Brute!...

—Sac à vin!

Ces épithètes, et d'autres moins gracieuses encore, furent échangées entre l'excentrique et l'homme ivre, mais celui-ci entra tout à coup en fureur.

—Moi, un sac à vin, beugla-t-il d'une voix éraillée; heu! heu!... moi qui ne bois jamais que du gin et... même... avec de l'eau.

Les poings en avant, il se rua sur lord Burydan. Celui-ci, on le sait, était un boxeur émérite. Nonchalamment, il allongea à son adversaire deux ou trois "directs" et autant de "swings" qui eurent pour résultat d'envoyer le buveur malappris rouler à quelques pas de là.

Il se releva en fort piteux état. Le dos de sa houppelande était couvert de boue et son chapeau haut de forme, sur lequel il s'était assis dans sa chute, ressemblait maintenant à un accordeon.

Cette constatation redoubla la fureur de l'ivrogne.

—Et avec quoi, maintenant... larmoya-t-il, heu! heu!... pourrai-je me présenter dans le monde... Le vrai gentleman se reconnaît, heu! heu!... à une tenue impeccable...

Il était tellement exaspéré que, croyant sans doute avoir affaire à quelques-uns de ces escarpés qui pullulent à San-Francisco, il dirigea contre Agénor le canon d'un énorme browning.

C'est alors qu'Oscar, qui était passé maître dans l'art de la savate, fit, d'un coup de pied, sauter l'arme à quatre pas de là, pendant que lord Burydan, exaspéré à son tour, empoigna l'ivrogne au collet et le traînait jusqu'à une borne-fontaine située à l'entrée de la ruelle.

—Tu as trop bu, mon garçon, lui dit-il, mais je vais t'appliquer un traitement hydrothérapique qui va certainement te faire le plus grand bien.

Méthodiquement, il avait placé la tête de l'ivrogne sous le robinet de la fontaine et il commença par le rafraîchir d'une douche copieuse; puis, apercevant un gobelet de fer blanc retenu par une chaînette, il le remplit et, pinçant le nez du patient, lui fit avaler une copieuse gorgée.

—Que dis-tu du traitement? railla lord Burydan.

—Grâce! grâce! grâce, milord!

—Non, ce n'est pas suffisant. Tiens avale encore ce gobelet... et celui-ci, et celui-là...

Entre deux gobelets, l'ivrogne poussa un soupir lamentable.

—Sir, déclara-t-il humblement, vous avez juré ma mort! Il y a dix ans que je n'ai bu autant d'eau pure, heu! heu!... j'étouffe!... heu! heu!

Oscar Tournesol, qui assistait à cette scène en riant de bon coeur, poussa tout à coup un cri de surprise:

—Mais c'est le père Sleary! s'exclama-t-il, je ne me trompe pas! Lâchez-le, milord, il est inoffensif! Que diable peut-il être venu faire à San-Francisco?

—Si c'est un de vos amis, c'est différent, fit l'excentrique, qui rendit à l'infortuné directeur du Gorill-Club la liberté de ses mouvements, en même temps que le bossu lui restituait son

chapeau haut de forme et son browning qu'il avait eu soin de ramasser.

—Mais qui êtes-vous donc, heu ! heu!... demanda avec étonnement M. Sleary, que l'eau froide avait à peu près dégrisé.

—Comment, répondit le bossu, vous ne reconnaissez pas Oscar Tournesol, un des plus brillants pensionnaires du Gorill-Club, l'élève favori de l'illustre clown Bombridge?

Une silhouette féminine venait de paraître au milieu de la ruelle, et une voix criait avec mécontentement:

—Eh ! monsieur Sleary, où êtes-vous donc ? Dépêchez-vous de rentrer ! Vous avez assez bu !

—Voici précisément, dit le manager, miss Régine Bombridge qui me cherche partout ! Mais je vous reconnais parfaitement, master Tournesol ! heu ! Enchanté de vous voir, heu ! heu ! Et moi qui prenais vos amis pour de véritables bandits!...

—Monsieur Sleary ! cria de nouveau la jeune fille.

—Vous voyez, elle s'impatiente... heu ! heu!... allons la rejoindre!... D'autant plus que je ne serai pas fâché de prendre un grog bien chaud... heu ! heu ! J'ai absorbé tellement d'eau tout à l'heure, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, que je suis capable d'attraper une fluxion de poitrine... heu ! heu!...

Tout le monde se rapprocha de la jeune fille, de qui Oscar se fit reconnaître en même temps qu'il la rassura sur les suites du combat singulier où M. Sleary avait pris part. Puis on entra dans un modeste bar situé à deux pas de là. Lord Burydan, qui était curieux de connaître les aventures de l'ivrogne, fit apporter une bouteille de champagne.

Pendant qu'on la débouchait, l'honorable directeur du Gorill-Club nettoyait ses vêtements, retapait d'un coup de poing son haut de forme et reprenait enfin les respectables allures qu'on lui connaît.

Quant à miss Régine Bombridge, une petite blonde mince et pâlotte, avec de jolis yeux bleus pleins de candeur, elle n'en revenait pas de la rencontre de son directeur avec ces gentlemen si bien mis, qui paraissaient avoir les poches pleines de bank-notes.

Oscar Tournesol fit gravement les présentations, ce qui parut causer un vif plaisir à M. Sleary, toujours profondément respectueux des convenances ; puis le bossu s'enquit de l'aventure qui avait conduit à San-Francisco le directeur du Gorill-Club. Celui-ci ne répondit d'abord que par un hochement de tête accompagné d'un soupir ; puis, sur les instances réitérées de lord Burydan, il se décida à entamer le récit de ses malheurs.

—Mon établissement du Gorill-Club a été vendu, murmura-t-il avec accablement, heu ! heu!... Je devais trois termes à mon propriétaire... mes pensionnaires étaient tous en retard dans leurs paiements... enfin j'avoue, heu ! heu ! que je n'ai pas été toujours très sage dans mon administration... Je suis un artiste, moi, que voulez-vous... je ne suis pas un homme de chiffres ! heu ! heu!... Mais n'insistons pas sur cette catastrophe!...

—C'est cela, dit Oscar, en remplissant la coupe du manager, n'insistons pas et dites-nous comment il se fait que je vous retrouve à San-Francisco.

—Tout naturellement, j'ai essayé de me relever... heu ! heu!... et avec l'aide de ceux de mes pensionnaires qui se trouvaient sans emploi,—c'é-

lait leur cas à presque tous,—j'ai monté une troupe qui, sans m'en vanter, était de tout premier ordre. Nous avons donné à Chicago des représentations assez brillantes, mais vous savez, quand la déveine s'acharne après un homme, tout ce qu'il peut tenter est inutile! A San-Francisco, ç'a été la débâcle! Notre caissier a mangé la grenouille... on a refusé de nous louer des salles... heu! heu!...

—Et où en êtes-vous, maintenant? demanda lord Burydan, très intéressé.

—Au dernier degré de la misère et de la tristesse, répondit M. Sleary d'une voix caverneuse. Il y a des moments où je songe au suicide; aussi, ne soyez pas surpris, milord, de m'avoir rencontré dans un état d'ébriété peu avouable pour un vrai gentleman. Je bois pour oublier mes chagrins!

Cette déclaration eut pour résultat de soulever, même de la part de la blonde miss Bombridge, une tempête de rires qui ne s'apaisa que difficilement. M. Sleary, très vexé, vida le reste de son champagne d'un air de dégoût et pinça les lèvres en homme décidé à ne plus prodiguer ses confidences à des gens qui étaient indignes de les entendre. Ce fut miss Régine qui prit la parole.

—La vérité, expliqua-t-elle, c'est que toute notre troupe est prisonnière d'un "publicain" qui a fait main basse sur nos costumes et sur nos bagages. Il nous accable tous les jours des plus amers reproches, et ne nous accorde plus à chaque repas qu'une quantité de nourriture dérisoire. Il prétend que c'est le moyen de stimuler notre génie pour nous faire trouver de brillants engagements qui nous permettent de le payer.

—Allons chez le "publicain", s'écria lord Burydan avec la rapidité de décision qui lui était particulière.

Tout le monde se leva, même le cérémonieux M. Sleary, et l'on se rendit jusqu'au misérable hôtel garni—il ne se trouvait qu'à deux pas de là heureusement—où s'étaient échoués les lamentables épaves du Gorill-Club.

Le "publicain", un gros homme apoplectique, au crâne chauve, aux favoris roux, à l'oeil torve et méfiant, se tenait sur le seuil de son établissement, guettant la rentrée de l'infortuné M. Sleary, mais quand il le vit en si nombreuse compagnie, sa colère ne connut plus de bornes.

—Gueux d'ivrogne, s'écria-t-il avec un fort accent allemand, non content de te goberger à mes dépens, tu veux sans doute introduire encore chez moi d'autres crève-la-faim! Mais cela ne sera pas, der Tefell! Personne ne rentrera ici, s'il n'a de l'argent comptant!

Lord Burydan, en entendant ce langage, sentit la moutarde lui monter au nez. Il eut besoin de toute sa force d'âme pour ne pas infliger séance tenante au malotru une correction exemplaire.

—Combien vous doit M. Sleary? lui demanda-t-il.

—Cent dollars!

—C'est bon, je vais vous les donner; seulement, je vous préviens que si vous ne montrez pas envers moi et mes amis la plus exquise politesse, rien ne m'empêchera de vous gratifier de la volée la plus magistrale que vous ayez jamais reçue!

Sur un signe de son ami, Agénor tendit une bank-note au "publicain" abasourdi et qui, déjà, s'écriait d'un ton mielleux:

—Que Votre Honneur veuille bien m'excuser, je n'ai voulu parler que de

ces coquins d'acrobates. Si Votre Honneur veut bien se donner la peine d'entrer!

—Tâchez d'être plus respectueux envers mes amis les acrobates, répliqua l'excentrique. C'est vous-même qui n'êtes qu'un plat coquin ou, comme l'on dit en France, un infâme tau-lier!

Et sans attendre la réponse de l'homme, il pénétra dans l'intérieur de l'hôtel et suivit M. Sleary jusqu'à une saie basse où les membres du Gorill-Club achevaient mélancoliquement leur soirée en jouant au poker des haricots secs, faute d'un enjeu plus sérieux. Un seul bec de gaz, dont le "publicain" avait baissé la flamme par économie, éclairait cette scène de désolation, laissant dans une sorte de pénombre les physionomies étranges et mélancoliques des acrobates.

—Holà, drôle! s'écria lord Burydan, de la lumière! du champagne! et à souper pour tous ces braves gens, qu'à ce qu'il paraît tu laisses crever de faim! Et tâche que boissons et victuailles soient de premier choix ou tu auras affaire à moi!...

Cet ordre fut exécuté avec une célébrité surprenante. En un clin d'oeil, des flots de clarté inondèrent la salle, se mirant joyeusement sur les goulots dorés des flacons et sur l'engageante blancheur des assiettes et le métal des couverts. Les acrobates, même les moins agiles, avaient fait un bond de surprise, et bientôt une acclamation monta de toutes les poitrines.

—Milord Bamboche! Vive milord Bamboche! Un triple hurrah pour milord Bamboche!

Quand ce gai vacarme eut cessé, l'excentrique put admirer tout à son aise les bizarres figures qui l'entouraient.

Il y avait là Goliath, le briseur de chaînes, l'athlète qui, suspendu par les jarreis à un trapèze, enlevait avec les dents un cheval et son cavalier, Goliath, l'homme le plus fort de l'univers, dont les biceps avaient un mètre de tout; Fulgurs, l'acrobate salamandre, la torche humaine, aussi à l'aise au milieu du feu que si c'eût été son élément naturel; Bob Horwett, le nageur émérite surnommé le triton moderne; Romulus, l'obus vivant qui se faisait charger dans un canon et, projeté par l'explosion vers la voûte de la salle, saisissait au vol un trapèze sur lequel il exécutait les plus périlleux exercices; les frères Macoco et Cambo, incomparables dans leurs imitations de la gent simiesque; le prestidigitateur Matalobas; le jongleur chinois Yan Kaï; enfin les Robertson, deux clowns maigres, artistes de premier ordre.

Nous allons oublier l'honorable M. Bombridge lui-même, le maître et l'exemple de toute cette lignée d'acrobates.

Du côté des dames, nous citerons la belle Nudita, admirable dans ses poses plastiques et dans ses danses lumineuses, l'équilibriste Winny, une Anglaise qui, comme le Français Blondin, avait traversé le Niagara sur une corde tendue, enfin les écuyères Isabelle et Olga et la blonde Régine Bombridge.

M. Sleary, dont la mauvaise humeur s'était dissipée comme par enchantement, présenta gravement tous ses pensionnaires à lord Burydan, et il profita de l'occasion pour faire, des talents de chacun, un éloge complet et détaillé. Cette cérémonie de la présentation dura bien une bonne demi-heure, mais les artistes hommes et dames n'attendirent pas qu'elle fût terminée pour livrer une attaque des

plus sérieuses à un vaste plat de choucroute au jambon et aux saucisses de Francfort que le "publicain" avait déposé au centre de la table.

Le plat de choucroute disparut aussi rapidement que si le prestidigitateur Matalobos lui-même l'avait escamoté dans une de ses manches. Il fut remplacé par une énorme tranche de roastbeef froid qui eut le même destin que la choucroute.

Lord Burydan contemplait avec admiration l'appétit de ces braves gens. On eût dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs semaines. Le "publicain", trotinant sans cesse de la salle à manger à la cuisine, les bras chargés de victuailles et de bouteilles, avait les plus grandes peines du monde à se maintenir à la hauteur de son rôle.

Enfin, cette fringale finit par se calmer peu à peu. Goliath seul continuait à s'acharner sur les ruines effondrées d'un vaste pâté, pendant que ses camarades s'engageaient dans une conversation générale.

Tous fêtaient et choyaient le petit bossu, auquel, en somme, ils étaient redevables de cette bombance; mais Oscar semblait à peine les entendre. Il s'était assis à côté de la blonde Régine, et tous deux avaient entamé à demi-voix une conversation tellement intéressante qu'ils semblaient avoir oublié tout le reste de l'univers.

Cependant, il ne put s'empêcher d'éprouver une certaine émotion, quand les deux clowns Macoco et Cambo, qui s'étaient absentés un moment, réapparurent vêtus de leur costume de singe. Légèrement émoustillés par le champagne qu'ils avaient bu ils se livrèrent à mille facéties dont la plus goûtée de l'assistance consista à sauter sur les épaules du "publicain"

et à le forcer à une partie de saut-de-mouton en dépit de ses énergiques protestations.

—Dis donc, mon vieil Oscar, fit Macoco, pour nous montrer que tu ne fais pas le fier, tu devrais endosser ton ancien costume!

—Oui, approuva Régine, c'est cela.

—Cela nous rappellera le "Lunatic-Asylum".

—Vous n'avez pas besoin de tant me supplier, s'écria le bossu; vous allez voir que je n'ai pas oublié les leçons du Gorill-Club!

L'instant d'après, il apparaissait en tenue de gorille, et, aux hurrahs enthousiastes de l'assistance, il exécutait par-dessus la table une série de sauts périlleux des plus réussis.

L'allégresse était à son comble. Goliath avait déjà arraché le pied d'un fauteuil pour montrer sa force, la belle Nudita avait bondi sur la table et, s'armant de deux morceaux d'une assiette en guise de castagnettes, elle exécutait une danse de caractère. Fulguras, l'homme incombustible, réclamait à grands cris du punch pour donner une idée de ses talents.

Les clowns faisaient sur la pointe de leur nez des équilibres invraisemblables; le Chinois avait disparu: on devait ne le retrouver que le lendemain enroulé dans un tapis où il dormait à poings fermés; quant au prestidigitateur Matalobos, il faisait disparaître dans ses poches à double fond tout ce qui lui tombait sous la main: couverts, bouteilles et victuailles.

Le "publicain", consterné et blême, croyait avoir affaire à une troupe de diables déchainés. Il n'osait plus élever la plus timide réclamation. Lord Burydan était plongé dans un véritable ravissement. Bien loin de s'opposer aux facéties des acrobates, il leur

suggérerait mille idées baroques que ceux-ci s'empressaient de mettre à exécution.

M. Sleary, qui s'était saoulé de nouveau, avait fini par s'endormir sur sa chaise, son chapeau haut de forme penché sur l'oreille, une bouteille vide entre les bras, mais gardant quand même un air digne.

Cette animation finit cependant par s'apaiser, et le poète Agénor remarqua le premier que les clowns commençaient à bâiller formidablement et que les petites écuyères se frottaient les yeux comme des personnes qui ne seraient pas fâchées de regagner leur lit.

Lord Burydan fit comparaître devant lui le "publicain" et lui demanda l'addition en même temps qu'une dernière tournée d'extra-dry; les plus endormis des convives se réveillèrent alors pour porter la santé de l'honorable amphitryon, mais l'excentrique leur imposa silence d'un geste.

— Mes amis, dit-il, je viens de passer en votre compagnie une fort agréable soirée, mais maintenant parlons, si vous voulez, un peu plus sérieusement. J'ai à vous faire une proposition.

Il y eut dans l'assistance une profonde sensation, et ce fut au milieu du recueillement le plus parfait que lord Burydan continua:

— Je sais qu'en ce moment-ci vous êtes sans engagement, que vous avez même des dettes, que vous êtes en somme en assez fâcheuse situation. Eh bien! il ne tient qu'à vous de sortir de ce mauvais pas de la façon la plus brillante.

— Et comment cela, milord? demandèrent impatiemment plusieurs voix.

— Il m'est venu la fantaisie de devenir impresario. Si donc vous y consentez, je vous engage tous, et à des conditions telles qu'aucun de vous n'aura à s'en repentir. Il n'est pas dans mon caractère de marchander. C'est donc vous-même qui fixerez le chiffre de vos appointements.

Une folle acclamation lui couvrit la voix. Les pauvres diables n'eussent jamais osé espérer une pareille aubaine. Assurément, ils acceptaient!

C'étaient des acclamations délirantes, des cris mille fois répétés de "Vive milord Bamboche!"

— Un instant, s'il vous plaît, dit l'excentrique, je ne vous ai pas tout expliqué. Il se peut que je vous emmène très loin d'ici, que nous soyons obligés de faire un long voyage...

— Cela nous va, interrompirent impétueusement les clowns, nous acceptons tous; à quand le départ?

— Je n'en sais rien moi-même. Il pourra avoir lieu dans trois semaines, dans un mois, peut-être plus tard, mais à partir de demain vous toucherez exactement vos appointements comme si vous étiez déjà entrés en fonctions. C'est tout ce que je puis vous dire. Le reste est un secret qui me concerne seul.

Lord Burydan et ses amis ne tardèrent pas à prendre congé des acrobates après les plus vives démonstrations de sympathie d'une part, et de reconnaissance de l'autre.

Très emballé, le petit bossu trouva original de revenir à Golden-Cottage avec son costume de gorille, et c'est dans cet accoutrement qu'il remonta en auto aux côtés d'Agénor et de lord Burydan.

Quand les trois noctambules franchirent les portes du cottage, le plus profond silence y régnait; tous les ha-

bitants en étaient plongés dans le sommeil, ce qui, d'ailleurs, n'avait rien de surprenant, car il était près de quatre heures du matin.

Ce ne fut qu'une fois dans sa chambre qu'Oscar commença à ressentir sérieusement la fatigue de la nuit blanche qu'il venait de passer. Il éprouva brusquement une telle lassitude que, sans prendre la peine de se déshabiller, il se jeta sur son lit où il ne tarda pas à ronfler à poings fermés.

Il fut réveillé deux heures après par un rayon de soleil qui se glissa dans l'entrebâillement des volets demeurés ouverts. Il se frotta les yeux, se secoua bâilla, s'étira et fut tout d'abord profondément surpris en se voyant si bizarrement attifé.

— Est-ce que je suis changé en singe? grommela-t-il, ou bien ferais-je encore partie des pensionnaires du Gorill-Club?

Cette idée lui arracha un franc éclat de rire, et il se rappela tout à coup les incidents de la nuit précédente. Il se sentait la bouche amère et la tête lourde, et ce fut avec une véritable jouissance qu'il aspira l'air frais et pur du jardin en ce moment désert et silencieux, et dont les bosquets et les massifs étaient encore couverts des humides perles de la rosée.

— Tiens, une idée, s'écria-t-il, je vais faire un tour dans les allées. Personne n'est encore levé; puis, quand j'aurai respiré tout mon content, j'irai prendre un tub et il n'y paraîtra plus.

Par une gaminerie bien excusable à son âge, le petit bossu n'oublia pas de se coiffer du hideux casque de carton qui complétait son déguisement et qui était percé de deux trous à la place des yeux; puis il descendit tout

doucement l'escalier et se faufila à travers les bosquets d'orangers où les oiseaux commençaient à s'éveiller dans un gazouillis joyeux qui se mêlait aux sanglots des fontaines.

Il entra dans une des grottes de rocaillies qui se trouvaient à l'extrémité du jardin et où des sièges rustiques étaient creusés dans le rocher. Il se préparait à s'asseoir sur l'un d'eux, lorsque miss Isidora, sortant d'un retraits de la grotte, se montra tout à coup à ses yeux.

La jeune fille avait eu la même idée qu'Oscar. Elle était descendue, avant que personne fût levé, faire une matinale promenade.

À la vue du hideux animal elle avait jeté un cri d'épouvante et elle s'enfuyait éperdue. Oscar courut après elle pour la rassurer; mais miss Isidora, de plus en plus effrayée, semblait avoir des ailes aux talons, elle franchissait légèrement les plates-bandes, les petits ruisseaux et les bassins.

— Mais n'ayez donc pas peur, miss, criait le petit bossu tout essoufflé. C'est moi, Oscar Tournesol!

Enfin la méprise fut expliquée, et la jeune fille rit de bon coeur de la frayeur que le jeune homme lui avait causée.

Tous deux rentrèrent dans la grotte, et Oscar, avec sa verve habituelle, mit la jeune milliardaire au courant de ses aventures de la nuit précédente. Les péripéties du souper offert par lord Burydan à la troupe de M. Sleary la divertirent franchement.

— Par exemple, fit-elle, je me demande un peu ce que votre excentrique ami va faire de tous ses clowns et de ses acrobates. Il médite sans doute quelque nouvelle folie.

— Il a, au contraire, un projet très sérieux et il me l'a confié pendant que

nous revenions cette nuit en auto. Il veut utiliser tous ces individus, dont la force, l'adresse et l'agilité sont extraordinaires, à faire le siège de l'île des Pendus. Il prétend, avec raison, que les nageurs, les hercules seront dans une pareille entreprise les plus précieux des collaborateurs.

—C'est possible, mais il me semble que cette troupe acrobatique tiendra beaucoup de place dans votre yacht.

—Aussi, lord Burydan est-il décidé à frêter un autre navire qui marchera de conserve avec le yacht. Son immense fortune lui permet ce sacrifice, et il attend les meilleurs résultats de sa combinaison.

L'entretien du petit bossu et de miss Isidora fut interrompu par l'arrivée de lord Burydan lui-même. Il venait de trouver dans son courrier une lettre timbrée du Canada. Elle était de M. et de Mme Noël Fless, installés à la Maison bleue dont ils étaient devenus propriétaires et qui avaient gardé près d'eux le fou Baruch, dans l'espoir que le grand air, l'exercice physique et les bons soins amèneraient une amélioration dans son état.

Miss Isidora eut la satisfaction d'apprendre que bien que son état mental demeurât stationnaire, la santé de son frère se maintenait aussi bonne qu'on pouvait le souhaiter.

CHAPITRE IV

Un locataire fantastique

Grâce à sa situation exceptionnelle, Golden-Cottage n'avait pas de voisins immédiats. Il fallait faire près de dix milles pour arriver jusqu'à une ferme à pigeons qui était l'habitation la plus rapprochée.

Les gens du pays avaient éprouvé une vraie satisfaction en apprenant

que la propriété si longtemps abandonnée avait été achetée par un milliardaire de New-York. Ils s'étaient dit que la contrée allait être enfin débarrassée des "tramps", des Peaux-Rouges et des vagabonds de toutes sortes qui, pendant longtemps, avaient fait de Golden-Cottage leur lieu de réunion favori.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Après quelques semaines de séjour, le milliardaire et ses amis désertèrent Golden-Cottage d'une façon aussi soudains qu'ils s'y étaient installés.

Voici pourquoi :

En compagnie d'Harry Dorgan, Fred Jorgell avait dû retourner à New-York, où la distribution des dividendes de la Compagnie des Paquebots-Eclairs rendait leur présence indispensable. Antoine Paganot et Roger Ravenel ne quittaient pas San-Francisco, surveillant de près le montage des machines du yacht la "Revanche".

C'est alors que l'excentrique avait eu l'idée d'une longue excursion en auto jusqu'aux frontières mexicaines. Miss Isidora et les deux Françaises, après quelques hésitations, s'étaient décidées à l'accompagner, et naturellement Agénor, Kloum et le bossu furent invités à cette excursion qui promettait d'être très pittoresque.

Agissant en cela d'une façon toute différente de Fred Jorgell, l'excentrique s'en était rapporté pour la construction de son yacht à une société industrielle avec laquelle il avait passé un traité stipulant la livraison à date fixe du petit navire. De cette façon, il ne se mettait en peine de rien et s'évitait les soucis et la responsabilité qu'avaient assumés l'ingénieur Dorgan et ses deux amis.

Golden-Cottage était donc retombé dans le silence et dans l'abandon.

Les gens du voisinage, qui ne connaissaient rien des projets de Fred Jorgell, ne manquèrent pas de dire que si le milliardaire avait abandonné une habitation si confortable et si bien située, c'est qu'il avait été poursuivi par des apparitions, qu'il avait entendu dans la nuit des bruits étranges, et plus que jamais le luxueux cottage et le domaine qui l'environnait eurent la réputation d'être hantés par les mauvais esprits.

Grâce à cette télégraphie bizarre dont les vagabonds et les malfaiteurs se servent pour se communiquer rapidement, à de très longues distances, les nouvelles qui peuvent les intéresser, le bruit ne tarda pas à se répandre parmi les "tramps" que Golden-Cottage était de nouveau sans défenseurs et, de plus, meublé avec une somptuosité qui permettrait de réaliser, sans risques, un opulent butin.

Les "tramps" sont peu enclins aux superstitions; ils ne firent que hausser les épaules en apprenant que le cottage était hanté. Cette mauvaise réputation de l'immeuble leur parut une garantie de sécurité dans leurs opérations.

A peine si quelques jours s'étaient écoulés depuis le départ de Fred Jorgell que deux de ces chevaliers de la grande route escaladaient les murs du jardin et, armés de fausses clefs et de pinces-monseigneur, pénétraient dans l'intérieur du cottage. Mais au moment où ils allaient enfoncer une porte, ils furent assaillis par un animal de forte taille, dont ils ne purent bien discerner l'espèce dans l'obscurité et qui les mordit cruellement aux mollets et à la joue.

Les deux malandrins s'enfuirent à toutes jambes, abandonnant là leur outillage de cambrioleurs, et ne sachant que penser.

L'un d'eux était persuadé que l'animal qui les avait mordus n'était autre qu'un de ces pumas, carnassiers américains qui étaient autrefois très nombreux dans la région où ils ont été presque entièrement exterminés.

Le second "tramp" pensait avec plus de vraisemblance que leur ennemi était tout simplement un chien de garde, ce qui prouvait que la villa n'était pas abandonnée comme ils l'avaient cru. Ce qui restait hors de discussion, c'étaient les terribles morsures que les deux vagabonds avaient reçues et dont ils devaient porter longtemps la marque.

D'autres "tramps", mis au courant, tentèrent aussi l'aventure, mais ne furent pas plus heureux. Ils revinrent, eux aussi, sans aucune espèce de butin et après avoir reçu de dangereuses morsures.

L'animal qui les leur avait infligées ne pouvait pas être un chien, car ils n'avaient entendu aucun aboiement; de plus, ils s'étaient convaincu, en se renseignant à droite et à gauche, que le milliardaire n'avait laissé dans sa maison de campagne aucun gardien.

Il y avait là quelque chose d'incompréhensible, et la légende du cottage hanté s'enrichit ainsi d'un nouvel épisode. On parla d'un animal diabolique en qui, sans doute, s'incarnait l'âme de l'ancien propriétaire assassiné.

Cette espèce de fantôme ne voulait souffrir personne dans Golden-Cottage. Il était invulnérable. Les balles d'acier des revolvers les plus perfectionnés passaient au travers de sa carcasse sans lui faire le moindre mal.

C'était lui qui avait chassé Fred Jorgell et qui chasserait de même tous ceux qui mettaient le pied dans la maison maudite.

Des colons avaient eu l'occasion de passer de nuit sur la route qui longeait le jardin de Golden-Cottage. Ils avaient entendu des gémissements qui n'avaient rien d'humain, des bruits de pas, comme si quelqu'un montait et descendait précipitamment les escaliers.

On en conclut que l'assassiné "revenait" dans sa maison pour y rechercher quelque objet qui lui faisait faute dans l'autre monde, et qu'il était condamné à découvrir pour avoir le droit de goûter le repos éternel.

Pour les uns, cet objet était un poignard; pour d'autres, un trésor; pour d'autres encore, une cassette remplie de papiers mystérieux.

Les imaginations allaient bon train. Il s'effrit d'un temps court pour faire de Golden-Cottage un lieu de répulsion et d'épouvante près duquel on n'aimait pas à passer et où personne n'eût osé mettre les pieds une fois le soleil couché.

Il y avait bien une part de vérité dans ces légendes, mais l'animal qui les causait n'avait rien de fantastique. C'était un simple chien barbet à l'épaisse toison noire et frisée, de cette race intelligente, fidèle, mais féroce, dont on conte des traits d'une sagacité presque humaine.

C'était ce même Pistolet qui avait été enlevé en aéroplane avec M. Bondonnat et qui, après avoir séjourné à l'île des Pendus, en avait été emmené par Kloum et lord Burydan.

Lorsque ces derniers, après avoir atterri heureusement près d'un village de noirs situé à peu de distance du Mississippi, eurent été obligés de pren-

dre la fuite, Pistolet, séparé de ses amis par une foule hurlante et pourchassé comme eux à coups de pierres et à coups de revolver, n'avait échappé à la mort qu'en se réfugiant dans un champ de cotonniers où il était demeuré jusqu'au soir, mourant de faim et de soif.

A la nuit close, il s'était décidé à sortir de sa cachette et, avec de prudents détours, il avait retrouvé la piste de lord Burydan et de Kloum, et l'avait suivie jusqu'au fleuve.

Mais là, le pauvre animal n'avait plus su quelle direction prendre. Il s'était mis à errer à l'aventure.

Que se passa-t-il alors dans son âme de chien? A quel raisonnement se livra-t-il? Toujours est-il qu'après deux jours de vaines recherches, il se convainquit que ses protecteurs étaient définitivement perdus pour lui. Et courageusement il se mit en marche vers le nord.

Son instinct lui indiquait sans doute que c'est en allant dans cette direction qu'il échapperait à la chaleur, aux moustiques et aux noirs, trois ennemis qui ne lui donnaient pas de répit.

Chaque fois, en effet, qu'il rencontrait des nègres, ils essayaient de le capturer, et l'on en comprendra la raison lorsqu'on saura qu'il portait, retenue à son collier par une ficelle, une bourse de cuir que M. Bondonnat y avait attachée lui-même. Ce qui faisait croire aux nègres que ce chien errant était porteur d'un trésor.

Pistolet se vengeait à sa façon des persécutions de ses ennemis les noirs. Il ne se passait guère de nuit qu'il ne leur enlevât un poulet, un lapin ou quelque autre animal du même genre. Une fois il étrangla un cochon de lait dont il alla se repaître dans un champ

de maïs et, chaudement poursuivi par le propriétaire de la bête, il eut l'oreille emportée par une balle de carabine.

L'île des Pendus se trouve sous une latitude très chaude; aussi, Pistolet qu'incommodait encore son épaisse toison faillit-il succomber à la chaleur. L'ardent soleil des tropiques le laissait sans force et sans courage, dévoré d'une soif inextinguible; mais au bout de peu de jours, Pistolet trouva un remède à ses désagréments.

— Puisqu'il fait trop chaud dans la journée, se dit-il sans doute, je dormirai le jour et je ne marcherai que la nuit.

Et il le fit comme il l'avait résolu.

Le savant météorologiste Prosper Bondonnat n'eût pas raisonné avec plus de logique.

Quant aux moustiques, Pistolet trouva le moyen de déjouer leurs attaques. Il se roula dans la boue du fleuve qui, en séchant et en s'em mêlant à ses poils, le dota d'une cuirasse à l'épreuve des aiguillons les plus acérés.

Mais, par exemple, il était hideux. L'oreille coupée, l'air farouche, et montrant les dents à tout ce qui l'approchait, il eût ressemblé à une bête féroce sans la bourse de cuir qui pendillait toujours à son collier.

Au bout de peu de temps, l'intelligent animal s'était fait à cette existence vagabonde.

Nous avons dit que son instinct le faisait tourner le dos aux contrées chaudes et se diriger vers le nord, mais il fut arrêté par un obstacle infranchissable. Il avait laissé à sa droite le Mississipi, et il se trouva bientôt en face d'un de ses affluents les plus importants, "le Republican", une rivière à peu près trois fois large comme la Seine. Pistolet eût peut-être

réussi à traverser cette étendue d'eau immense pour lui, mais il s'aperçut bien vite que la rivière était peuplée de caïmans.

Un jour qu'il se désaltérait tranquillement, il faillit être dévoré par un de ces sauriens dont il entendit claquer la mâchoire presque à deux doigts de ses oreilles.

Cette aventure fit faire à Pistolet de profondes réflexions. Dès lors, quand il avait soif, il prenait les plus grandes précautions et c'est tout juste s'il ne buvait pas en courant, comme ces chiens du Nil dont parle Hérodote au chapitre des crocodiles, dans sa description de l'Egypte.

Limité à l'est par le Mississipi, au nord par "le Republican" et fuyant les chaleurs du sud, Pistolet fut donc forcé de prendre la direction de l'ouest. Il longea pendant plusieurs semaines les rives des cours d'eau qui descendent des montagnes Rocheuses pour aller se perdre dans le sein du "Père des eaux".

Disons-le, cet itinéraire ne déplaisait pas trop à l'élève d'Oscar Tournesol. A mesure, en effet, qu'il remontait vers les hauteurs d'où jaillissent les sources des fleuves, il trouvait une atmosphère plus fraîche, mieux appropriée à ses poumons de barbet français, dont les ancêtres en une longue suite de générations n'avaient connu qu'un climat absolument tempéré.

Il trouvait encore un autre motif de satisfaction dans la disparition absolue de ses ennemis les nègres. En effet, les pentes des montagnes Rocheuses, en cette partie de l'Amérique, ont été surtout colonisées par des blancs et des métis espagnols. Les fermes, très éloignées l'une de l'autre, sont à une grande distance des chemins de fer et

des villes. Pistolet voyageait donc maintenant presque en touriste.

D'ailleurs, il trouvait une pâture abondante en s'emparant subrepticement de quelque agneau sans défiance, car le pays qu'il traversait était un pays de pâturages, et il n'était pas de jour qu'il ne rencontrât d'immenses troupeaux qui paissaient sans gardien l'herbe fine qui tapisse les vallons. Pistolet était revenu décidément un chien quelque peu apache: il ne vivait plus que de meurtres et de rapines.

Cependant il allait toujours droit devant lui, car d'instinct autant que de raisonnement, il savait que vers le sud toute issue lui était fermée. En outre, il avait sans doute conscience qu'il n'eût pas été prudent pour lui de revenir sur le théâtre des meurtres dont il avait sillonné son passage.

Mais bientôt le paysage se modifia: plus de fermes, plus de troupeaux, plus de routes tracées, l'eau même se faisait rare.

Pistolet se trouvait maintenant en pleine montagne. Des landes sauvages, des ravins, des précipices et des rocs abrupts l'entouraient. Quelquefois le chemin lui était barré par de gigantesques massifs de granit ou par d'impétueux torrents qu'il était obligé de contourner. Et, dans ces solitudes désolées, il lui arriva plus d'une fois de souffrir de la faim.

Mais, sous l'aiguillon de la nécessité, ses instincts chasseurs s'étaient réveillés; son cerveau retrouva le souvenir confus des ruses ancestrales, employées à la poursuite du gibier aux époques primitives. Il réapprit à forcer le lièvre au gîte, à arrêter les perdrix de roche, à saisir dans leurs nids les oiseaux aquatiques des marécages.

De la même façon qu'il avait vécu de pillage, il vécut de chasse. C'est ainsi qu'au moyen âge, faute de mécréants et d'hérétiques à pourfendre, les nobles chevaliers se contentaient, pendant les loisirs de la paix, de courir le cerf et de forcer le sanglier.

C'est pendant une de ces chasses que, sans même s'en apercevoir, Pistolet franchit un des défilés situés sur l'un des sommets les plus élevés de la chaîne.

Sur les hauts plateaux des montagnes Rocheuses, le pauvre animal avait eu très froid; ce fut donc avec une véritable satisfaction qu'il redescendit vers les contrées plus riantes qui s'étendent sur le versant occidental.

La même logique ou, si l'on veut, la même nécessité qui l'avait poussé à remonter vers les sources des affluents du Mississipi, lui fit côtoyer la berge des rivières qui aboutissent au Rio Colorado, puis enfin, au Colorado lui-même.

Il eût peut-être suivi ce fleuve jusqu'à l'endroit où il vient se jeter dans le golfe de Californie, si la présence de ses anciens ennemis les crocodiles et l'augmentation de la chaleur ne l'avaient fait brusquement remonter vers le nord. C'est de cette façon qu'il fut amené à franchir la chaîne de la Sierra Nevada, encore plus sauvage et plus glaciale que les montagnes Rocheuses.

Mais, sitôt qu'il eut redescendu dans la vallée, Pistolet se retrouva en plein pays civilisé. Les villes et les villages se touchaient presque. Les routes et les lignes de chemins de fer abondaient. Le gibier avait considérablement diminué; force fut donc à notre héros de reprendre son existence de

rapines et de dormir le jour pour marcher la nuit, en profitant des routes assez bien tracées qui sillonnent l'Etat de Californie et convergent toutes vers sa capitale, San-Francisco.

C'est ainsi que, sans s'en douter, Pistolet se rapprochait de jour en jour de ses amis, obéissant à cette fatalité de la force des choses qui s'exerce aussi bien sur les êtres les plus humbles que sur les intelligences les plus altières.

Une nuit que Pistolet trottnait légèrement sur la route poudreuse en aboyant de temps en temps sourdement vers la lune resplendissante, il tomba tout à coup en arrêt, en poussant un grognement de stupeur et de plaisir qui attestait la profonde émotion qu'il venait de ressentir.

Il était resté immobile, les narines frémissantes, les yeux mi-clos, agité d'une inquiétude solennelle.

C'est que, dans les imperceptibles corpuscules qu'apportait la brise à ses papilles olfactives, il venait de reconnaître des émanations connues. Tous ceux auxquels le pauvre animal s'était attaché, et qui avaient été bons pour lui, avaient passé dans cet endroit depuis peu de temps et, dans son raisonnement de chien, il dénombrait lord Burydan, Kloum, le petit bossu, Andrée, Frédérique, Roger Ravenel et Antoine Paganot.

Il poussa vers le ciel un aboiement de triomphe, puis il se mit à tourner en rond, à bondir et à gambader en signe de satisfaction, la queue frétillante et son unique oreille toute droite.

Ce moment d'exaltation ne dura guère. En chien pratique, il avait réfléchi qu'il fallait au plus vite retrouver ses amis et le nez dans la poussière, il suivait patiemment leurs traces.

Entre toutes il discernait mieux celles de lord Burydan et de Kloum. Elles le conduisirent jusqu'à un petit bois où le lord excentrique et son serviteur avait chassé peu de jours auparavant. Le bois était bordé par une haie de cactus épineux que Pistolet franchit non sans quelques égratignures, et il se trouva dans un magnifique jardin qui n'était autre que celui de Golden-Cottage.

Toute cette nuit-là, Pistolet l'employa, mieux que n'eût pu le faire un détective de profession, à démêler et à suivre les pistes qu'il avait découvertes. Malheureusement, tous les habitants de la villa y étaient venus et en étaient repartis en automobile, et il arrivait fatalement un instant où la piste était coupée net et où Pistolet, grondant de désappointement et de fureur, était obligé de revenir sur ses pas.

Au petit jour, le fidèle animal était harassé de fatigue. Il avait tourné en cercle, toute la nuit, comme dans un invisible labyrinthe. Il alla dormir dans une des grottes de rocaïlles qui ornaient le jardin, et à la nuit suivante il reprit sans plus de succès que la veille, ses investigations.

La troisième nuit, la faim força Pistolet à gagner un village voisin où faute de mieux il se contenta de quelques os glanés dans les tas d'ordures; mais après ce repas improvisé, il se hâta de revenir à Golden-Cottage où, désormais, il se trouvait prisonnier comme ces chevaliers de la légende qui ne pouvaient sortir d'un cercle enchanté. Toute la nuit il tournait à travers les jardins comme une âme en peine, revenant sans cesse sur ses pas, se condamnant ainsi lui-même à un supplice qu'un Dante de race canine

eût certainement placé dans l'enfer cynégétique.

Mais, jusqu'alors, Pistolet n'avait pu pénétrer dans l'intérieur de Golden-Cottage, et bien des fois il avait gratté aux portes pendant des heures en hurlant plaintivement. Les "tramps" cambrioleurs qu'il mit en fuite une première fois après les avoir mordus, lui donnèrent le moyen de pénétrer dans l'habitation par la porte qu'ils avaient fracturée.

Pistolet parcourut toutes les pièces du cottage, avec aussi peu de résultat, on le devine, qu'il en avait exploré les jardins. Décontenancé, mais non découragé, il installa son quartier général dans une sorte de mansarde où il trouva une gerbe de paille de maïs et, dès lors, son existence s'organisa régulièrement.

Après une sieste qui durait toute la journée, il se mettait en chasse au coucher du soleil, et sitôt qu'il avait trouvé une pâture quelconque, il revenait se livrer à ses inutiles et patientes perquisitions.

Devenu presque sauvage, Pistolet faisait comme on l'a vu une guerre acharnée aux maraudeurs dont il reconnaissait de loin l'odeur suspecte déjà flairée à l'île des Pendus. Il se couchait à terre sitôt qu'on faisait le geste de le mettre en joue, aussi ne fut-il jamais blessé, ce qui accrédita la légende de son invulnérabilité.

Pistolet en était à la troisième semaine de son séjour à Golden-Cottage, lorsqu'il se produisit un fait qui amena une certaine modification dans ses habitudes et dans son genre de vie.

Un jour, dans le passage d'une haie épineuse, la ficelle qui attachait à son collier la bourse de cuir qui avait tant excité la curiosité des noirs se rompit.

Le sac tomba à terre. Et Pistolet, qui avait sans doute compris que cet objet avait une certaine importance, la saisit entre ses dents et la rapporta jusqu'à sa niche. Là il se mit à jouer avec, le lançant en l'air et le rattrapant comme eût pu le faire un footballeur de profession.

Cet exercice violent eut pour résultat de relâcher la ficelle serrée autour du col du sac de cuir. Celui-ci s'ouvrit enfin, et les vingt-quatre lettres de l'alphabet découpées dans des planchettes par M. Bondonnat à l'île des Pendus s'en échappèrent avec bruit et s'éparpillèrent sur le plancher.

Pistolet était demeuré immobile. Tout un travail se faisait dans sa cervelle. Il se rappelait les patientes leçons que lui avaient données d'abord Oscar Tournesol, puis M. Bondonnat lui-même.

Tout à coup, obéissant à la secrète impulsion de l'habitude, il se mit à former des mots, qu'il effaçait ensuite avec sa patte pour en former d'autres, tout-en aboyant joyeusement

CHAPITRE V

Le guet-apens

Malgré le zèle d'Harry Dorgan et des deux Français qui l'assistaient, les travaux de construction et d'aménagement de la "Revanche" avaient d'abord marché avec une extrême lenteur.

En dépit de l'or jeté à pleines mains par Fred Jorgell, rien ne marchait au gré de l'ingénieur. Il n'était pas de jour où il ne se produisit quelque contretemps ou quelque accident. Tantôt c'étaient des pas de vis qui n'étaient pas de calibre et qu'il fallait changer, tantôt des pièces d'a-

cier qui présentaient une paille ou une défectuosité quelconque.

—Je ne me dissimule pas, disait Harry Dorgan, que ces contretemps doivent venir de la Main Rouge. Malgré toutes les précautions que nous avons prises, les bandits ont dû deviner le but de notre entreprise et ils cherchent par tous les moyens possibles à nous causer des retards.

Maintes fois avant le départ de lord Burydan pour son excursion, l'ingénieur avait eu à répondre aux boutades et aux plaisanteries de l'excentrique.

—Vous voyez, lui disait-il, que c'est moi qui ai choisi la bonne méthode! Mon yacht "l'Ariel", dont j'ai confié la construction à l'industrie privée sans souffler mot à personne de mes intentions, a été mis en chantier bien longtemps après le vôtre et cependant il est tout aussi avancé et il sera terminé en même temps.

—Parbleu, répliquait Harry Dorgan, il y a à cela une raison excellente, c'est que "l'Ariel" est d'un tonnage moitié moins fort que "la Revanche", qui ne jauge pas moins de deux mille tonnes.

—"La Revanche" sera notre cuirassé de premier rang, notre dreadnought, et "l'Ariel" nous tiendra lieu de croiseur. Ce n'est pas trop de deux unités aussi puissantes pour faire le siège de l'île des Pendus qui, j'ai pu m'en rendre compte par moi-même, est admirablement fortifiée.

—M. Fred Jorgell, reprit l'ingénieur, avait l'intention de demander qu'on mit à sa disposition un cuirassé de la marine américaine, mais les directeurs du ministère se sont jusqu'ici refusés à lui donner satisfaction. Ils sont persuadés que l'île des

Pendus n'existe pas ou n'a pas l'importance qu'on veut lui attribuer.

—Je ne serais pas surpris que la Main Rouge ne possédât quelques affidés parmi les hauts fonctionnaires de la marine comme elle en possède dans toutes les grandes administrations.

—Pour moi, ça ne fait pas l'ombre d'un doute!

—Eh bien, tant pis! Nous nous passerons des cuirassés de l'Etat, voilà tout. Si tout le monde montrait la même initiative dont nous faisons preuve, il y a longtemps que les bandits de la Main Rouge auraient été exterminés.

C'était toujours à peu près sur cette conclusion que se terminaient les conversations entre lord Burydan et l'ingénieur Harry.

Cependant, grâce à l'énergie de ce dernier, qui expulsait des chantiers pour la moindre occasion les ouvriers soupçonnés de sabotage et stimulait par de fortes primes le zèle des ouvriers sérieux, les travaux avançaient maintenant avec une grande rapidité. Harry Dorgan, qui avait cru d'abord que le yacht serait terminé qu'en janvier, constata avec satisfaction que "la Revanche" serait prête à prendre la mer dès la fin de décembre.

Il écrivit immédiatement à lord Burydan pour lui apprendre cette bonne nouvelle, et l'excentrique, qui excursionnait alors sur les frontières de l'Arizona et du Mexique, s'empressa d'abréger la durée de son voyage et se hâta de reprendre le chemin de New-York où il avait différentes affaires à régler.

Andrée et Frédérique, que pilotait miss Isidora dans les magasins, employèrent huit jours entiers à toutes les emplettes nécessaires à la longue croisière qu'elles allaient entreprendre.

dre, car, dès le début, Mlle de Maubreuil, aussi bien que son amie, avaient affirmé avec insistance qu'elles ne se sépareraient pas de leurs fiancés et qu'elles contribueraient pour leur part à la délivrance de M. Bondonnat, quelque danger qu'elles dussent courir.

A New-York, elles retrouvèrent Fred Jorgell en ce moment accablé de besogne à cause de l'extension qu'il venait d'imprimer à la Compagnie des Paquebots-Eclairs qui, maintenant, ne possédait pas moins de cinquante grands navires sur l'Atlantique.

Le départ de l'expédition avait été fixé à la seconde quinzaine de janvier. Il fut convenu que les deux Françaises ainsi que lord Burydan et ses amis se reposeraient une quinzaine de jours à Golden-Cottage afin d'être mieux en état de supporter les fatigues d'un long voyage. Miss Isidora, Frédérique, Andrée, ainsi que lord Burydan, Oscar, Kloum et Agénor, devaient voyager dans le wagon-salon qui était la propriété personnelle de Fred Jorgell et qui, à cause de fréquents voyages du milliardaire, faisait pour ainsi dire perpétuellement la navette entre New-York et San-Francisco. Fred Jorgell, dont les affaires étaient presque terminées, devait les rejoindre le surlendemain.

Mais, la veille du départ des jeunes filles, Mlle de Maubreuil reçut une convocation du consulat français où elle était mandée pour la légalisation de certains papiers de famille.

En effet, à la suite de la disparition de M. Bondonnat, son tuteur légal, elle avait demandé à être émancipée et à s'occuper elle-même de la gestion de sa fortune, ce qui lui avait été accordé sans difficulté.

Andrée montra la convocation qu'elle venait de recevoir à miss Isidora et à Frédérique.

— Nous serons obligés de t'attendre un jour ou deux, dit celle-ci.

— Pourquoi m'attendre ? répliqua Mlle de Maubreuil. Il y a un moyen bien plus simple d'arranger les choses.

— Et comment ?

— Partez aujourd'hui comme cela est convenu, et moi je ferai route avec M. Fred Jorgell une fois mes affaires réglées.

— C'est cela, approuva miss Isidora. De cette façon, nous ne ferons pas attendre nos fiancés qui sont prévenus.

Les choses étant ainsi arrangées, Andrée de Maubreuil prit congé de ses amies qu'elle accompagna jusqu'à la gare du Central Pacific Railroad. Elle devait les rejoindre à Golden-Cottage sitôt qu'elle aurait achevé de remplir les formalités indispensables au consulat. Mais Fred Jorgell se trouva retenu plus longtemps qu'il ne l'avait pensé par le règlement de ses affaires. Il conseilla à la jeune fille de l'attendre, à moins qu'elle ne préférât partir seule.

Ce fut à ce dernier parti qu'elle s'arrêta. Mlle de Maubreuil s'était déjà accoutumée quelque peu aux mœurs américaines, et l'on sait qu'aux Etats-Unis, les jeunes filles, et quelquefois même les enfants, accomplissent de longs voyages sans être accompagnées de personne, défendues par le seul respect dont la femme est universellement entourée en Amérique.

Le milliardaire voulut installer lui-même la jeune fille dans un pullman-car retenu à l'avance pour elle et pour mistress Mac Barlott, la gouver-

nante écossaise de miss Isidora, qui devait servir de chaperon à Andrée et lui tenir compagnie pendant ce long voyage. Les deux femmes devaient descendre à la station de Juwilly, située à une heure de distance de San-Francisco et qui étaient la gare la plus rapprochée de Golden-Cottage.

Cependant, une fois arrivées à San-Francisco, miss Isidora et Frédérique ne se hâtèrent pas de regagner la villa. Sur les instances d'Harry Dorgan et de Roger Ravenel, auxquels se joignit lord Burydan, les deux jeunes filles décidèrent de séjourner pendant une huitaine au Palace Hôtel, pour visiter en détail la ville et ses environs où les sites pittoresques abondent.

Andrée de Maubreuil fut prévenue de cette décision par une dépêche de l'ingénieur Paganot qui l'avertissait de ne pas descendre à Juwilly comme il avait été primitivement convenu, mais bien à San-Francisco même, où ses amis viendraient au-devant d'elle à la gare.

Malheureusement, cette dépêche n'arriva pas à sa destination. Les agents de la Main Rouge, toujours aux aguets, l'avaient interceptée et l'avaient transmise à Baruch qui, sous l'aspect et sous les traits de Joë Dorgan, était l'un des lords directeurs de la redoutable association.

Le train par lequel l'ingénieur Paganot attendait Mlle de Maubreuil arrivait à San-Francisco à onze heures vingt-cinq du soir. Miss Isidora et Frédérique avaient accompagné le jeune homme pour assister à l'arrivée de leur amie, mais la cohue des voyageurs franchit les guichets et se perdit dans le vaste hall de la gare sans que Mlle de Maubreuil eût paru.

D'abord étonnés de ne pas trouver Andrée, les trois jeunes gens ne tar-

dèrent pas à concevoir de son absence les plus graves inquiétudes.

—Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue? murmura l'ingénieur. Sa dernière lettre m'annonce que toutes ses affaires sont terminées au consulat et me recommande d'être exact à son arrivée.

—Elle a dû recevoir notre dépêche, dit miss Isidora.

—D'ailleurs, ajouta Frédérique, si pour une raison ou pour une autre elle avait manqué le train, elle nous aurait prévenus télégraphiquement.

—Pourvu, murmura Paganot qui osait à peine alier jusqu'au bout de sa pensée, que la Main Rouge...

—Ne dites pas cela, s'écria Frédérique avec épouvante, je ne veux pas soupçonner un seul instant que ma pauvre Andrée soit tombée entre les mains de ces bandits.

—Renseignons-nous, dit l'ingénieur en s'efforçant de dominer l'inquiétude qui l'envahissait.

—Oui, approuva miss Isidora, adressons-nous au chef de train; peut-être pourra-t-il nous donner quelque utile information.

Comme tous les fonctionnaires de ce genre sur les lignes de chemins de fer américaines, le chef de train était un mulâtre—un coloured-man—que le nom de Fred Jorgell, appuyé d'un royal pourboire, rendit tout de suite obséquieux et docile.

Quand on lui demanda s'il n'avait pas remarqué dans un pullman-car une jeune fille vêtue de noir, aux yeux bleus et aux cheveux d'un blond cendré, accompagnée d'une dame d'une quarantaine d'années aux traits un peu virils et au large chapeau décoré de pivoinas, il se rappela parfaitement que deux personnes répondant à ce

signalement étaient montées à New-York.

—Je les ai d'autant mieux remarquées, fit-il, qu'en cours de route j'ai eu l'occasion de leur rendre quelques petits services dont elles m'ont récompensé par de généreux pourboires...

—Et où sont-elles descendues? demanda anxieusement l'ingénieur.

—Un peu avant d'arriver à San-Francisco, à une petite station qui se nomme Juwilly.

—Plus de doute possible, s'écria Frédérique. Andrée n'a pas reçu le télégramme. Elle nous croit toujours à Golden-Cottage où elle n'a dû trouver personne?

—Il ne s'agit peut-être que d'un accident tout naturel, dit miss Isidora, moins rassurée au fond qu'elle ne voulait le paraître. Il arrive tous les jours qu'un télégramme s'égare!

—Non, fit l'ingénieur en secouant la tête, je crains bien qu'il n'y ait là-dessous quelque chose de plus grave!

—En tout cas, déclara Frédérique, même s'il ne s'agit que d'un simple malentendu, il faut partir pour Golden-Cottage!

—Et cela sans perdre un instant! s'écria miss Isidora. En ne voyant personne à la gare de Juwilly pour l'attendre, notre amie a dû se trouver dans un grand embarras.

—Peut-être, dit Frédérique, s'est-elle réfugiée dans quelque hôtel jusqu'au passage du train suivant?

—C'est que ce train est le dernier!

Mortellement inquiets, tous trois remontèrent en auto et se firent conduire au Palace Hôtel pour prévenir lord Burydan et Roger Ravenel qui, sans hésiter, déclarèrent qu'ils voulaient aller, eux aussi, à Juwilly. Oscar insista pour se joindre à eux et

tout le monde s'entassa tant bien que mal dans l'auto, qui partit en troisième vitesse dans la direction de la petite station de banlieue.

En y arrivant, ils trouvèrent la gare déserte et les employés partis. Seul le chef de la station n'était pas encore couché. On accabla de questions ce fonctionnaire, et il se rappela parfaitement, lui aussi, que deux voyageuses, dont le signalement correspondait à celui d'Andrée de Maubreuil et de mistress Mac Barlott, étaient descendues du rapide de New-York.

—Elles paraissaient de très bonne humeur, dit-il, et elles sont montées dans une luxueuse automobile qui stationnait devant la gare et dont le conducteur semblait les attendre.

—Mon Dieu! s'écria Paganot avec angoisse, cette auto ne peut appartenir qu'à la Main Rouge! Andrée est perdue!

Tous se regardèrent consternés, ayant le pressentiment de quelque catastrophe. Ils savaient parfaitement que la villa était déserte, qu'il n'y restait plus aucune auto et qu'aucun chauffeur ne pouvait avoir reçu l'ordre d'aller au-devant de la jeune fille. Ce qui mettait le comble à leur perplexité, c'était d'apprendre qu'Andrée fût montée sans hésitation dans cette voiture inconnue.

—Cela n'est que trop évident, murmura l'excentrique, Mlle de Maubreuil a été victime d'un guet-apens!

—Courons vite à Golden-Cottage, s'écria miss Isidora!

—Qui sait si nous y trouverons Andrée! murmura Frédérique avec angoisse.

—Je tremble que nous n'arrivions trop tard, ajouta Paganot d'une voix à peine perceptible.

On remonta dans l'automobile qui, pilotée par lord Burydan, se lança à une allure folle sur la route qui aboutissait à Golden-Cottage.

Les renseignements fournis par le mulâtre et par le chef de gare étaient parfaitement exacts.

Andrée de Maubreuil et mistress Mac Barlott, descendues à la gare de Juwilly, avaient aperçu la grande auto verte de Fred Jorgell, qui faisait ordinairement le trajet de la gare au cottage. Le chauffeur leur en ouvrit obséquieusement la portière et elles y montèrent sans faire la moindre observation.

—Je suis un peu surprise, dit Andrée, que Frédérique ou M. Paganot ne soient pas venus au-devant de moi.

—Cela n'a rien d'étonnant, répondit mistress Mac Barlott, au moment même où l'auto accélérant sa vitesse laissait derrière elle les lumières du village qui entourait la station. Mlle Frédérique et miss Isidora ont pu être retenues au cottage par l'arrivée de quelques visiteurs. Quant à M. Paganot, vous savez qu'il est presque toujours à San-Francisco.

—Cela m'étonne pourtant qu'il ne soit pas venu, murmura Andrée.

Le voyage se continua silencieusement, Golden-Cottage n'était pas très éloigné de la gare. Au bout d'un quart d'heure on apercevait les lumières de l'habitation, et bientôt l'auto franchissait la grande grille de fer forgé, qu'intentionnellement sans doute on avait laissée ouverte, et venait stopper en face du perron.

Le chauffeur ouvrit la portière, les deux femmes descendirent et gravirent les marches du perron, pendant que l'auto, après un virage savant, se dirigeait lentement vers la grille, qui se referma aussitôt qu'elle fut sortie.

Il y avait à Golden-Cottage un garage spacieux. En toute autre circonstance les deux femmes eussent peut-être été surprises de voir partir de nouveau en pleine nuit la voiture qui les avait amenées, mais elles ne prêtèrent aucune attention à ce détail qui aurait dû leur sembler suspect. Avant tout elles avaient hâte de revoir leurs amis.

L'Ecoissaise, qui marchait à quelques pas en avant d'Andrée, ouvrit la porte du vestibule. A sa grande surprise, il n'était pas éclairé; mais elle y avait à peine pénétré que quelque chose de glacial comme eût pu l'être une poignée de neige se posa sur son visage, en même temps que deux bras robustes l'empoignaient.

Elle tomba inanimée entre les bras de l'agresseur qui l'avait épiée dans l'ombre et qui venait d'appliquer sur son visage un masque rempli de chloroforme, ce terrible chloroforme sans odeur inventé par le docteur Cornélius.

L'homme jeta ce corps inerte et pareil à un cadavre sous une draperie de velours qui le dissimulait entièrement, et s'avança au-devant de Mlle de Maubreuil.

Toute cette scène s'était passée si rapidement, mistress Mac Barlott avait été en quelque sorte escamotée avec tant de prestesse, que c'est à peine si la jeune fille, qui avait monté les marches, avait eu le temps d'atteindre le vestibule. Elle fut, elle aussi, très étonnée de se trouver tout à coup en pleines ténèbres.

—Mistress Mac Barlott! cria-t-elle, où êtes-vous donc? Comment se fait-il qu'il n'y a pas de lumière. Pourquoi Frédérique n'est-elle pas là?

Nerveusement, Andrée avait ouvert une des portes qui se trouvait devant elle et qui donnait sur un salon.

La pièce était vide. Mais à la clarté des lampes électriques qui l'inondaient d'une lumière crue, Andrée aperçut en face d'elle un homme de robuste stature dont le visage était recouvert d'un étrange masque de caoutchouc mince.

La jeune fille jeta un cri terrible et se recula précipitamment ; mais l'homme l'avait saisie par les poignets.

—Mademoiselle, dit-il rudement et d'une voix dont le timbre la fit frissonner, d'une voix qu'il lui sembla avoir entendue déjà, mistress Mac Barlott ne viendra pas, ni votre amie Frédérique non plus... Nous sommes seuls dans cette maison.

—Au secours! s'écria Andrée, qui, après avoir failli s'évanouir de peur, puisait de l'énergie dans l'excès même de sa terreur.

—Inutile de crier, fit l'homme, qui continuait à la maintenir d'une étreinte inflexible; on ne vous entendra pas! Je vous dis qu'il n'y a personne ! Il faudra bien que vous m'écoutez!

—Non, jamais! Au secours! au secours!

Andrée réfléchit tout à coup qu'elle se trouvait en présence d'un bandit. Comme précisément elle avait touché à New-York quelques jours auparavant une somme importante, elle pensa qu'elle avait peut-être à sa disposition le moyen de se débarrasser de l'audacieux malfaiteur.

—Voulez-vous de l'argent, bégaya-t-elle d'une voix étranglée, j'ai là dans un portefeuille dix mille dollars en banknotes; prenez-les, mais, je vous en supplie, laissez-moi!

—Je n'ai pas besoin de vos dollars! répliqua l'homme en arrêtant longuement sur elle son regard dur, impérieux et fascinateur. Ce que je veux, c'est que vous m'écoutez! Je ne suis pas ce que j'ai l'air d'être! Je vous aime follement. Il faut que vous veniez avec moi, et, de gré ou de force, vous y viendrez, car vous êtes en mon pouvoir!

—Jamais! Plutôt mourir!...

La jeune fille lança vers la campagne déserte un cri d'appel déchirant. Et, cette fois, il lui sembla qu'un cri lointain avait répondu à sa voix.

—Epargnez-vous donc ces cris inutiles! s'écria le bandit avec impatience, personne ne viendra! personne ne peut venir à votre secours! Il faut que vous me suiviez! C'est le seul moyen d'échapper à un danger terrible qui menace tous vos amis!...

Il essayait d'entraîner la jeune fille du côté de la porte, mais elle se débattait avec une énergie désespérée. Et, en face de cette résistance inattendue, l'homme masqué perdait tout sang-froid, bégayait des phrases sans suite, tout en bousculant brutalement sa victime qui continuait à appeler au secours de toutes ses forces.

—J'aurais dû vous enlever d'abord, grommela-t-il, je vous aurais expliqué mes projets après!... Je vous en prie, écoutez-moi donc!

Folle de terreur, Mlle de Maubreuil ne prêtait aucune attention à ses paroles. Elle continuait à appeler à l'aide, d'une voix aiguë et plaintive qui résonnait étrangement dans le silence de la campagne endormie.

Mais cette fois, elle en était sûre elle avait distinctement entendu une voix qui répondait à la sienne. Il lui semblait qu'on avait crié "courage" ou "tenez bon!" Elle n'eût pu précé-

ser, mais certainement, on allait venir à son secours. Ranimée par cet espoir, elle se débattait plus furieusement sous les étreintes du bandit.

—Tais-toi! s'écria-t-il avec rage. Te tairas-tu!

Et lâchant un des poignets de la jeune fille, il lui appuya sa large paume sur la bouche, lui broyant les lèvres, la réduisant ainsi, meurtrie et pantelante, au silence.

—Tu vas venir, maintenant! rugit-il.

Il la traîna violemment jusqu'à l'entrée du vestibule. Mais là un grondement sourd le fit reculer.

Avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense, une sorte de bête fauve s'élança du fond des ténèbres, et, le mordant à la main, le forçait à lâcher Mlle de Maubreuil. Puis, revenant à la charge, elle sautait à la gorge du bandit et lui enfonçait ses crocs en pleine chair.

Andrée, obéissant à une impulsion instinctive, avait pris la fuite, mais après avoir fait quelques pas, elle s'arrêta.

Dans le hideux animal cuirassé de boue, amputé d'une oreille, qui venait si étrangement de prendre sa défense, elle avait cru reconnaître le chien emmené en même temps que M. Bondonnat par les bandits.

Un coup d'oeil jeté sur le collier de cuivre alors vivement éclairé par la lumière électrique ne lui laissa plus de doute.

—Pistolet! s'écria-t-elle.

Le chien répondit par un aboiement joyeux, ce qui laissa une sconde de répit à son adversaire.

Mais en entendant ce nom de Pistolet, le bandit masqué avait paru frappé d'une stupeur et d'une épouvante indicibles.

D'un effort désespéré, il s'arracha aux crocs de son ennemi, bondit vers la porte et se perdit dans les ténèbres.

Pistolet aboyait furieusement et se lançait déjà à la poursuite du coquin, mais Andrée de Maubreuil le rappela:

—Ici, Pistolet, balbutia-t-elle d'une voix défaillante, ne me quitte pas, mon bon chien, reste là pour me défendre!...

Le fidèle animal obéit, et vint lécher doucement les mains de sa maîtresse.

Epuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, Andrée eut encore la force de se traîner en chancelant jusqu'à la porte du vestibule, dont elle poussa les lourds verrous; ainsi elle se trouvait à l'abri d'un retour offensif de son agresseur.

A ce moment, les sons stridents d'une trompe d'automobile se firent entendre, la grille d'entrée grinça sur ses gonds, et bientôt Andrée de Maubreuil voyait avec un immense bonheur ses amis descendre de la voiture qui les avait amenés. La joie lui rendit des forces. Elle rouvrit la porte du vestibule qu'elle venait de fermer et se jeta dans les bras de Frédérique accourue la première.

Mais cette succession d'émotions d'émotions violentes était au-dessus des forces de la jeune fille. Elle perdit connaissance entre les bras de son amie; elle fut tombée si Frédérique ne l'avait soutenue en la prenant par la taille pour la déposer doucement sur un sofa.

L'ingénieur Paganot lui fit immédiatement respirer un flacon de "lavanter-salt" dont il avait eu soin de se pourvoir.

Andrée ouvrit les yeux, et son visage pâli s'éclaira d'un faible sourire. Tous attendaient avec impatience

qu'elle fût suffisamment remise pour leur donner des explications.

Mais déjà Pistolet et le petit bossu renouaient connaissance, et c'était de part et d'autre, un concert d'abolements joyeux et d'exclamations attendries.

—Ce pauvre Pistolet! Comme il est sale! Il n'a plus qu'une oreille! C'est certainement lui qui vient de sauver la vie à Mlle Andrée!

Le brave chien fut tour à tour choyé, caressé et félicité par toutes les personnes présentes.

C'est au milieu de ces scènes émotionnantes que lord Burydan crut entendre un profond soupir derrière une des luxueuses draperies de velours de Venise. Il alla voir d'où partait ce bruit et il ne fut pas peu étonné en trouvant à terre le corps inanimé de mistress Mac Barlott, que, dans le désarroi, on avait complètement oubliée.

L'ingénieur Paganot était là, heureusement. Il n'eut pas de peine à reconnaître que l'Ecossaise avait été victime du même mode d'empoisonnement dont avaient failli périr Andrée et Frédérique à Preston-Hôtel, par les manoeuvres des chevaliers du chloroforme.

Grâce à la pharmacie du cottage qui était parfaitement garnie, il put appliquer à l'infortunée gouvernante une énergique médication; au bout de deux heures de soins, l'Ecossaise ne se ressentait presque plus des stupéfiants effets du chloral.

Andrée de Maubreuil avait été heureusement beaucoup moins longtemps à reprendre ses esprits; de la lutte qu'elle avait soutenue contre le bandit masqué, il ne restait plus d'autres traces que des cernures bleuâtres aux poignets et une large déchirure à la manche de son corsage.

Elle raconta avec détails la façon dont elle avait été victime du guet-apens et comment, grâce à Pistolet, elle avait pu miraculeusement en sortir saine et sauve.

Lord Burydan, qui avait suivi son récit avec une extrême attention, n'eut pas de peine à persuader à ses amis qu'on se trouvait cette fois encore en présence d'un complot des mystérieux bandits de la Main Rouge. L'habileté avec laquelle il avait été combiné montrait combien ils étaient redoutables et bien informés, et l'on décida à l'unanimité de prendre des mesures de précaution encore plus sévères que par le passé, pour éviter toute surprise.

Cette conversation se prolongea très avant dans la nuit. Il était trop tard pour retourner à San-Francisco, l'on campa donc au petit bonheur dans les appartements de Golden-Cottage sous la garde de Pistolet, auquel le rôle de sentinelle avait été officiellement départi.

Tout le monde cette nuit-là reposa paisiblement. Seul Oscar ne put fermer l'oeil. C'est que, dans la soirée, sur la route du cottage, le petit bossu avait aperçu, allant en sens inverse de la voiture où il était monté, cette automobile rouge et noire qu'il appelait l'automobile fantôme, et dont l'apparition à New-York, à Tampton, au Canada avait toujours précédé ou suivi quelque catastrophe.

CHAPITRE VI

Un chien détective

Dans une de leurs dernières réunions, les trois lords de la Main Rouge, Cornélius, Fritz Kramm et Baruch avaient décidé que tous les mem-

bres de l'expédition organisée contre l'île des Pendus seraient impitoyablement anéantis.

Ils ignoraient, il est vrai, que lord Burydan fit construire un yacht pour son propre compte, mais cela n'empêchait pas que le lord excentrique et ses amis ne dussent fatalement tomber sous les coups des sectaires de la Main Rouge.

Aussi, certains d'exterminer leurs ennemis en une seule fois, les trois lords les avaient laissés, ces derniers temps, parfaitement tranquilles.

— Sur leur yacht, avait déclaré Cornélius, ils seront à notre merci et cela sans que nous ayons à courir aucun risque. Une fois dans les mers du sud, où va les entraîner la faussé lettre de Bondonnat trouvée dans la bouteille, ils n'auront plus de secours à espérer de personne. L'océan qui avoisine le cercle antarctique est absolument désert. Là, nous serons les maîtres de l'heure.

Et longuement, méticuleusement, le docteur avait développé un infaillible plan combiné par lui et qui devait amener l'irrémissible perte de lord Burydan et de ses amis.

Baruch, bien qu'avec une arrière-pensée, avait fini par se ranger à l'opinion de ses pairs; pourtant, et c'était là la raison de son mécontentement secret, il lui déplaisait qu'Andrée de Maubreuil fût condamnée à périr. S'il l'avait osé, il eût pris la défense de la jeune fille comme il l'avait fait une fois déjà à bord du yacht "l'Arkansas".

L'amour de Baruch pour Andrée, qui n'avait d'abord été qu'une sorte de caprice, était devenu une véritable passion, passion étrange où il se mêlait autant de haine que d'affection. Il eût voulu avoir à sa discrétion cette

orgueilleuse beauté qui, autrefois, ne lui avait montré que du mépris, alors qu'il était préparateur de M. de Maubreuil dans le laboratoire de chimie du Manoir aux Diamants.

Il eût aimé à voir Andrée, vaincue et suppliante, se traîner à ses genoux et implorer sa pitié, et il eût payé très cher ce triomphe de son amour-propre et de sa rancune.

Tenu minutieusement au courant, par ses espions, de ce que faisaient Fred Jorgell et ses amis, il lut le premier le télégramme par lequel Andrée était priée de se rendre directement à San-Francisco et ce fut en le lisant que tout un plan germa dans sa tête. Ce fut lui qui, par ses agents, suscita à Fred Jorgell des affaires capables de le retenir à New-York, afin que Mlle de Maubreuil partit seule.

Très méfiant cette fois, Baruch ne mit personne dans la confidence de ses projets. Le chauffeur dont il avait eu besoin pour conduire les deux femmes de la gare de Juwilly à Golden-Cottage n'était au courant de rien, et, habitué comme tous les membres de la Main Rouge à une obéissance passive, il ne s'était même pas demandé dans quel but on faisait appel à ses services.

On lui avait ordonné de se procurer une auto verte d'une telle marque et d'un tel nombre de chevaux, c'est-à-dire exactement pareille à l'une de celles de Fred Jorgell, et il avait obéi sans chercher à en savoir plus long.

Comme on l'a vu, Baruch avait failli réussir.

S'il avait eu un peu plus de sang-froid, s'il n'avait pas perdu la tête devant la résistance de Mlle de Maubreuil, si enfin il s'était contenté de la chloroformer comme il l'avait fait

pour mistress Mac Barlott, il se fût certainement emparé d'elle.

L'intervention de Pistolet, ce chien maudit qui lui apparaissait jusque dans ses cauchemars et qu'il n'avait jamais pu réussir à tuer, avait achevé de lui faire perdre toute sa présence d'esprit. Il avait couru jusqu'à son auto et s'était enfui sans oser regarder derrière lui.

Ç'avait été, d'ailleurs, une chance, car si lord Burydan et ses amis l'avaient trouvé dans le cottage, aux prises avec Mlle de Maubreuil, ils l'eussent certainement lynché sans autre forme de procès.

Une autre chance pour Baruch ç'avait été de n'être pas étranglé tout net par le chien, lorsque, seul dans la villa, il attendait la venue des deux femmes.

Arrivé à la nuit, il avait franchi la grille d'entrée en se servant d'une fausse clé, puis, trouvant ouverte la porte que les "tramps" avaient défoncée,—et qui avait donné à Pistolet lui-même accès dans l'intérieur du cottage,—il était entré, et, réfléchissant que Mlle de Maubreuil serait peut-être surprise en ne voyant aucune lumière, il avait tourné la clé des commutateurs électriques dans deux ou trois pièces.

Pendant ce temps, Pistolet était parti en maraude vers une ferme lointaine, et ce n'est qu'après avoir substantiellement diné d'un caneton étranglé par surprise qu'il était revenu vers son cottage juste au moment où Andrée, à bout de force, allait être enlevée par le bandit.

Nul doute que si Pistolet eût été là quand Baruch avait franchi la grille, il n'eût satisfait sa vieille rancune contre le meurtrier de M. de Maubreuil.

Andrée et ses amis s'étaient, en y réfléchissant, rendu parfaitement compte de l'immense reconnaissance qu'ils devaient au courageux animal. Aussi fut-il accablé de gâteries de toute espèce et tout d'abord on le baigna, on le peigna, on le parfuma; et il reprit la figure de chien civilisé.

Avec sa sagacité habituelle, Pistolet comprit bien vite qu'il n'aurait plus désormais à s'occuper de chasse et de maraude et qu'il avait acquis des droits à l'oisiveté et au bien-être, et il ne témoigna pas la moindre surprise en se voyant apporter des soupes délicieuses et de succulentes carcasses de volailles.

Pistolet, du même coup, avait renoué connaissance avec tous ses anciens amis, depuis le petit bossu jusqu'au Peau-Rouge Kloum, sans oublier lord Burydan qui avait pour lui une estime toute particulière. D'ailleurs Pistolet s'était promptement familiarisé avec miss Isidora, Agénor et l'ingénieur Harry Dorgan.

A Golden-Cottage, on ne le considérait pas comme un simple barbet. Il avait ses grandes et petites entrées dans toutes les pièces et, gravement assis sur son derrière, il assistait à toutes les discussions auxquelles on eût cru qu'il allait prendre part, tant sa mine était pensive et réfléchie.

C'est ainsi qu'un jour il fut question de la latitude et de la longitude de l'île des Pendus.

Les mots "longitude" et "latitude" éveillèrent sans doute dans l'âme du chien un souvenir précis, car tout à coup, il poussa trois aboiements brefs et, tirant impérieusement le petit bossu par la manche de son veston, il lui fit comprendre, en son langage, qu'il voulait lui montrer quelque chose.

Oscar n'eut garde de ne pas répondre à cette invitation. Il suivit Pistolet qui, après avoir gravi rapidement l'escalier du cottage, le conduisit dans une soupenle où le bossu n'avait jamais pénétré.

Là, il y avait une botte de paille de maïs et, à terre, les vingt-quatre lettres de l'alphabet découpées par M. Bondonnat et les débris du sac de cuir où elles avaient été renfermées.

—Je vois, dit joyeusement le bossu, que tu n'es pas oublié mes leçons d'autrefois. Kloum m'a d'ailleurs raconté que M. Bondonnat te les avait continuées. Allons, mon brave Pistolet, montre-nous un peu tes talents.

Et, tout en parlant, il caressait doucement la fourrure bouclée de son fidèle camarade.

Pistolet ne se fit pas prier.

Après avoir derechef poussé trois aboiements brefs, il étendit les pattes et, avec une rapidité due à de longs et patients exercices, il composa le mot "longitude".

Oscar demeura muet de surprise et, retenant son souffle, il suivit avec attention les moindres mouvements du chien, se demandant anxieusement ce que signifiait le choix d'un pareil mot.

Pistolet qui, on le sait, était admirablement entraîné, ne mit qu'un instant à composer la phrase suivante:

Longitude nord, quarante-sept

—Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Oscar bouleversé, ce n'est pas là le chiffre que nous avons trouvé dans la bouteille, il y a là-dessous quelque mystère.

Et caressant de nouveau Pistolet, il ajouta:

—Continue, mon vieux, la latitude maintenant?

Imperturbablement, le chien composa:

Latitude ouest, cent soixante et un

—Ça, par exemple, s'écria le bossu stupéfié, c'est renversant!

Il nota promptement les deux chiffres sur un carnet et dégringolant quatre à quatre l'escalier, il se précipita dans le salon pour faire part de l'étonnante découverte qu'il venait de faire.

—Je me souviens parfaitement, dit Kloum, que M. Bondonnat avait appris à Pistolet ces mots de longitude et de latitude. Il avait essayé de m'expliquer ce que c'était, mais voyant que je n'y comprenais rien, il ne m'en avait plus parlé.

L'instant d'après, tout le monde envahissait le galetas de Pistolet qui, devant cette nombreuse assistance, recommença ses exercices.

Quand la même lettre se rencontrait deux fois dans un mot, il la reprenait après l'avoir placée en laissant un vide à la syllabe du commencement. Ce détail excita l'admiration de tout le monde car, de cette façon, l'érudit animal n'avait besoin que d'un seul alphabet pour composer une infinité de mots.

Cependant, les paroles de Kloum avaient été pour lord Burydan un trait de lumière.

—By God! s'écria-t-il, nous sommes tous des crétins stupides! des huitres! des imbécilles! des idiots!

—Pourquoi donc, milord? demanda le bossu avec surprise.

—Je dis que nous sommes tous des ânes bâtés et que les bandits de la Main Rouge sont cent fois plus intelligents que nous!

—Comment cela?

— Vous ne comprenez donc pas que la bouteille soi-disant trouvée dans la mer que nous a apportée cette espèce de pirate était une frime, une fausse indication destinée à nous entraîner dans les glaces du pôle sud ! Je suis perusadé que la lettre de M. Bondonnat est fausse ; je la regarderai à la loupe tantôt, et Mlle Frédérique me prêtera une des anciennes lettres de son père pour que je puisse confronter les écritures.

— Nous allons examiner cela à l'instant même, s'écria la jeune fille.

Une minute après elle revenait avec la lettre trouvée dans la bouteille et une ancienne lettre du savant.

Il suffit à lord Burydan d'un rapide examen à la loupe pour se convaincre que le document vendu deux cents dollars par le capitaine Christian Knox était l'oeuvre d'un habile faussaire.

— Sans Pistolet, grommela l'excentrique, nous étions dans de beaux draps !

L'assistance entière était plongée dans la stupéfaction la plus profonde, mais tous furent obligés de reconnaître, après un instant de réflexion, que lord Burydan était dans le vrai et que l'indication donnée par Pistolet était bien la seule exacte.

Fréd Jorgell, Harry Dorgyan et les deux Français, qui revinrent de San-Francisco le soir, furent entièrement de cet avis.

C'est seulement dans le voisinage du cercle arctique qu'il fallait chercher Prosper Bondonnat, et non ailleurs. Mais, pour parer à de nouvelles machinations des bandits de la Main Rouge, il fut décidé que le secret serait jalousement gardé sur le secret qu'on venait de faire.

Le départ des deux yachts fut irrévocablement fixé au vendredi treize janvier.

DEUXIEME PARTIE

LE PORTRAIT DE LUCRECE BORGIA

CHAPITRE PREMIER

Balthazar Buxton, collectionneur

Fritz Kramm, le richissime marchand de tableaux, achevait de déjeuner paisiblement en compagnie de son frère, le docteur Cornélius, si célèbre à New-York sous le nom de "sculpteur de chair humaine", lorsqu'un domestique lui remit un télégramme ; il le décacheta et se mit à sourire.

— Devine qui est-ce qui m'écrit ? dit-il au docteur.

— Ma foi, je ne sais pas !

— C'est Balthazar Buxton.

— Le maniaque, l'amateur de tableaux, l'homme au labyrinthe ?

— Lui-même. Il y a plus d'un an que je n'avais eu de ses nouvelles. Je le croyais brouillé avec moi.

— Pourquoi donc ?

— Il prétendait que je lui avais fait payer trop cher un vase d'argent attribué à Benvenuto Cellini, mais dont l'authenticité est loin d'être prouvée.

— On dit qu'il est très riche ? fit tout à coup Cornélius Kramm.

— Excessivement riche, répliqua Fritz, qui avait pénétré la pensée de son frère, mais c'est un homme d'une grande prudence et son argent est à l'abri de toute espèce de coup de main.

— Tant pis ! Te dit-il pourquoi il désire te voir ?

—Non, mais c'est facile à deviner. Il veut sans doute que je lui procure quelque tableau qui manque à sa collection. Comme tu le sais, cet original n'a pas d'autre passion que les oeuvres d'art et surtout les tableaux. Il possède des pièces de toute beauté et que pourraient envier le Louvre de Paris, la National Gallery de Londres et les Uffizi de Florence. D'ailleurs, il est aussi jaloux de ses toiles qu'un sultan asiatique le peut être des odalisques de son harem. Ceux qui peuvent se vanter d'avoir visité sa galerie sont rares.

—Et sans doute que tu es de ce nombre?

—Oui, et j'avoue que la collection de M. Buxton est digne d'un prince.

Cette conversation se prolongea encore quelque temps, puis le docteur Cornélius, se rappelant que deux malades l'attendaient à son laboratoire, se hâta de prendre congé et, peu de temps après, Fritz Kramm montait en auto et se faisait conduire chez le vieil amateur.

Balthazar Buxton habitait dans William street—une des rares voies de New-York qui ne soit pas désignée par un numéro—un vaste et magnifique hôtel entouré de jardins. Il n'avait jamais voulu se défaire de cette propriété ni faire édifier sur son emplacement une maison de rapport, bien qu'en cette partie de la ville, le terrain eût acquis une valeur de plus de deux mille dollars par mètre carré. On racontait sur cette habitation les histoires les plus extravagantes ; et ceux à qui il avait été donné de la visiter, disait que la vérité laissait bien loin derrière elle les plus chimériques suppositions.

Lorsque Fritz Kramm fut descendu de voiture, il alla sonner à une grande

porte cochère qui s'ouvrait à la base d'une haute muraille surmontée de lances aiguës. Au bruit de la sonnette, un judas grillé s'entr'ouvrit et le concierge demanda au visteur d'une voix bourrue qui il était et ce qu'il désirait.

Après avoir parlementé pendant quelque temps avec ce gardien plein de défiance, et lui avoir montré le télégramme de Balthazar Buxton, Fritz Kramm fut enfin introduit de l'autre côté de la porte, qui était munie de plus de serrures et de verrous qu'une porte de prison.

—On va vous conduire, dit le concierge à Fritz, mais je vous recommande de ne vous écarter ni à droite ni à gauche, de ne pas faire un pas sans qu'on vous y ait autorisé, autrement vous vous exposeriez à un réel danger.

L'antiquaire ne répondit rien et ne manifesta nulle surprise de ce bizarre avertissement. Il avait déjà eu l'occasion de rendre visite à M. Buxton et il savait de quelles précautions s'entourait le vieillard, dont l'hôtel était machiné comme la scène d'un théâtre de féeries.

Le concierge fit retentir un coup de sifflet strident. A ce signal, un personnage silencieux, grave et entièrement vêtu de noir, apparut au tournant du chemin de ronde qui faisait intérieurement le tour de la muraille d'enceinte.

—Voici votre guide, dit le gardien.

Le nouveau venu s'inclina avec une politesse glaciale et fit signe au visiteur de le suivre. Fritz s'aperçut alors que son conducteur portait par-dessous ses vêtements une sorte de cotte de mailles qui donnait à tous ses gestes une raideur presque automatique.

Au bout d'une dizaine de pas, le chemin était barré par une énorme

grille. L'antiquaire allait machinalement toucher à l'un des barreaux, mais son guide l'en empêcha d'un geste.

—Si votre doigt avait seulement effleuré cette grille, que traverse un courant de plusieurs milliers de volts, vous étiez mort! Vous receviez une décharge capable de foudroyer un boeuf!

—Diable! murmura Fritz en se reculant, mais il me semble que cette grille n'existait pas l'année dernière.

—Non. Il n'y a guère plus de trois mois qu'elle est posée. Mais depuis qu'il a été victime d'une tentative de vol, M. Buxton a perfectionné tous ses moyens de défense.

Tout en parlant, le guide avait pris une clef minuscule dans sa poche et l'avait introduite dans une serrure encastrée dans la muraille à une certaine distance de la grille. La clé tourna, déclanchant le ressort d'un mécanisme compliqué, et aussitôt la grille s'enleva en l'air à la façon de la herse d'un château-fort gothique, en glissant dans deux rainures de fer.

Fritz et son guide se hâtèrent de passer. Instantanément, la grille descendit et reprit sa place.

Vingt pas plus loin, il y avait une autre grille, qui fut franchie avec le même cérémonial; puis le guide ouvrit une petite porte de fer, juste assez large pour livrer passage à une seule personne, et les deux hommes se trouvèrent dans la cage d'un ascenseur, ou, comme on dit à New-York, d'un "élévateur", qui au bout de quelques minutes les déposa au seuil d'une vaste salle de style assyrien. Le plafond en était très élevé et les poutres apparentes, peintes et dorées, étaient soutenues par de grosses colonnes aux chapiteaux formés par des

boeufs ailés d'une dimension colossale.

Les prunelles de ces animaux renfermaient des lampes électriques qui jetaient une fantastique lumière rouge et verte dans cette salle où on ne voyait ni porte ni fenêtres.

Fritz ne put même découvrir ce qu'était devenu l'ascenseur.

Le sol de la salle était uniformément recouvert dans toute son étendue d'une riche mosaïque de marbre.

Après avoir marché pendant quelque temps dans ce vestibule d'un aspect grandiose, l'homme qui conduisait M. Kramm fit halte devant une des colonnes, il appuya sur la fleur dorée d'un des lotus qui en ornaient les cannelures, et aussitôt la colonne pivota sur elle-même, découvrant l'entrée d'un étroit escalier de fer où les deux hommes s'engagèrent; à mesure qu'ils descendaient, la colonne reprenait lentement et automatiquement sa place.

L'escalier aboutissait à un long couloir, à l'extrémité duquel il y avait un autre ascenseur. Fritz et son compagnon s'y installèrent et, après avoir descendu pendant quelques minutes, ils se trouvèrent dans une salle assyrienne, si absolument pareille à celle qu'ils venaient de quitter, qu'il eût été impossible de les distinguer.

Pendant trois quarts d'heure, les deux hommes continuèrent à franchir des passages secrets, à monter et à descendre, tantôt par des escaliers, tantôt par des ascenseurs, et traversèrent une quantité de salles toutes richement décorées, mais désertes et privées de fenêtres.

Il eût été difficile à Fritz Kramm de dire s'il se trouvait dans un souterrain ou au dixième étage du vaste palais, dont les pièces, enchevêtrées de

couloirs, d'escaliers et de galeries tortueuses, formaient le plus compliqué des labyrinthes.

Enfin, l'antiquaire et son conducteur débouchèrent dans un spacieux corridor circulaire, où quatre hommes montaient la garde. Ils étaient armés jusqu'aux dents, la carabine en bandoulière, le sabre au côté, et les revolvers à la ceinture.

Le guide, alors, frappa d'une façon convenue à un petit guichet de fer où apparut une seconde une face étiquette et jaunâtre; l'instant d'après, une porte à coulisse glissait dans ses rainures et, sans autre formalité, Fritz Kramm était introduit dans le hall où se tenait habituellement l'honorable Balthazar Buxton.

Ce hall était une vaste pièce de forme ronde, terminée par une coupole de cristal qui laissait arriver à tous les objets une vive et éclatante lumière. Des rideaux de velours pourpre, maintenus par de gros cordages de soie et d'or, permettaient de ménager à volonté l'ombre et la lumière dans cette somptueuse pièce.

Quand on y était parvenu, on s'expliquait presque les précautions qu'avait prises son propriétaire contre les malfaiteurs et contre les intrus.

L'immense salle renfermait un amoncellement de chefs-d'oeuvre qui avaient dû coûter des millions.

Au centre, la statue de la "Vengeance", de Michel-Ange, que l'on avait cru perdue et qui avait été retrouvée dans un château de Moravie, tordait vers le ciel, dans une attitude douloureuse, ses mamelles de bronze noir; puis, sur toutes les parois, dans de larges cadres d'or aux riches sculptures, c'étaient des chefs-d'oeuvre de toutes les écoles: une "jeune fille", de Raphaël, un "Enfer", de Fra Angeli-

co, des "Commères", de Rubens, une "Sorcière", de Goya, un "Paysage", de Poussin, etc; etc.

Les modernes n'avaient pas été oubliés. Il y avait des Rude, des Falguière, des Rodin, des Aristide Roussaud, la fleur de la sculpture contemporaine. Et parmi les peintres, des Besnard, des Henner, des Claude Monet, des Degas, des Crébassa, etc., etc.

Le mobilier était digne des chefs-d'oeuvre qui l'entouraient: d'admirables crédences gothiques, des bahuts italiens du XVI^e siècle, aux curieuses incrustations, des fauteuils espagnols en ébène et cuir de Cordoue, des tables de Boulle et de Riesener supportant d'uniques pièces de porcelaine de Saxe et de Sèvres, des orfèvreries curieuses, tout un monde de bibelots rares et précieux. Cette pièce bondée de trésors de tout genre eût été digne d'un pape de la Renaissance.

Le propriétaire de toutes ces merveilles paraissait avoir au moins quatre-vingt-dix ans. Il était si sec, si ratatiné, si maigre, que l'on eût presque dit une momie momentanément rendue à l'existence par quelque artifice de la science; son visage squelettique, complètement rasé, était effrayant à voir. La peau jaunâtre était presque collée sur les os, le sourire était funèbre, découvrant une dentition étayée de plaques d'or, qui suggéraient invinciblement l'inquiétante impression que ce singulier vieillard n'était peut-être qu'un automate habilement fabriqué.

Le nez était mince et presque diaphane. Seuls, les yeux, couleur d'or, avaient un éclat et une jeunesse extraordinaires. On aurait dit que toute la vitalité s'était réfugiée dans ses larges pupilles qui scintillaient dans la

pénombre, comme celles de certains chats.

La maigre carcasse du vieillard était drapée dans une robe de chambre de velours noir, et une toque également en velours abritait le crâne chauve et donnait à Balthazar Buxton l'aspect de quelque doge de Venise ou de quelque médecin, comme on en voit dans les tableaux de Rembrandt ou de Gérard Dow.

Cet étrange nonagénaire s'était levé pour aller au-devant de son visiteur en lui tendant une main petite et sèche comme la serre d'un oiseau de proie.

— Comment allez-vous, monsieur Fritz? demanda-t-il d'une voix chevrotante. Il y a bien longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir!

— Cela va bien, et je vois avec joie que votre santé est aussi excellente, mais si vous ne me voyez pas plus souvent, convenez que c'est un peu de votre faute. Il y a plus d'un an que vous ne m'aviez fait demander.

— C'est de ma part, certainement, de la négligence, mais, que voulez-vous, quand je suis enfermé avec mes chefs-d'œuvre, j'oublie tout l'univers, et le temps passe pour moi avec une rapidité surprenante.

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Jamais!

Fritz Kramm poussa tout à coup un cri de surprise. Grâce au reflet d'une glace de Venise, il venait d'apercevoir une jeune femme d'une beauté extraordinaire qu'il n'avait pas vue en entrant, car il lui tournait le dos. Cette jeune femme, décolletée jusqu'à la pointe brune de ses seins, parée de riches colliers de perles, était assise dans un grand fauteuil aux bras d'ivoire où elle gardait une immobilité de statue.

Lorsque l'antiquaire fut un peu revenu de sa surprise, il ne put s'empêcher de dire:

— Je comprends, monsieur Buxton, qu'en si charmante compagnie, vous n'ayez pas une minute d'ennui.

— N'est-ce pas, dit le vieillard avec un rire macabre, je vous présente la signora Lorenza, qui a bien voulu mettre aujourd'hui son merveilleux pouvoir à ma disposition.

La jeune femme s'était levée, avait salué de la tête et souri, puis s'était rassise silencieusement.

— Quel pouvoir? demanda Fritz en regardant la signora Lorenza avec émerveillement.

— Il n'est pas permis, reprit Balthazar Buxton, à un homme tel que vous, monsieur Kramm, d'ignorer la personnalité de la signora Lorenza, la célèbre "guérisseuse de perles", que tout dernièrement encore, l'empereur de Russie et la reine d'Angleterre firent venir à leur Cour pour faire appel à sa mystérieuse puissance.

— J'avoue mon ignorance, murmura Fritz.

— Vous savez, poursuivit le vieil amateur, que pour conserver son éclat, la perle doit être portée par une personne vivante et, de préférence, par une femme, autrement elle se décolore, elle perd de son orient, elle meurt; ce n'est plus qu'un morceau de nacre opaque.

— Je savais cela. Alors, je le devine, la signora Lorenza a le pouvoir de ressusciter les perles mortes.

— Oui, en les portant sur elle, sur sa chair même, pendant quelque temps.

Fritz regarda la jeune femme qui demeurait aussi indifférente, aussi impassible que si elle n'eût pas servi de thème à la conversation.

—A quoi donc attribuez-vous ce merveilleux pouvoir?

—C'est que, reprit le vieillard de sa voix aigre et comme fêlée, la signora Lorenza est plus femme que les autres femmes. Il s'exhale de son corps une électricité vivante qui crée autour d'elle une atmosphère spéciale. Ses nerfs sont d'une impressionnabilité dont rien ne peut donner l'idée. Le goût, le toucher, l'odorat, tous les sens atteignent chez elle un degré de perfection qu'on ne rencontre chez aucune femme.

Fritz Kramm écoutait avec stupeur, se demandant, à part lui, si le vieux Balthazar n'était pas tout à coup devenu fou; cependant il se souvenait maintenant parfaitement d'avoir lu dans les journaux que lady Dudley, qui possède la plus belle collection de perles qui soit au monde,—plus belle que celle de feu la reine Victoria,—avait été forcée de faire venir la guérisseuse de perles pour "ressusciter" quelques-unes de celles qu'elle possédait et qui, bien qu'enfermées, comme le conseillent certains joailliers, dans des coffrets de racine de frêne, avaient perdu de leur éclat.

—La signora Lorenza, reprit Balthazar Buxton avec enthousiasme, est née à Florence. Il n'y a, d'ailleurs, que dans ce pays que l'on rencontre ces tempéraments féminins si exquisement organisés. Elle exerce sur toute la création ce pouvoir dominateur que dut posséder Eve, la première femme. Son haleine est embaumée d'une odeur de violette et la moiteur même de sa peau exhale un délicieux parfum d'iris et d'amandes fraîches. Il rayonne de son être de si puissants effluves, que tous les animaux mâles viennent frôler sa robe, caressants et domptés. Des lions se sont couchés à

ses pieds et les oiseaux mâles eux-mêmes viennent se percher sur son épaule et becqueter ses cheveux. Il n'est pas jusqu'aux végétaux qui ne subissent ce mystérieux pouvoir: les sensibles en sa présence épioient plus largement leurs rameaux nerveux et entr'ouvrent tout grands leurs pétales. Enfin, les perles reprennent toute leur splendeur dès qu'elles sont en contact avec sa chair.

Malgré son prosaïsme et ses brutaux et cupides instincts, Fritz Kramm lui aussi, commençait à subir le charme prestigieux de la belle Lorenza. Ses regards ne pouvaient se détacher de ce beau visage, dont le pur ovale était encadré par une lourde chevelure noire comme la nuit, de ce noir qui a les métalliques reflets de l'aile du corbeau.

La signora Lorenza était grande et svelte et sa physionomie exprimait la douceur, la bonté, unies à une fierté tranquille. Son teint était d'une blancheur éblouissante, ses lèvres, d'un arc parfait, n'avaient point cette épaisseur qui indique les penchants de la gourmandise et de la luxure, et ses grands yeux bleus, qu'ombrageaient de longs cils d'une ténuité idéale, étaient d'un bleu limpide qui faisait un étrange et délicieux contraste avec la sombre chevelure.

Il y eut quelques moments de silence. Lorenza, gênée par les regards de Fritz, avait baissé les yeux et ses joues s'étaient colorées d'une roseur imperceptible; quant à Balthazar Buxton, il jouissait de la surprise et de l'admiration de son hôte.

—Mais, enfin, demanda Fritz, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander pourquoi la signora se trouve chez vous?

— Nullement, répondit le petit vieillard en frottant nerveusement ses mains sèches qui craquèrent comme si les os en eussent été montés sur fils de fer à la façon de certaines pièces anatomiques. La signora Lorenza se trouve ici parce que je me plais à la voir au milieu de mes oeuvres d'art. N'est-elle pas elle-même un vivant chef-d'oeuvre?

— Le plus beau de tous ! s'écria Fritz.

— Puis, en sa présence, je ne sens plus les glaces de l'âge. Il me semble qu'il rayonne d'elle une puissance rajeunissante ! Tant qu'elle est devant mes yeux, je suis heureux !

Balthazar regardait la jeune femme avec une admiration éperdue.

Lorenza ne put s'empêcher de sourire.

— Voilà, fit-elle, des compliments bien exagérés.

Sa voix, en prononçant ces quelques mots, avait des vibrances cristallines d'une si pénétrante douceur, que Fritz sentit son coeur battre plus vite et comprit l'exactitude des expressions "une voix de sirène, une voix d'or."

— Je suis seulement venue ici, continua-t-elle, pour soigner quelques beaux colliers de perles qui étaient gravement malades, car, vous le savez la perle est un être vivant. "Ce n'est pas une personne", a dit Michelet, "mais ce n'est pas une chose. Il y a là une destinée". La perle aime, de sa petite âme de pierre précieuse, celle qui la porte sur son sein.

— J'avais toujours, murmura Fritz, considéré cette mystérieuse vitalité qu'on prête aux perles comme une poétique légende, faite surtout pour charmer l'imagination des dames.

Balthazar Buxton se récria :

— Rien n'est plus exact, fit-il, plus scientifique que la vie des perles. C'est tellement vrai, qu'il y a quelques jours ce beau collier que porte en ce moment la signora Lorenza n'était plus qu'un assemblage de morceaux de nacre ternes, grisâtres et sans aucun reflet.

— Il y a mieux, dit la jeune femme. Les perles ont leurs préférences. Les bleues se plaisent sur la poitrine des rousses et des blondes, les noires aussi, et les perles orangées et jaunes brillent mieux autour du cou des femmes brunes.

— Voilà, répliqua Fritz, une théorie curieuse et charmante que je ne connaissais nullement. Je suis sûr qu'elle intéresserait fort mon docte frère Cornélius.

— Vous pourrez la lui exposer.

— Mais j'y pense, s'écria tout à coup l'antiquaire, j'ai dans mes coffrets un grand nombre de perles absolument mortes dont quelques-unes viennent de ce fameux temple de Taloméco, bâti par le roi Montezuma et qu'on pouvait dire construit tout à fait de perles, car de longues guirlandes de ces pierres précieuses pendaient de la voûte de l'édifice jusqu'à terre, ou formaient des arabesques le long des murs. La signora pourrait essayer sur elles son merveilleux pouvoir.

— Je ne demande pas mieux, répondit Lorenza, mais vous savez que je prends très cher, car la "résurrection" d'un collier ou d'un bracelet m'inflige parfois de grandes fatigues. C'est chaque fois un peu de mon fluide vital, à moi, qu'il faut que je leur cède.

— M. Fritz Kramm est en état de vous récompenser dignement, fit Balthazar.

—Certes, la question de prix n'offre à mes yeux qu'une importance secondaire.

—Alors, c'est entendu, dit Lorenza, nous prendrons rendez-vous pour la semaine prochaine.

Balthazar frappa sur un vaste gong chinois qui se trouvait à portée de sa main. Un serviteur apparut, sortant de la trappe d'un ascenseur placé au centre de la pièce et si habilement dissimulé que l'on n'eût pu tout d'abord en soupçonner l'existence.

—John, ordonna le vieillard, apporte quelques rafraîchissements à mes hôtes. J'ai de délicieux vins d'ananas que la signora apprécie tout particulièrement. J'ai aussi d'antiques liqueurs créoles telles que le Kombava, le Vangassaye et le Jamrosa, et de ce délicieux Pulque mexicain que l'on obtient par la distillation des racines de yucca.

Lorenza et Fritz ne purent s'empêcher de sourire.

—Je m'aperçois, dit la jeune femme, que M. Buxton collectionne aussi les liqueurs précieuses et rares.

—Oui, avoua le vieillard, c'est, j'en conviens, une de mes faiblesses : quand quelque chose est peu connu ou difficile à trouver, il faut absolument que je me le procure.

Le serviteur était déjà de retour avec un plateau de vermeil que surchargeaient des flacons curieux, de beaux fruits, d'appétissantes sucreries, sans oublier un seau de glace et un compotier plein de ces confitures introuvables que les Canaques fabriquent avec certaines baies de forêts vierges.

Lorenza et Fritz Kramm firent honneur à ce goûter délicat et Balthazar lui-même trempa ses lèvres dans une coupe d'aventurine remplie de Van-

gassaye, la meilleure et la plus rare des liqueurs créoles.

—Le temps passe vite en votre compagnie, dit tout à coup l'antiquaire, mais vous ne m'avez pas encore appris ce que vous attendez de moi.

—Tout à l'heure, dit le vieil amateur, nous avons bien le temps, que diable!

—Messieurs, interrompit Lorenza en jetant un coup d'oeil sur une petite montre insérée dans le bracelet de perles qu'elle portait à la main droite, il est l'heure que je me retire.

—Ce n'est pas au moins, répliqua Fritz, ma présence qui vous chasse?

—Nullement, croyez-le. Mais je suis attendue. Vous recevrez d'ailleurs ma visite, comme il est convenu, la semaine prochaine.

—Quel jour, signora?

—Vendredi, si vous le voulez bien.

La jeune femme assujettit sur sa tête un vaste chapeau orné d'une précieuse touffe de plumes d'aigrette, revêtit, avec l'aide de Fritz, un grand manteau de soie beige et prit congé.

Mais, arrivé devant la porte à coulisse qui aboutissait à la galerie circulaire, elle dut attendre un instant que Balthazar eût passé lui-même, par un guichet, à l'un des hommes de garde, un jeton de cuivre qui était le laissez-passer, le Sésame, sans lequel il eût été impossible de sortir du labyrinthe.

Restés seuls, l'antiquaire et l'amateur se regardèrent quelque temps en silence.

—Que pensez-vous de Lorenza ? questionna Balthazar.

—Elle est admirable!

—Oui, murmura le nonagénaire en levant vers la voûte ses yeux couleur d'or, elle est ensorcelante. On dirait

qu'autour d'elle il règne une atmosphère de bonheur et de force!

—Mais, demanda Fritz de nouveau, quelle est donc l'affaire au sujet de laquelle vous m'avez fait demander?

—Voilà, répondit Balthazar. Il y a un tableau que je veux avoir à tout prix. C'est le portrait de Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, par Le Titien.

—Impossible! dit nettement l'antiquaire.

—Pourquoi cela?

—Le portrait de Lucrèce Borgia, comme vous le savez sans doute, se trouve à Venise. Il est estimé à plus de deux millions et il est la propriété du gouvernement italien qui ne s'en dessaisira à aucun prix.

Balthazar Buxton eut un petit ricardement.

—Votre érudition est ici en défaut, mon cher maître, gouailla-t-il, le portrait qui se trouve à Venise, n'est qu'une réplique, une copie de la main même du Titien. L'original a été enlevé pendant que Venise était sous la domination de l'Autriche et il est devenu la propriété d'un diplomate hongrois, le baron Czarda, qui, lui-même, l'a cédé il y a quatre ans pour une somme énorme au milliardaire William Dorgan.

—Je connais William Dorgan. Je possède même dans son trust des intérêts importants et je puis vous assurer qu'il ne consentira jamais à se défaire de sa Lucrèce Borgia. Il n'a qu'un petit nombre de tableaux, mais ils sont de premier ordre et il y tient beaucoup.

Balthazar eut un geste d'impatience qui fit craquer les os de ses mains décharnées.

—Il me faut ce portrait! murmura-t-il d'une voix tremblante d'émo-

tion. Je l'ai vu une fois et jamais il n'est sorti de mon souvenir! C'est le chef-d'oeuvre du Titien! Ah! si vous voyiez ces belles chairs nacrées qui se perdent dans l'ambre mousse des cheveux, ce sourire voluptueux et mystérieux à la fois, et ces prunelles pleines de rêve! Jamais on n'a rien fait de plus beau!...

—Malheureusement, c'est impossible! répliqua Fritz d'un ton sec et tranchant, je ne puis vous faire une promesse qu'il me serait impossible de tenir!

—Je suis assez riche pour en offrir un million de dollars, dit simplement Balthazar Buxton.

Fritz Kramm ne put s'empêcher de tressaillir.

—Un million de dollars, balbutia-t-il, eh bien, j'essayerai! Je ferai l'impossible! Je tâcherai de persuader William Dorgan.

—Alors j'y compte? s'écria le vieillard en grimaçant un sourire.

—Je ne puis m'engager à rien. Tout ce que je vous promets, c'est de faire mes efforts pour acheter en votre nom la précieuse toile.

—Eh bien, c'est cela. Je suis sûr que vous réussirez! Et quant au chiffre de la commission, vous le fixerez vous-même.

—Entendons-nous, reprit Fritz qui avait reconquis tout son sang-froid, c'est à moi que vous achèterez, en cas de succès, bien entendu, le portrait de Lucrèce Borgia. Vous n'aurez pas affaire à William Dorgan mais à moi seul!

—Eh bien, soit! faites comme vous l'entendrez. Tant mieux pour vous si vous ne payez à William Dorgan la "Lucrèce" que la moitié du prix que je vous en offre!

—C'est bien ainsi que je le comprends!

Un quart d'heure plus tard, Fritz se retirait, non sans avoir vu Balthazar passer par le guichet le jeton de cuivre qui tenait lieu d'exeat pour sortir du mystérieux palais.

CHAPITRE II

Le chèque

M. Steffel, directeur de la police de New-York, se trouvait dans son cabinet fort occupé à parcourir un rapport que venait de déposer sur son bureau le sergent Grogmann, celui-là même qui avait été chargé d'opérer l'arrestation des évadés du "Lunatic-Asylum" à la buvette du Grand-Wigwan.

—Ce Grogmann est vraiment stupide, grommelait-il entre ses dents, il croit tout ce qu'on lui raconte! Si je n'avais que de pareils agents pour opérer la destruction de l'association de la Main Rouge, je crois que je serais longtemps avant d'y arriver...

A ce moment, le garçon de bureau remit à M. Steffel une carte de visite:

LORD ASTOR BURYDAN

Présente ses respects à M. Steffel et serait heureux d'avoir avec lui quelques instants d'entretien au sujet des bandits de la Main Rouge.

Le directeur de la police remit brusquement en place dans un cartonnier le rapport de Grogmann qui lui apparaissait maintenant dénué de toute espèce d'intérêt.

—Lord Burydan, dit-il au garçon de bureau ébahi, faites entrer immédiatement!

Et il ajouta en aparté.

—Lord Burydan, mais c'est cet Anglais excentrique qui a donné tant de fil à retordre à mes agents et contre lequel j'ai dû cesser toutes poursuites par ordre supérieur. Il doit avoir des choses intéressantes à me raconter.

La minute d'après, lord Burydan entra dans le cabinet du policier, accompagné du poète Agénor, dont il ne se séparait guère depuis qu'après tant de périlleuses aventures il avait eu la satisfaction de le retrouver. M. Steffel accueillit courtoisement ses visiteurs, leur indiqua des sièges et attendit qu'ils prissent la parole pour les communications qu'ils avaient à lui faire.

—Je ne suis pas un inconnu pour vous, mon cher monsieur Steffel, dit malicieusement lord Burydan.

—Mais non, répondit le policier en souriant. J'ai même sur vous un dossier passablement volumineux. C'est vous qui, entre autres facéties, jetez les chauffeurs en pâture aux crocodiles; c'est vous qui mettez en révolution les asiles d'aliénés où l'on vous enferme...

—Et le plus drôle, répliqua lord Burydan sans s'émouvoir, c'est qu'en me livrant à toutes ces démonstrations plus ou moins joviales, j'étais absolument dans mon droit.

—Il faut bien le croire, puisque j'ai reçu l'ordre formel de ne plus vous inquiéter; mais je vous avoue qu'il est resté, dans toute cette histoire, bien des points obscurs pour moi.

Et M. Steffel arrêta sur l'Anglais ce regard spécial aux gens de police qui sont toujours prêts à voir des criminels dans tous ceux avec lesquels ils se trouvent en rapport.

—Cela tombe à merveille, répliqua l'excentrique avec un imperturbable sourire. Je ne suis précisément venu

vous trouver que pour élucider avec vous ces points obscurs auxquels vous faites allusion.

Et lord Burydan raconta dans le plus grand détail, en reprenant les faits à partir du naufrage de la "Ville de Frisco", sa captivité à l'île des Pendus, son évasion, sa captivité au "Lunatic-Asylum", enfin de quelle manière audacieuse il était parvenu à rentrer en possession de ses biens, et il termina son récit en narrant à M. Steffel comment il avait pu découvrir la latitude et la longitude de l'île qui servait de repaire aux bandits de la Main Rouge.

M. Steffel avait écouté son interlocuteur sans l'interrompre; seulement, d'un geste rapide, il avait furtivement noté les chiffres exacts de la longitude et de la latitude.

—Je vous remercie beaucoup, milord, dit-il; les renseignements que vous me donnez là sont précieux, et je compte bien en tirer tout le parti possible pour arriver à l'arrestation des chefs de la bande.

—J'ai regardé comme un devoir de vous faire cette communication. Je ne me trouve à New-York que pour quelques heures encore et j'en ai profité pour venir vous voir avant de partir en expédition.

—Vous avez fort bien fait. Et si je puis vous être utile de quelque façon.

—Il n'y en aurait qu'une, ce serait de faire en sorte que le gouvernement de l'Union mit à notre disposition un navire de guerre pour nous aider à faire une descente dans l'île des Pendus.

Le policier prit un air grave.

—Milord, répondit-il, je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour obtenir l'envoi d'un cuirassé. Je vais, dès aujourd'hui même, deman-

der une audience au directeur de la marine, en lui faisant part de vos révélations qui changent complètement la face de l'affaire.

L'entretien se prolongea pendant plus d'une heure, et ce ne fut qu'après avoir répondu à une foule de questions que lui posa M. Steffel, que lord Burydan se retira, respectueusement reconduit par ce dernier jusqu'à l'auto qui l'avait amené.

Une fois rentré dans son cabinet, le policier réfléchit un instant, puis, tout à coup, il sonna le garçon de bureau.

—Faites en sorte, lui dit-il, de me procurer le plus tôt possible l'atlas de l'état-major, édité par les soins du département de la guerre.

—C'est que, repartit le garçon avec embarras, cet atlas est volumineux; comme vous le savez, il renferme un grand nombre de feuilles et il constitue presque à lui seul une vraie bibliothèque.

—C'est juste, mais je n'ai besoin pour l'instant que de la carte du Klondyke et des îles voisines.

—Bien, monsieur le directeur.

Une demi-heure après, le garçon de bureau était de retour avec l'atlas demandé. S'armant d'un crayon, M. Steffel repéra soigneusement sur la carte la latitude et la longitude que lui avaient indiquées lord Burydan et il trouva sans peine l'île Saint-Frédérrik, appartenant aux Etats-Unis. Evidemment, c'était bien cette île Saint-Frédérrik qui était l'île des Pendus, la capitale secrète des bandits de la Main Rouge.

Un dictionnaire de géographie fournit au policier quelques renseignements complémentaires:

"L'île Saint-Frédérrik est située un peu au sud des îles Aléoutiennes, à cent kilomètres environ de l'île Sak-

haline. Elle fut découverte au XVIII^e siècle par des navigateurs allemands qui l'appelèrent l'île Saint-Frédérrik. Depuis, comme elle ne se trouve sur le passage d'aucun navire, elle a été complètement oubliée non seulement par les marins, mais encore pour la plupart des géographes.

— «A un moment donné, elle fut l'objet d'un échange de notes diplomatiques entre la Russie et le gouvernement des Etats-Unis, mais ce territoire glacé paraissait à tout le monde si peu intéressant que la question ne fut définitivement tranchée qu'en 1901. A cette époque, elle fut officiellement adjugée à l'Amérique qui, depuis, l'a concédée à un riche particulier.»

M. Steffel eut un malicieus sourire.

—Hum! fit-il, je crois que quand je connaîtrai le nom du "riche particulier" en question, j'aurais fait un sérieux pas en avant dans la connaissance des secrets de la Main Rouge.

M. Steffel avait saisi le récepteur de l'appareil téléphonique, il demanda la communication avec le ministère des Colonies et, grâce aux déclenchements automatiques dont sont munis les téléphones new-yorkais, il obtint cette communication presque instantanément.

—Allô!

—Qui me parle?

—C'est moi, M. Steffel, le directeur de la police! Voulez-vous prier M. le chef du bureau des concessions coloniales de venir à l'appareil?

—Me voici, dit une seconde voix quelques instants après. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Steffel?

—Oh! un simple renseignement. Je voudrais savoir le nom de la personne à laquelle a été concédée une petite île qui s'appelle l'île Saint-Frédérrik, dans les parages du Klondyke.

—Très facile. L'île Saint-Frédérrik appartient à l'heure actuelle à l'un de nos concitoyens, M. Fritz Kramm, le fameux marchand de tableaux, qui y a fait, d'ailleurs, sans beaucoup de succès, je crois, une tentative d'élevage des phoques à fourrure.

—Très bien, merci, c'est tout ce que je désirais savoir.

Et M. Steffel accrocha le récepteur de l'appareil.

En entendant le nom de Fritz Kramm le policier avait cru avoir un éblouissement. Confusément, la vérité lui était apparue comme dans un éclair.

M. Steffel, grâce aux notes de ses agents, n'ignorait pas les fâcheux antécédents des deux frères Cornélius et Fritz. Il savait que l'antiquaire avait été maintes fois soupçonné de servir de recéleur aux détrousseurs de musées et aux voleurs internationaux. Dès lors, sa conviction était faite. Il ne s'agissait plus maintenant pour lui que de découvrir les preuves matérielles, ce qui, sans doute, ne serait pas difficile.

Disons-le en passant, la mentalité des policiers américains diffère beaucoup de celle des policiers français. Il était arrivé maintes fois à M. Steffel lui-même de toucher la forte somme de la part de tenanciers de maisons de jeu, ou même de riches criminels auxquels on permettait, moyennant finances, de gagner l'ancien continent.

Le directeur de la police, après mûres réflexions, résolut de ne point brusquer les choses; peut-être après tout y aurait-il moyen de conclure une transaction avantageuse avec le propriétaire de l'île Saint-Frédérrik.

En proie à ces préoccupations, M. Steffel se fit conduire immédiatement chez Fritz Kramm qui habitait un

luxeux hôtel dans le voisinage du Central Park.

L'antiquaire était absent. Il était allé, à ce que dit le domestique, rendre visite à son frère, le docteur Cornélius. M. Steffel remonta en auto et se fit conduire chez Cornélius où l'italien Léonello l'introduisit cérémonieusement dans le grand salon d'attente de style Louis XIV.

Dès qu'ils connurent la présence du haut fonctionnaire de la police, Cornélius et Fritz accoururent le sourire aux lèvres, la main tendue, mais ils furent décontenancés par la mine grave et presque menaçante de M. Steffel.

—Sirs, dit-il d'une voix brève, ce n'est pas une simple visite de politesse qui m'amène, et je crains bien d'avoir à remplir aujourd'hui près de vous une pénible mission.

Le policier guettait du coin de l'oeil l'effet de ses paroles sur les deux frères, mais ils ne bronchèrent pas.

—De quoi s'agit-il? demanda Fritz d'un ton parfaitement naturel.

M. Steffel résolut de brusquer les choses.

—Je ne vous cacherais pas, monsieur Fritz Krainm, dit-il, que de graves soupçons pèsent sur vous. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes propriétaire de l'île Saint-Frédéric, plus connue dans le monde des bandits de la Main Rouge sous le nom de "l'île des Pendus"?

Fritz était devenu blême; pourtant, ce fut avec assez d'assurance qu'il répondit:

—Il est parfaitement exact que je suis propriétaire de l'île Saint-Frédéric, mais il y a bien des années que je l'ai entièrement abandonnée et je ne comprends pas ce que vous voulez dire avec vos pendus!

—Drôle d'histoire, murmura doucement Cornélius, mais tout en parlant il jetait sur M. Steffel de si étranges regards derrière les vitres de ses lunettes d'or que le policier ne put s'empêcher de frissonner.

Il se rappela les bruits qui avaient couru sur les laboratoires souterrains du sculpteur de chair humaine.

—Notez bien ceci, crut-il bon de dire, c'est que si je subissais de votre part la moindre voie de fait au cours de cette visite, les documents que je possède contre vous, et qui sont en mains sûres, paraîtraient ce soir même dans trois des plus grands journaux de New-York.

—Il n'est pas question de voies de fait, dit le docteur Cornélius toujours parfaitement calme, nous tenons seulement à avoir quelques explications sur l'étrange accusation que vous faites peser sur mon frère.

—Je crois, interrompit Fritz, que M. Steffel est en train en ce moment-ci de commettre une lourde bêtise. Est-ce que des gens comme moi et mon frère, dont la fortune est considérable, qui possédons même une part dans le trust William Dorgan, pouvons avoir quelque chose de commun avec les bandits de la Main Rouge?

—Protestations inutiles, s'écria M. Steffel avec emportement, je sais tout! Vous et votre frère, faites partie des lords de la Main Rouge. J'ai contre vous des témoignages précis.

Fritz et Cornélius échangèrent un coup d'oeil rapide. La situation était évidemment embarrassante.

—C'est vous, poursuivit le policier, qui avez enlevé le savant français, M. Bondonnat, que vous séquestrez encore à l'heure qu'il est; c'est vous qui avez longtemps retenu prisonnier l'honorable lord Burydan. Mais prenez

garde! Le gouvernement de l'Union va expédier un cuirassé contre l'île des Pendus, et ce repaire de bandits sera complètement anéanti. Tenez, ajouta-t-il après un silence, le meilleur parti que vous ayez à prendre serait d'avouer carrément, de me donner les noms de tous vos complices, et peut-être qu'à cette condition, je pourrais obtenir que vous ne soyez pas poursuivis.

Le docteur Cornélius eut un sourire ironique.

—Je connais cette vieille ruse de guerre, dit-il, mais nous serions fort embarrassés, mon frère et moi, de vous révéler les noms de nos complices, puisque nous n'en avons pas et que d'ailleurs nous ne sommes coupables d'aucun crime!

—Parbleu, s'écria Fritz, je devine d'où part cette dénonciation. Elle émane sans doute de ce lord Burydan tout fraîchement évadé du "Lunatic-Asylum", après avoir assassiné un citoyen américain.

—L'honorable lord Burydan, reprit M. Steffel en pesant lentement ses paroles, ignore encore que c'est M. Fritz Kramm le propriétaire de l'île Saint-Frédéric. Je n'ai pas encore jugé à propos de l'en informer.

—Vous êtes libre de le faire. Je ne suis pas responsable, moi, de ce qui se passe dans une île déserte et glaciale où je ne suis pas allé depuis des années.

—Savez-vous ce qui se produira si je mets lord Burydan au courant de la chose? C'est qu'il sollicitera et obtiendra immédiatement l'envoi d'un cuirassé. Dans tous les cas, cette affaire vous causera un tort considérable, même en admettant que vous ne soyez pour rien dans les agissements de la Main Rouge.

Fritz et Cornélius commençaient à comprendre où voulait en venir M. Steffel.

—Je vous affirme, dit le docteur, que mon frère n'a absolument rien à se reprocher, et que l'enquête que vous mènerez avec votre sagacité habituelle établira certainement son innocence.

—Ce que vous dites est possible, reprit le policier avec hésitation, mais qui me dit que vous ne chercherez pas à vous soustraire à l'action de la justice?

—Tenez, dit Cornélius, je vais vous donner une preuve de ma bonne foi. Je vais déposer entre vos mains une caution de cinquante mille dollars : comme cela, vous serez sûr que ni mon frère ni moi ne chercherons à nous échapper.

—Evidemment, fit M. Steffel, qui avait amené ses interlocuteurs au point où il voulait les voir, cette proposition milite en votre faveur. Il est possible après tout qu'une erreur ait été commise à votre sujet. Avant de déclencher un scandale que celui que causerait votre arrestation, je veux élucider cette affaire en toute impartialité.

—Vous reconnaîtrez bien vite que l'on s'est trompé en nous dénonçant. Attendez un instant, je vais vous signer le chèque de cinquante mille dollars.

Le docteur Cornélius traça sur une feuille de son memorandum quelques lignes en caractères hiéroglyphiques, puis il sonna Léonello et lui remit le papier. Une minute après, l'Italien revenait avec un carnet de chèques dont Cornélius et Fritz contresignèrent une feuille en y inscrivant le chiffre de cinquante mille dollars.

M. Steffel s'en saisit, enchanté d'avoir si bien conduit une aussi délicate négociation.

— Aurevoir, sirs, dit-il en se retirant. Plus je réfléchis, plus je suis persuadé que vous avez été victimes d'une dénonciation calomnieuse. Ce n'est pas des hommes comme vous qui sont affiliés à l'association de la Main Rouge! Décidément, cette accusation est absurde et je vais classer l'affaire.

— N'oubliez pas, monsieur Steffet, fit Cornélius avec un sourire plein de sous-entendus, que, s'il arrivait qu'on nous accusât de nouveau, nous sommes toujours prêts à fournir caution.

— Entendu, au revoir, mes chers amis.

Et tous trois échangèrent une cordiale poignée de main.

Tout en traversant le magnifique jardin qui entourait l'hôtel du docteur M. Steffel se disait qu'il serait bien sot de s'en tenir à ce premier acompte, et il se proposait de continuer son enquête dans le plus grand secret, quitte à opérer une arrestation en masse de tous les chefs de la Main Rouge, sitôt qu'il serait parvenu à connaître leurs noms.

— Je sais bien, parbleu, songeait-il, qu'ils ne me réclameront jamais ces cinquante mille dollars, et que je me suis tacitement engagé à laisser la Main Rouge tranquille, mais on n'est pas forcé de se montrer honnête avec de pareils bandits! Si Cornélius et Fritz étaient innocents, ils n'auraient pas essayé d'acheter mon silence au prix d'une somme aussi considérable.

Le policier remonta en auto, en oriant à son chauffeur:

— A la Central-Bank! Et mettez de l'avance à l'allumage pour que j'arrive à temps pour toucher un chèque!

Sitôt que le policier se fut retiré, Cornélius et Fritz se regardèrent anxieusement.

— Nous l'avons échappé belle! murmura l'antiquaire.

— Le danger reste le même, répliqua le docteur. Je n'ai aucune confiance dans ce Steffel, qui est un maître chanteur sans scrupule. Je suis sûr que maintenant qu'il nous a tiré cette plume de l'aile, il n'aura rien de plus pressé que de nous trahir!

— Que faire?

— J'ai déjà donné des ordres à Léo-nello, sous prétexte de me faire apporter le carnet de chèques.

— Je m'étais bien aperçue que tu griffonnais quelque chose, mais je n'avais pas vu de quoi il s'agissait!

— Avec des gaillards de la trempe de Steffel, il faut riposter du tac au tac. En ce moment même, Slugh est déjà en route avec la grande automobile; et il se peut que d'ici une heure nous soyons débarrassés de ce malencontreux policier.

— N'est-ce pas imprudent, murmura Fritz avec inquiétude, et si Steffel a, comme il s'en vante, mis en mains sûres la dénonciation qui nous concerne?

— Mais non, je connais Steffel. Il est bien trop rusé pour s'être confié à qui que ce soit. Il sait fort bien que du moment où il aurait révélé à quelqu'un le nom du véritable propriétaire de l'île des Pendus, il ne serait plus le maître de la situation.

— Ceci dans tous les cas est une leçon, reprit Fritz. Il est indispensable que l'île des Pendus ne soit plus à mon nom. Je vais m'occuper de faire une vente fictive. Je dirai que je me suis débarrassé de cette île glaciale dont il est absolument impossible de tirer parti.

—Il y a longtemps que cette précaution aurait dû être prise. Nous devons en ce moment, ne l'oublie pas, redoubler de vigilance, Jamais, nous n'avons traversé une période de malchance pareille!

—Rien n'est encore perdu!

—Non, mais il va falloir déployer beaucoup d'énergie. La Main Rouge a fait des pertes d'argent considérables, beaucoup de nos affiliés sont en prison et notre prestige diminue; enfin, nous n'avons réussi aucune affaire importante depuis longtemps. Baruch lui-même a si mal dirigé sa barque, que William Dorgan s'est réconcilié avec son fils Harry et a refait un testament où il partage également ses biens entre ses deux fils. Par conséquent, impossible pour le moment de faire disparaître le vieux milliardaire et d'entrer en possession du trust.

—Non, il faut attendre. Je tiens à avoir l'esprit en repos au sujet de l'expédition qu'organisent contre l'île des Pendus Fred Jorgell et ses amis.

—Je suis moi-même un peu à court reprit le docteur; j'ai dépensé, ces temps derniers, des sommes énormes en expériences, et je n'ai pas obtenu les résultats que j'espérais.

—J'ai une intéressante affaire en vue, et qui pourrait faire rentrer dans nos caisses une somme d'un million de dollars!

—By God! cela en vaut la peine! De quoi s'agit-il?

Fritz mit son frère au courant de la proposition que lui avait faite la veille Balthazar Buxton. Les deux bandits échafaudèrent minutieusement le plan qui devait les mettre en possession du célèbre tableau du Titien, le portrait de Lucrèce Borgia, actuellement dans la galerie du milliardaire William Dorgan. C'était sur la com-

plicité de Baruch qu'ils comptaient pur arriver à atteindre leur but.

Cependant, les deux frères jetaient de temps à autre des regards impatients sur la grande horloge de bouille en ébène incrusté de cuivre et d'écaille qui se dressait au fond du salon.

—Slugh ne revient pas vite, grommela Cornélius.

Malheureusement je ne puis l'attendre, répliqua Fritz, j'ai chez moi un rendez-vous important.

—Eh bien, va! Je te téléphonerai s'il y a quelque chose de nouveau.

—Je voudrais bien que cette affaire soit terminée. Je tremble que, si nous ne nous débarrassons pas de Steffel, lord Burydan et ses amis ne viennent à connaître l'exacte situation de la Main Rouge!

—Ne sois donc pas si poltron. Les renseignements que j'ai reçus de San-Francisco sont excellents, en ce sens que Fred Jorgell et sa bande sont toujours persuadés que notre île se trouve dans le voisinage du pôle sud. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, toutes nos précautions sont prises. Il faut que pas un des passagers de "la Revanche" n'échappe au naufrage que je lui prépare!

Les deux frères prirent enfin congé l'un de l'autre; chose extraordinaire, entre de pareils bandits, il s'étaient parfaitement entendus entre eux; jamais ils n'avaient eu une discussion sérieuse. D'ailleurs, l'antiquaire professait à l'égard du savant un véritable culte et s'inclinait toujours très docilement devant ses décisions.

CHAPITRE III

Un déplorable accident

Fritz Kramm s'était tout à coup rappelé qu'il avait donné rendez-vous

à Lorenza, la guérisseuse de perles, et aussi toutes les préoccupations que lui donnaient les sinistres complots de la Main Rouge avaient disparu comme par enchantement. Il n'avait plus qu'un seul souci en tête, retrouver la jeune femme un instant entrevue dans la fastueuse galerie de Balthazar Buxton.

Chemin faisant, il stimulait le zèle de son chauffeur et tremblait à la seule pensée de se trouver en retard et de manquer de quelques minutes la charmante visiteuse.

— Personne n'est encore venu? demanda-t-il à son valet de chambre, en pénétrant en coup de vent dans un petit salon mauresque, meublé de divans bas recouverts de peaux de tigres, et orné de panoplies d'armes orientales.

— Si, lui fut-il répondu. M. Grivard est dans l'atelier et il s'est mis au travail en vous attendant.

— Bien. Je vais le rejoindre. Si une dame vient me demander, vous l'introduirez immédiatement.

La pièce que Fritz avait désignée sous le nom d'atelier était une petite salle située à côté du magasin principal, et qui servait de resserre et de débarras; là se trouvaient empilés des tableaux sans cadre, des châssis à olef, des toiles roulées, tout cela entassé au hasard dans un désordre qui n'avait rien d'artistique.

Installé devant un grand chevalet qui supportait une scène d'orgie du Pinturicchio, un jeune homme à la chevelure d'un blond doré, à la barbe soyeuse et rousse, travaillait avec ardeur. Sous les touches rapides de son pinceau, le torse satiné d'une belle courtisane endormie semblait peu à peu sortir de la pénombre. Les seins aux pointes roses se gonflaient de nouveau et tendaient le velours du

corsage saccagé dans d'amoureux ébats; le cou d'une blancheur de lait retrouvait sous l'effort laborieux de l'artiste ses veinules d'azur.

Cette restauration était si parfaite que les fragments surajoutés se reliaient harmonieusement au reste de la composition sans qu'il fût possible de distinguer les solutions de continuité.

Fritz Kramm, qui était entré sur la pointe du pied, contempla quelque temps le tableau en silence, puis, frappant à l'improviste sur l'épaule du peintre:

— Vraiment, monsieur Grivard, lui dit-il en français, vous êtes un homme admirable; vous avez le génie de vous approprier le style des maîtres de toutes les époques, et le Pinturicchio lui-même reconnaîtrait pour sien ce beau torse de femme endormie qui semble avoir succombé il y a un instant à peine à d'amoureuses fatigues.

— Vous êtes trop indulgent, monsieur Kramm, répondit le peintre d'un ton mélancolique, je vous assure que ce n'est pas difficile pour un homme qui connaît un peu son métier, de mener à bien un semblable travail.

— Ce n'est pas mon avis. Jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui fût en état de s'en acquitter aussi bien que vous.

— C'est sans doute pour cela, reprit l'artiste avec amertume, que vous tenez à me conserver près de vous?

Fritz eut un sourire sardonique.

— Mais oui, fit-il, je tiens énormément à vous conserver! Que vous manque-t-il, en somme, près de moi? Ne vous payé-je pas suffisamment?

— Certes, oui.

— Ne vous laissé-je pas la liberté de faire ce qui vous plaît?

— Sans doute, murmura le jeune homme, mais vous me retenez à New-

York par une violence morale que je ne veux pas qualifier, et vous m'empêchez de revoir la France où m'attendent le bonheur et la gloire!

—Patiencez encore! Un jour viendra où vous me remercirez de la contrainte que je vous impose...

A ce moment le valet de chambre entra et remit à Fritz une mignonne carte de visite.

—La signora Lorenza! s'écria joyeusement l'antiquaire, faites-la entrer ici! Mais ayez soin de la faire passer par la grande galerie et par les deux salons.

Et, se tournant vers l'artiste, il ajouta:

—Monsieur Grivard, vous allez voir une belle personne! Une jeune femme digne en tout du pinceau des vieux maîtres que vous admirez!

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Lorenza, dans un bruissement de soie, pénétra dans la pièce avec cette démarche harmonieuse et noble que les poètes anciens prêtaient aux déesses, et qui faisait ressortir sa taille souple et svelte au-dessus des hanches voluptueusement balancées. L'artiste s'était levé pâle et éperdud'admiration. Son premier sentiment instinctif et irréfléchi, fut qu'il se trouvait en présence d'une princesse ou d'une reine; et il s'inclina vers la jeune femme avec un profond respect.

Fritz s'était hâté d'offrir un fauteuil à la signora Lorenza en s'excusant de ne pas l'avoir reçue dans un des riches salons qu'elle venait de traverser.

—Cette pièce est plus intime, fit-il, et je n'y adm... que les amis. Je vous présente M. Grivard, un artiste du plus haut talent!... La signora Lorenza! la magicienne des perles celle

qui a reçu le don merveilleux de leur rendre la vie et la splendeur!

L'artiste demeurait silencieux, si intimidé qu'il ne trouvait aucun compliment qui lui parût digne de la jeune femme. Il avait la sensation que cette admirable Lorenza appartenait à une race supérieure à la simple humanité, et qu'elle allait peut-être s'évanouir comme ces profils mystérieux que l'on croit apercevoir dans la pénombre des clairs de lune et qui, dès qu'on s'approche, s'effacent dans la nuit.

Lorenza elle-même se trouvait tout émue et toute confuse. Avec son exquise délicatesse de sensation, elle s'était vite aperçue de l'impression qu'elle produisait sur l'artiste et elle était profondément touchée de cette muette et respectueuse admiration.

Du premier coup elle se sentait entraînée vers le jeune homme par une étrange sympathie. Cette physionomie qui respirait la franchise, l'intelligence et la bonté, l'avait charmée.

Les regards de l'artiste, dont les grands yeux bleus avaient une expression très douce, avaient rencontré ceux de Lorenza et les deux jeunes gens avaient ressenti au cœur une étrange commotion. Un trouble inconnu les envahissait. Ils avaient compris que dans cette mystérieuse seconde il s'était passé quelque chose d'irrévocable comme si chacun d'eux venait de pénétrer dans un monde inconnu.

Fritz Kramm, qui ne s'était point aperçu de ce rapide échange de coups d'oeil, s'empressait autour de la jeune femme vers laquelle il était invinciblement attiré.

—Vous savez, signora, dit-il, que j'aurai beaucoup de travaux à vous confier. J'ai des quantités de perles

anciennes sur lesquelles votre merveilleux pouvoir pourra s'exercer tout à son aise. Voulez-vous que je vous en fasse voir quelques-unes?

—Volontiers.

—Tenez, dit-il, en ouvrant un coffret d'acier qu'il avait pris dans un bahut, voici des colliers et des bracelets, des pendentifs et des aigrettes qui datent de toutes les époques de l'histoire. Voici des pendants d'oreilles trouvés dans un sarcophage égyptien; leurs perles sont sans doute contemporaine de celle qu'avalait la reine Cléopâtre après l'avoir fait dissoudre dans le vinaigre. En voici d'autres qui ornèrent le pourpoint de Charles le Téméraire et plus tard le toquet des mignons de Henri III. Celles-ci, jaunes et bleues, paraient la garde du poignard de Tipposahib, un radjah indien...

Tout en continuant cette savante énumération, Fritz Kramm posait sur les genoux de Lorenza d'anciens bijoux aux curieuses montures d'or ou d'argent, mais les perles qui les ornaient, privées de leur orient, devenues absolument mates et ternes, faisaient songer aux prunelles sans regard des aveugles.

Tout à coup la sonnerie du téléphone se fit entendre dans la pièce voisine.

—Vous m'excuserez, dit Fritz, furieux d'être dérangé, je reviens dans un instant.

Son absence, en effet, ne se prolongea que quelques minutes, mais quand il reparut dans l'atelier, sa physionomie avait revêtu une expression maussade.

—C'est assommant, dit-il, il faut absolument que je passe chez mon frère. Heureusement qu'avec l'auto je n'en ai pas pour plus d'un quart d'heu-

re. J'espère que la signora Lorenza voudra bien attendre mon retour, en compagnie de M. Grivard.

—Certainement, répondit la jeune femme. En votre absence j'examinerai ces beaux bijoux. Ils sont tous très curieux.

—Oui, j'ai là quelques pièces assez rares. Distrayez-vous le mieux possible avec ces bibelots, et à tout à l'heure...

Fritz Kramm sauta dans son auto en jetant au chauffeur l'adresse de son frère, mais, à quelques pas de l'hôtel, son attention fut attirée par un crieur de journaux dont la foule s'arrachait les feuilles encore tout humides de la presse.

—Le chef de la police de New-York victime d'un accident grave! Nouveaux détails!

Fritz fit signe au camelot en lui montrant de loin un dollar. L'homme se hâta d'accourir, enchanté de l'aubaine, et remit à l'antiquaire, en échange de la pièce d'argent, un numéro d'une édition spéciale du "New-York Herald".

Le regard de Fritz alla tout de suite à l'article de tête composé en caractères très apparents.

LE CHEF DE LA POLICE DE NEW-YORK VICTIME D'UN ACCIDENT MORTEL

Fatale imprudence d'un chauffeur— Une erreur impardonnable

"Le chef de la police de notre ville, l'honorable M. Steffel, se rendait, il y a quelques heures, à la Central Bank pour y toucher le montant d'un chèque ainsi qu'il l'avait dit à son chauffeur, lorsqu'en traversant la cinquième avenue, l'auto où il était monté fut

violemment heurtée par une grande automobile de course, une cent chevaux, pilotée par un seul homme et lancée à une allure vertigineuse.

“La voiture de M. Steffel fit panache et le chef de la police, grièvement blessé à la tête, aux bras et à la poitrine, alla rouler inerte sur la chaussée.

“L’auteur de l’accident, redoutant sans doute la terrible responsabilité qu’il avait encourue, n’eut pas honte de disparaître et ne put être rejoint par les voitures de la police municipale qui s’étaient lancées à sa poursuite. Le chauffeur de M. Steffel, qui n’a heureusement reçu que des blessures insignifiantes, s’empressa de venir au secours de son maître et, avec l’aide de plusieurs témoins de l’accident, le transporta dans une pharmacie voisine où les soins les plus empressés lui furent prodigués.

“Ce zèle, hélas! devait être fatal au blessé.

“En l’absence du pharmacien, l’honorable M. Wells, le garçon de laboratoire de ce dernier lui fit absorber le contenu d’un flacon qu’il supposa rempli d’éther et qui, en réalité, contenait une potion éthérée additionnée d’une forte dose de morphine.

“L’employé s’aperçut presque aussitôt de son erreur, mais, en dépit des soins énergiques qu’il prodigua au chef de la police, le malheureux ne tarda pas à succomber sans avoir repris connaissance.

“Détail singulier, le chèque dont M. Steffel avait dit être porteur n’a pu être retrouvé, non plus que son portefeuille. Ce larcin s’explique aisément par la présence de la foule de curieux qui, en dépit des policemen, avait envahi la pharmacie.

“Une enquête a été immédiatement ouverte sur ce double et déplorable accident.

“La bonne foi du garçon de laboratoire, un certain Smith, natif de New-Jersey, ne peut être soupçonnée. Cependant il sera poursuivi pour homicide par imprudence.”

A la suite de cet article venait une notice biographique où l’on célébrait pompeusement le courage, l’intelligence, l’habileté et les autres vertus du chef de la police, en énumérant les arrestations sensationnelles auxquelles il avait collaboré.

Après avoir terminé la lecture de ce fait divers impressionnant, Fritz Kramm se sentit délivré d’un poids énorme. Une fois de plus la Main Rouge venait de triompher d’un de ses plus redoutables ennemis; le crime avait été commis avec une si foudroyante rapidité que certainement M. Steffel n’avait pu faire de confiance à personne. Tout était donc pour le mieux. Et ce fut avec la mine souriante et paisible qui lui était habituelle, que Fritz Kramm pénétra chez le docteur Cornélius de qui il brûlait d’apprendre des détails complets.

C’était à Slugh et à Léonello que revenait tout l’honneur de la criminelle expédition. C’était Slugh qui, d’une habileté extraordinaire comme chauffeur, avait très volontairement enlutté le chef de la police et c’était Léonello qui avait transporté le blessé chez un pharmacien affilié à la Main Rouge et avait présidé en personne à l’empoisonnement du malheureux policier.

C’était encore Léonello qui avait dérobé le chèque de cinquante mille dollars et le portefeuille de la victime.

Fritz Kramm ne demeura chez son frère que le temps strictement indis-

pensable. Maintenant qu'il était délivré des inquiétudes que lui avaient causées les menaces de Steffel, il avait hâte de rentrer chez lui et de retrouver la belle Lorenza dont il était passionnément épris.

—Je n'ai jamais aimé aucune femme, songeait le bandit, jamais je n'ai ressenti un trouble pareil à celui que j'éprouve en ce moment!... Oui, je veux que Lorenza soit à moi, dussé-je dépenser des millions! Dussé-je me marier avec elle! Dussé-je même abandonner la Main Rouge et me séparer de mon frère!

Malheureusement pour Fritz, il n'était guère probable que la belle Italienne répondit jamais à sa passion. Avec cette délicatesse des sens qui arrivait presque à la divination, Lorenza avait eu vite fait de deviner, sous les apparences correctes du gentleman, l'homme rusé, brutal, hypocrite et sans foi qui était le second lord de la Main Rouge.

Elle éprouvait pour lui une de ces antipathies irraisonnées qui mettent en défense les êtres faibles contre ceux qui pourraient leur nuire. En revanche, elle avait tout de suite été gagnée par les manières à la fois franches et timides du bel artiste.

Pendant l'absence de Fritz Kramm, tous deux causèrent doucement, tout en examinant les bijoux et les œuvres d'art dont l'hôtel de l'antiquaire était bondé de la cave au faite. Ils s'entretenaient de choses indifférentes, mais il y avait dans leurs opinions, même sur les points de détail les plus insignifiants, une concordance absolue; ils se comprenaient d'un mot, d'un geste, parfois même d'un simple sourire.

—M. Kramm va revenir, dit enfin Grivard, et je vous laisse discuter avec lui de la guérison de ses perles.

mais j'aurais été bien heureux de vous revoir.

—Rien ne s'y oppose, murmura la jeune femme qui rougit imperceptiblement.

—Signora, je voudrais vous demander une grande faveur, celle de faire votre portrait

—Bien volontiers, répondit Lorenza. Retenez mon adresse. J'habite un petit hôtel, situé au No 333 de l'avenue Broadway. Je suis chez moi tous les matins; mais surtout pas un mot à M. Kramm, il n'a pas besoin de savoir que nous sommes tout de suite devenus si bons amis.

—Soyez tranquille, je serai discret. Adieu, signora!

Mettant un genou en terre, Louis Grivard déposa un respectueux baiser sur la main blanche et fine que lui tendait Lorenza, et se retira l'âme extasiée, le cœur débordant d'une joie qu'il n'avait jamais connue.

CHAPITRE IV

Un drame de la misère

L'esthétique mobilière du Yankee pur sang est totalement différente de celle de l'Européen, même si ce dernier est Anglo-Saxon; le Yankee recherche avant tout ce qui est immédiat et pratique, et il bannit, par principe, toute ornementation. Par exemple, un milliardaire new-yorkais se fera une loi de n'avoir que des meubles simples, sans moulures; il se fera confectionner un fauteuil sur mesure, il dépensera huit ou dix mille dollars pour une adduction d'eau ou d'électricité, mais on ne verra chez lui, ni un tableau, ni une statue.

En revanche, il possèdera des classeurs archiperfectionnés, un télépho-

ne haut parleur, et tout le service de sa table se fera automatiquement.

Si l'on trouve chez lui quelque tableau de maître, sa présence sera surtout due à la vanité. En général,—car il y a d'honorables exceptions,—un milliardaire possède des tableaux ou des statues, parce que c'est la mode d'en avoir, parce qu'un tel, qui est très riche, en possède et qu'il faut faire comme tout le monde, parce qu'enfin les tableaux et les statues sont une affirmation et une preuve de la richesse, parce qu'ils coûtent cher et qu'ils représentent un capital susceptible de s'accroître.

Nous avons connu un milliardaire qui avait payé quatre-vingt-douze mille francs un superbe Corot et l'avait fait placer dans son salon, mais "qui n'avait jamais eu le temps de le voir".

On a des tableaux, dans le monde des Cinq Cents, comme certaines femmes ont des bijoux. L'essentiel n'est pas de goûter une sensation esthétique, d'ailleurs accessible à bien peu de personnes, mais de faire crever de dépit les amis et connaissances qui ne peuvent se payer un objet aussi coûteux.

Des financiers qui, dans le secret de leur âme, admirent les pires chromos ou les navrantes statues de la rue St-Sulpice, ont une galerie de chefs-d'œuvre pour la même raison que certains parvenus qui, adorant le ragoût de mouton et le veau aux carottes, se repaissent à contre-cœur de truffes, de caviar et de homard à l'américaine parce que ce sont des mets chics que l'on paie cher.

Le milliardaire Fred Jorgell se rattachait par certains côtés à cette catégorie de richards vaniteux et fermes à tout véritable sentiment artistique ;

mais il n'en était pas de même de son rival financier William Dorgan.

Le père de l'ingénieur Harry, Anglais de naissance, aimait et comprenait les belles choses. L'hôtel qu'il occupait et qu'il avait fait reconstruire après l'incendie de la trentième avenue, était exactement copié sur un château du temps de la reine Elisabeth, à l'architecture emphatique et maniérée. Ce n'était partout que tourelles, clochetons et arcades fleuries de sculptures.

William Dorgan possédait une galerie composée surtout de tableaux de l'école anglaise de la fin du dix-huitième siècle et de quelques Français modernes. Il n'avait que peu ou point de tableaux anciens. Il avait fallu que le hasard d'une occasion lui permit d'acheter le portrait de Lucrèce Borgia, oeuvre incontestablement plus belle que ce portrait de César Borgia qui appartient à Rothschild et se trouve actuellement au château de Ferrières.

Le portrait de Lucrèce Borgia avait été placé dans un salon spécial, orné de meubles italiens de l'époque de la Renaissance. C'est là que, depuis quelques jours, Louis Grivard travaillait à faire une copie aussi exacte que possible du chef-d'œuvre.

Il était tout à son travail, un matin, lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir et qu'il aperçut le fils aîné de William Dorgan, le fameux truster Joë Dorgan,—ou, comme on le sait, l'assassin Baruch qui avait usurpé sa personnalité.—Comme il le faisait souvent, il venait jeter un coup d'oeil sur les travaux de l'artiste et s'entretenir quelques instants avec lui.

Bien que le fils du milliardaire montrât envers lui la plus grande courtoisie, Louis Grivard ne ressentait pour

lui aucune sympathie, et leur conversation se bornait souvent à quelques phrases de politesse; mais, ce matin-là, Baruch paraissait en veine de causerie:

—Ce que vous faites-là est admirable, dit-il au peintre. Il faut certainement être un connaisseur d'une grande habileté, pour distinguer de l'original une copie aussi bien exécutée.

—Je tâche de faire de mon mieux. En tout cas j'ai pris les plus minutieuses précautions pour que la reproduction soit aussi exacte que possible.

—De quelles précautions parlez-vous?

—Ainsi, par exemple, la toile dont je me sers est de l'époque.

—Vous n'avez pu sans doute faire de même pour les couleurs? Quoique je sois assez ignorant, je sais que le Titien ne pouvait employer nos couleurs modernes qui sont toutes dues à la chimie et, d'ailleurs, beaucoup moins solides que les couleurs des anciens.

—C'est ce qui vous trompe, fit Louis Grivard. Pour exécuter ce tableau je ne me sers, comme le Titien lui-même, que de terres broyées avec de l'huile et qui sont absolument inaltérables. Mon bleu d'outremer est fabriqué d'après l'ancien procédé, avec du lapis-lazuli finement broyé, et j'ai banni de ma palette les laques et les oxydes si sujets à se ternir.

—Voilà qui est très intéressant! Mais savez-vous à qui est destinée cette copie?

Une ombre passa sur le visage expressif de l'artiste.

—Je l'ignore, répondit-il. Je suis aux gages de M. Kramm, je fais ce qu'il me commande et je n'en sais pas plus long!

—Je ne serais pas étonné que mon ami, M. Fritz Kramm, qui est lui-même un amateur distingué, ne gardât cette belle copie pour sa propre galerie.

—Je vous l'ai dit, je ne puis vous renseigner à cet égard.

—En tout cas, je suis heureux du hasard qui m'a permis de faire votre connaissance, et j'ai donné des ordres pour que vous soyez admis, chaque fois que vous le désirerez, à visiter les tableaux que possède mon père.

—Je ne sais si je pourrai d'ici longtemps profiter de votre aimable permission. La copie de la "Lucrèce Borgia" est terminée. Il ne me reste plus que quelques glacis à poser et ce sera fini.

—Vraiment, s'écria Baruch, en se reculant pour mieux juger de l'effet, il est impossible de faire une copie plus parfaite!

Et ses regards se portaient de l'un à l'autre des deux tableaux, dans une muette admiration.

La belle princesse courtisane qui fut la maîtresse de son père, le pape Alexandre VI, et de son frère César, avait été représentée par le Titien, négligemment assise dans un grand fauteuil de Venise, de forme raide. Ses beaux cheveux blonds, séparés sur le front en deux bandeaux, étaient serrés par un jaseron d'or que retenait, juste au-dessus des sourcils, une grosse émeraude. Une robe de velours vert accusait la souplesse de sa taille et laissait à découvert ses bras blancs et sa gorge ronde aux seins menus et placés un peu haut. Mais ce qu'il y avait de prestigieux, c'était le sourire innocent de ce beau visage aux yeux purs et limpides, à la bouche enfantine. Pourtant à l'époque où ce portrait avait été fait, Lucrèce, trois fois veuve

et mère une fois déjà, avait épouvanté les contemporains par ses crimes et ses orgies.

Les deux hommes s'entretenaient quelques instants encore de cette énigmatique Lucrèce, dont lord Byron fut amoureux par delà la mort et les siècles révolus, et dont il garda longtemps une boucle de cheveux arrachée au tombeau de Ferrare et acquise pour une somme immense.

Ce n'était pas par désœuvrement ou par simple curiosité que Baruch avait fait preuve de tant d'intérêt pour l'oeuvre de Louis Grivard. Il avait surveillé le travail de ce dernier de très près, et pour des raisons qui n'avaient rien de commun avec les préoccupations artistiques.

Fritz et Cornélius l'avaient mis au courant de la proposition faite par Balthazar Buxton, et comme tous trois savaient fort bien que William Dorgan ne consentirait jamais à se défaire de son tableau, il avait été décidé entre eux que le portrait de Lucrèce Borgia serait volé dans des conditions telles que le larcin ne pût jamais être découvert.

Pour y réussir, Fritz avait songé à faire appel au talent de Louis Grivard. Il avait été convenu que l'artiste ferait du tableau une copie fidèle et qu'au dernier moment, il remplacerait par la copie l'original qui, lui, serait livré à Balthazar Buxton.

Ce plan avait les plus grandes chances de réussir. William Dorgan se trouvant précisément absent, parti en tournée d'inspection pour visiter les immenses domaines du trust des cotons et maïs dont il était le directeur.

Fritz Kramm avait des raisons de croire l'artiste entièrement à sa discrétion et, malgré les protestations indignées de celui-ci, il lui avait inti-

mé l'ordre d'opérer la substitution. Louis Grivard avait feint d'accepter, se réservant de trouver, au dernier moment, un stratagème qui lui évitât de se faire complice d'une action déshonorante.

Baruch ne voulait paraître en rien dans l'affaire, mais c'est lui qui avait introduit l'artiste dans le palais paternel et avait rendu possible le vol du chef-d'oeuvre.

Après avoir longtemps résisté aux suggestions de ses deux complices, il commençait à croire que le larcin aurait un plein succès. L'exactitude de la copie rendait la chose très vraisemblable. Fritz Kramm, de son côté, se croyait sûr que l'artiste obéirait à ses intentions avec la docilité la plus aveugle.

En quittant Louis Grivard, Baruch se rendit chez Fritz pour lui dire que les choses marchaient à souhait et que sans doute la Main Rouge ne tarderait pas à encaisser le million de dollars promis. Fritz n'était pas chez lui; il venait de se rendre chez la guérisseuse de perles, dont il était de plus en plus épris. Baruch dut donc se diriger vers la demeure de Cornélius, qu'il tenait à mettre au courant.

Demeuré seul dans le magnifique salon italien aux meubles de cuir doré, au plafond orné d'un lustre en verre de couleur de la fabrique de Murano, Louis Grivard travailla deux heures encore avec ardeur, s'enthousiasmant de plus en plus pour son oeuvre, à mesure qu'il avançait dans sa besogne. Tout à coup, il jeta ses pinceaux dans un élan de vive satisfaction.

—Je n'y donnerai pas une touche de plus, s'écria-t-il, jamais je ne suis arrivé à une imitation aussi parfaite! Je crois, dussé-je dire un blasphème, que le Titien lui-même, s'il revenait

sur terre, ne pourrait distinguer son tableau du mien!...

L'artiste demeura quelque temps plongé dans une profonde rêverie.

Puis, distraitement, il se mit à feuilleter un album rempli de croquis, et il s'arrêta à une page où il y avait un profil de Baruch, tracé de verve en quatre coups de crayon.

—Singulière physionomie, que celle de Joë Dorgan, murmura-t-il, je n'en ai jamais vu de semblable. Aucun des muscles ne se trouve à sa place. On dirait que ce visage a été trituré, retravaillé en sous-main. Ce Joë est décidément inquiétant! Il a deux ou trois expressions de visage toutes différentes l'une de l'autre et, sous l'empire de quelque passion, ses traits ordinaires disparaissent pour faire place à d'autres, comme s'il y avait en lui deux individualités distinctes. Il y a là décidément, un étrange mystère!

Tout en suivant le cours de ses pensées, Louis Grivard avait remis en place son chevalet et sa boîte à couleurs, puis il quitta son vêtement de travail et sortit rapidement de l'hôtel du milliardaire.

Il savait que, comme presque tous les jours, il était attendu par Lorenza, et il n'avait que le temps de déjeuner rapidement pour se trouver à l'heure indiquée chez la belle Florentine.

Le Yankee, qui passe sa journée dans les bureaux et les offices des immenses maisons à trente étages, se retire généralement le soir dans un petit cottage à lui, entouré d'un jardin et situé dans une rue tranquille. La nuit, les monstrueux gratte-ciel sont à peu près inhabités; aussi la banlieue et certains faubourgs de New-York sont entièrement peuplés de ces maisonnettes toutes construites sur

un modèle identique, avec une cour protégée par une grille, un parterre orné de géraniums, trois marches de pierre blanche et une porte sur laquelle le nom de l'habitant de la maison resplendit sur une large plaque de cuivre ou de nickel.

C'était une habitation de ce genre qu'avait choisie Lorenza; c'est là que Louis Grivard allait chaque jour passer tout le temps dont il disposait, en dehors de ses travaux.

Il s'était établi entre les deux jeunes gens une de ces soudaines amitiés qui seraient inexplicables, si elles n'étaient presque toujours le début d'un ardent et durable amour.

Il semblait à Louis et à Lorenza qu'ils se connaissaient déjà depuis des années. Ils n'étaient heureux que lorsqu'ils se trouvaient réunis, et leur mutuelle confiance était si grande qu'ils n'avaient entre eux aucun secret.

Une vieille femme, à la mine débonnaire, au visage sillonné de milliers de rides, mais dont les yeux demeuraient encore vifs sous le foulard de couleur voyante qui entourait ses cheveux blancs, ouvrit la porte à Louis Grivard et l'introduisit dans le petit salon où Lorenza se tenait habituellement.

C'était une pièce gaie et claire, tendue de toile écrue à fleurettes d'or et toute remplie de fleurs et de bibelots charmants. Près de la fenêtre, des tourterelles roucoulaient dans une grande cage de filigrane d'argent et, à côté d'elle, il y avait un pied de mimosa dans une caisse de faïence bleue. Les meubles, ornés d'arabesques de nacre, étaient de ce mauvais goût italien qui est parfois exquis. On voyait, d'ailleurs, que la belle Lorenza avait pour la nacre une vraie passion.

Il y en avait partout: des coupe-papier de nacre, des étagères de nacre et, sur la cheminée, une collection de beaux coquillages aux reflets chatoyants.

Lorenza portait elle-même un superbe collier de perles, à peine plus éclatant que la blanche poitrine sur laquelle il s'étalait.

A la vue de l'artiste, la jeune femme s'était levée et était accourue la mine souriante.

—Comment allez-vous, mon cher Louis? lui dit-elle. Je suis contente de vous voir. Figurez-vous que cette nuit j'ai rêvé que vous étiez malade.

—Je vous assure, ma belle amie, que je me porte parfaitement!

—Mais comme vous avez l'air préoccupé?

—Mais non! protesta faiblement le jeune homme.

—Vous ne savez pas mentir. Vous devez avoir quelque ennui! Je suis très superstitieuse, je crois beaucoup aux rêves! Il doit y avoir un peu de vérité dans celui que j'ai fait la nuit dernière!

Louis ne put s'empêcher de sourire.

—Vous êtes une vraie magicienne, fit-il. Eh bien, je l'avoue, je suis, en ce moment-ci, un peu préoccupé... On ne peut rien vous cacher, ma chère Lorenza!

—Il faut me raconter cela! Tenez, asseyez-vous là, près de moi, et, si je suis satisfaite de votre franchise, je vous permettrai de m'embrasser.

—Soit. Mais je veux être payé d'avance.

Avec une simplicité et un manque de coquetterie qui prouvaient sa candeur et la pureté de ses intentions, Lorenza baissant les yeux offrit, d'un geste gracieux, sa joue au jeune homme qui y déposa un long baiser.

Ils s'étaient assis l'un près de l'autre et Louis avait pris dans ses mains les mains de Lorenza, sans que celle-ci songeât à les retirer.

—Maintenant, murmura-t-elle, je vous écoute.

La physionomie de l'artiste s'était rembrunie.

—Ce que j'ai à vous dire est sérieux, commença-t-il, et je ne ferais pas une pareille confidence à d'autres que vous.

Très brièvement, il raconta dans quel embarras il se trouvait, maintenant que le portrait de Lucrèce Borgia était terminé.

—Il m'est impossible, conclut-il, de me rendre complice d'un vol. Je ne m'y résoudrai jamais! Et d'un autre côté, si je n'obéis pas à ce misérable Fritz Kramm, je m'expose à de terribles représailles!

—Comment donc se fait-il, demanda la jeune femme, toute soucieuse, que cet homme exerce sur vous un tel empire? Si vous lui devez de l'argent, je vous en prêterai pour le payer. Ne suis-je pas votre amie?

—C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'argent, murmura Louis d'un air sombre.

Puis il ajouta, comme s'il prenait une brusque décision:

—Je vais tout vous dire, il vaut mieux que vous connaissiez la vérité... Mon père était un grand industriel français. Il était à la tête d'une usine d'automobiles et d'aéroplanes, dans les environs de Paris. Jusqu'alors, les affaires avaient marché admirablement; mais, l'an dernier, un banquier, auquel mon père avait confié tous ses capitaux, passa à l'étranger en laissant un déficit de plus de trois millions...

—“Nous étions ruinés. Pour faire honneur à ses échéances, mon père dut vendre ce qu'il possédait, céder son usine; mais nos créanciers furent désintéressés jusqu'au dernier sou. C'est alors que je commençai à organiser des expositions, et, peu à peu, mon nom fut connu des amateurs et des marchands... Nous étions résolus, mon père et moi, à lutter courageusement contre l'adversité, mais, comme on dit, les malheurs vont par troupe... Ma mère et ma soeur moururent; mon père, désespéré, prématurément vieilli par le chagrin, mais non vaincu, réunit, avec mon secours, quelques milliers de francs et s'embarqua pour New-York où, grâce à sa compétence d'ingénieur et d'industriel, il espérait recommencer sa fortune.

—Je devine qu'il n'y réussit pas, interrompit Lorenza, en serrant affectueusement les mains de son ami.

—Hélas! au bout de trois mois, une dépêche m'apprenait que mon père venait de se suicider, après avoir vu s'évanouir ses dernières ressources. Je vendis tout ce que je possédais et je partis pour New-York. J'emportais avec moi mes tableaux. Un grand marchand parisien m'avait fourni les moyens d'organiser ici une exposition, dont les bénéfices devaient me servir à rembourser l'argent que j'avais dû emprunter, pour subvenir aux frais de mon voyage et à ceux de la sépulture de mon père...

—C'est là une douloureuse histoire! murmura la jeune fille, dont les yeux étaient humides de larmes.

—Mais il faut que j'aille jusqu'au bout de mon récit. Malgré les droits de douane très élevés dont les tableaux sont frappés en entrant en Amérique mon exposition eut du succès et nous laissa une somme assez rondelette, à

l'organisateur et à moi. C'est alors que je fis la connaissance de Fritz Kramm. Il avait acquis, sans marchander, deux ou trois de mes toiles, et il avait hautement manifesté son admiration pour l'habileté toute spéciale dont je suis doué pour les copies des maîtres anciens; aussi ne fus-je pas étonné quand je reçus un mot de lui, m'invitant à passer à son hôtel pour une affaire qui ne souffrait pas de retard.

—Il a dû vous faire tomber dans quelque traquenard?

—Vous allez en juger.

—Après m'avoir fait entrer dans son cabinet, il tira brusquement de son portefeuille une lettre qu'il me mit sous les yeux. Je devins pâle en reconnaissant l'écriture de mon père, et c'est le coeur étreint par l'angoisse que je lus ces terribles mots:

—“Ruiné, vieux et malade, il ne me reste plus qu'à mourir. C'est librement et volontairement que je me donne la mort.

—“J'ai volé cinquante mille francs à M. Fritz Kramm et je ne puis survivre à mon déshonneur.

“Jérôme Grivard.”

—“J'étais atterré. Les caractères de la fatale lettre dansaient devant mes yeux.”

—“Que comptez-vous faire, monsieur? me demanda Fritz Kramm sans me donner le temps de réfléchir, rien ne vous oblige, vous le savez, à reconnaître la dette de votre père!

—“—Monsieur, répliquai-je vivement ému, vous serez intégralement remboursé; seulement, il me faudra du temps, hélas! Il ne me reste presque rien du produit de ma vente.

—“Je suis charmé de vous voir si bien disposé, reprit-il avec satisfaction, ces sentiments de haute probité

vous font le plus grand honneur, je vais vous indiquer comment vous pourrez vous acquitter envers moi. J'ai pu apprécier votre talent, qui est très grand. Un restaurateur de tableaux de votre habileté me serait très utile. Entrez donc chez moi à des appointements raisonnables, dont le chiffre sera réduit chaque année—du moins en partie, car il faut bien aussi que vous viviez—du total de la dette de votre père. Dans quelques années vous serez quitte envers moi.

—Mais à combien se montent ces appointements? demanda la jeune fille avec émotion.

L'artiste eut un geste de colère.

—A trois mille dollars. Et même en usant de la plus stricte économie, je suis obligé d'en dépenser au moins mille pour ma nourriture et mon entretien.

—De sorte qu'il vous faudra cinq années pour vous libérer entièrement.

—Si encore je devais réellement cette somme, reprit le jeune homme avec une irritation croissante, mais j'ai la conviction que mon père qui était l'honneur et la probité mêmes, n'a jamais pu voler cinquante mille francs à ce misérable!

—Cela me paraissait, à moi aussi, bien invraisemblable!

—Le lendemain même du jour où j'avais signé à Fritz une reconnaissance de cinquante mille francs et un contrat en bonne forme me liant pour cinq ans, je reçus de Paris une lettre qui s'était croisée avec moi en chemin et qui venait me joindre à New-York d'où elle était partie.

—C'était une lettre de mon père! Dans quatre pages d'une écriture serrée où se voyaient encore des traces de larmes, le malheureux homme m'expliquait qu'à bout d'énergie et de

ressources il se décidait à mourir. Et il insistait sur ce point, qu'il mourait sans devoir un sou à personne et que son fils aurait le droit de respecter sa mémoire comme celle d'un honnête homme!

Louis Grivard ajouta d'une voix mouillée de sanglots:

—Je vous ferai lire un jour cette lettre, chère amie. Mon père y met à nu ses douleurs les plus poignantes et me raconte les suprêmes déboires qui l'ont amené à sa fatale résolution. Mais, en même temps, il me donne les plus nobles conseils. Il me recommande de demeurer plutôt toujours pauvre et inconnu que d'obtenir le succès et la fortune par un moyen déloyal!...

—Votre père n'a donc pas volé Fritz Kramm? Que signifie alors cette lettre? Un faux, sans doute?

—Non, pas entièrement. A force de réfléchir et de m'informer, je crois être arrivé à découvrir la vérité. Les premières lignes sont bien de mon père, mais Fritz Kramm a dû profiter de ce qu'il y avait un blanc entre le texte et la signature pour ajouter une phrase imitant habilement l'écriture.

C'est abominable!

—Fritz Kramm a ainsi trouvé le moyen de se procurer à bon compte un esclave. J'estime à plus de dix mille dollars la somme que mes travaux ont dû lui rapporter pendant l'espace d'une année.

—Il y a là un point obscur, fit Lorenza, réfléchissant. Comment le billet écrit par votre père a-t-il pu tomber entre les mains du marchand de tableaux? Voilà ce qui me paraît malaisé à expliquer.

—J'ai fini par découvrir de quelle manière. Le médecin appelé pour constater le décès de mon malheureux père n'était autre que le docteur Cor-

nélius, le sculpteur de chair humaine. Il a dû s'emparer à tout hasard du billet que son frère a utilisé quelques jours plus tard, lorsque mon exposition lui a permis de constater que j'étais tout à fait l'homme qu'il lui fallait.

—Vous n'avez jamais fait part de vos découvertes à M. Fritz?

—Mais si. Nous avons eu à ce sujet une très violente explication, mais il m'a soutenu avec un sang-froid glacial que la lettre qu'il avait entre les mains n'était nullement un faux, et il m'a démontré avec une cruelle ironie que personne ne tiendrait compte de ma réclamation, puisque j'avais reconnu implicitement l'authenticité de l'écriture de mon père en signant la reconnaissance de cinquante mille francs.

—Enfin, il ajouta que toute tentative de ma part pour me soustraire au paiement, m'exposerait à un procès et à la publication de la lettre dans les journaux français. Je compris que, même si j'obtenais gain de cause, la mémoire de mon père n'en serait pas moins déshonorée et je me soumis!...

—Ce Kramm est décidément un grand misérable!

—Vous ne le connaissez pas encore entièrement. Il y a quelque temps, il est revenu sur sa menace de publier la lettre et il m'a ordonné d'exécuter la copie du portrait de Lucrèce Borgia et de la substituer à l'original. Tel est le scélérat auquel nous avons affaire!

Le beau visage de Lorenza était devenu rose d'indignation. Les ailes de ses narines étaient gonflées par la colère et ses noirs sorcils froncés donnaient à sa physionomie l'expression majestueuse d'une déesse irritée.

—Maintenant, demanda Louis, que me conseillez-vous de faire?

—Il faudrait rentrer en possession de votre contrat et de la reconnaissance de cinquante mille francs. Je ne vois pas encore, malheureusement, par quel moyen y parvenir.

—Mais pour le tableau?

Contentez-vous d'apporter à Kramm la copie que vous avez faite en lui disant que c'est l'original. Croyez-vous qu'il prendra le change?

—J'en suis sûr. Ma copie est très bonne. De plus, je vais passer une couche de vernis que je laisserai sécher au soleil, et le tableau aura tout à fait l'air d'être de l'époque.

—Mais, poursuivit l'artiste avec angoisse, je ne voudrais pas non plus que M. Buxton fût volé. Vous le voyez, la situation est inextricable!

—Ne vous découragez pas, je vais réfléchir à tout cela. Ne portez que demain votre copie à Kramm, cela nous fait toujours gagner un peu de temps; d'ici là, j'aurai trouvé!

Malgré les promesses de sa charmante amie, Louis Grivard demeurait sombre et silencieux.

Lorenza mit tout en oeuvre pour l'égayer et le consoler.

—Je vois, dit-elle avec son apaisant sourire, que nous ne travaillerons pas encore aujourd'hui à mon portrait.

Et elle montrait, dans le fond de la pièce, un chevalet dissimulé sous une épaisse draperie.

—Je vais m'y mettre, si vous le désirez, fit l'artiste sans enthousiasme.

—Non. Aujourd'hui vous êtes mal disposé. Vous ne feriez que de la mauvaise besogne: puis, regardez comme vous êtes peu galant, vous n'avez même pas songé à me réclamer le baiser que je vous ai promis.

Louis ne put s'empêcher de sourire.

—Il est toujours temps, s'écria-t-il, en jetant ses bras autour de la taille de Lorenza, qui faisait la coquette et se reculait.

Enfin elle consentit à tendre son front. Mais, par suite d'on ne sait quel faux mouvement ce fut sur la bouche de Lorenza que les lèvres brûlantes de Louis se posèrent dans un long et voluptueux baiser.

CHAPITRE V

Un feu de joie

À la suite des confidences de Louis Grivard, Lorenza avait passé une nuit d'insomnie. Mille projets se présentaient à son esprit, mais elle les repoussait l'un après l'autre comme inexécutables.

Les premiers rayons du jour pénétraient déjà par l'interstice des rideaux de velours lilas, doublés de soie orange, qui protégeaient le sommeil de la jeune femme, qu'elle n'avait pas encore fermé l'œil. Son visage avait pâli, ses yeux étaient légèrement cernés par la fatigue, mais elle paraissait satisfaite.

Elle sonna sa bonne, la vieille Graziella, qui lui apporta le chocolat matinal et lui demanda maternellement des nouvelles de sa santé.

—J'ai mal dormi, répondit la jeune femme, mais n'importe, approche de mon lit le petit bureau de citronnier, je veux griffonner un télégramme.

La vieille obéit. Lorenza, se penchant dans une pose mal commode, mais qui eût ravi d'aise un sculpteur, traça quelques lignes d'une écriture fiévreuse et mit sur l'enveloppe l'adresse de M. Fritz Kramm, le marchand de tableaux.

—Tu porteras cela à la poste tout de suite, dit-elle à Graziella, mais auparavant tire les rideaux, que je ne sois pas incommodée par le soleil. Il faut que je dorme jusqu'à midi.

La vieille femme s'empressa et, laissant la chambre plongée dans d'épaisses ténèbres, sortait sur la pointe du pied pour ne revenir qu'à midi.

Lorenza avait bien dormi et ces quelques heures de repos avaient suffi pour rétablir complètement ses forces. Le collier de grosses perles qui ne la quittait pas, même pendant son sommeil, rayonnait d'un doux éclat. Elle les flatta distraitement de la main, leur parla comme à des êtres animés.

—Je vois, fit-elle, mes chères petites, à la beauté de votre orient ce matin, que mon sommeil m'a été profitable. Je possède tout mon sang-froid et je suis prête à entamer la lutte.

Lorenza se leva, s'habilla et, après avoir pris son bain, déjeuna très légèrement. Elle avait donné rendez-vous à Fritz Kramm pour trois heures de l'après-midi. Elle l'attendit avec un peu d'impatience nerveuse, s'occupant à relever sur un mignon carnet à couverture en nacre les heures de départ des paquebots et des trains qu'elle trouvait dans un volumineux indicateur.

Elle s'interrompit de ce travail pour appeler Graziella.

—Que désire la signora?, demanda la vieille.

—Tu vas m'allumer du feu dans cette cheminée.

—Bien, signora.

—Tu jetteras aussi quelques papilles de senteur dans le brûle-parfums et tu mettras à rafraîchir dans un seau de glace deux flacons de ce moscato-spumante que j'ai reçu de

Florence le mois dernier; puis tu t'occuperas de faire nos malles.

Et comme la vieille Graziella réprimait mal un geste de surprise:

—Oui, dit la jeune femme, il se peut que nous partions ce soir ou demain pour une assez longue excursion.

—Ah! j'oubliais! Il faut faire disparaître cette toile et ce chevalet. Tu les monteras à ma chambre.

Graziella se hâta d'obéir, et bientôt ces divers préparatifs furent terminés. Lorenza s'était étendu sur le divan de cuir de Venise à grandes arabesques d'or, dans une pose adorablement féline. Ses bras nus sortaient des manches d'un large peignoir de soie pourpre, tout brodé de chimères japonaises et, sous le casque sombre de sa lourde chevelure, ses yeux bleus où passait de temps en temps une lueur étaient profondément pensifs.

Trois heures venaient de sonner lorsque Fritz Kramm, avec une ponctualité toute yankee, se présenta à la porte du cottage. Graziella l'introduisit immédiatement.

Dès le seuil du petit salon, le marchand de tableaux aspira avec délices l'atmosphère subtile et pénétrante qui régnait dans cette pièce; les cassolettes exhalaient des fumées de bois d'aloès et d'encens, les grands bouquets de fleurs dans les vases se pâmaient dans la tiédeur de l'air et, de Lorenza elle-même, montaient d'alanguissants et capiteux effluves, comme si tout son corps n'eût été qu'une grande fleur de chair plus délicatement embaumée. Fritz eut la sensation de pénétrer dans la caverne enchantée de quelque Circé, son cœur battait au galop, ses mains tremblaient et il comprenait obscurément

qu'il ne pourrait rien refuser de ce que lui demanderait cette femme.

Lorenza tout de suite le mit à l'aise par une gaieté, une vivacité de réparties qu'il ne lui avait encore jamais vues.

—Vous m'avez écrit, balbutia-t-il d'une voix tremblante d'émotion; est-ce que vous seriez décidée à vous montrer moins cruelle?

Lorenza eut un franc éclat de rire.

—Pas si vite, signor Kramm, murmura-t-elle, votre imagination vous entraîne trop loin.

—Pourquoi donc m'avez-vous fait venir?

—Le sais-je moi-même? reprit Lorenza en riant de plus belle. Mettons, si vous voulez, que ce soit parce que je n'avais rien à faire cette après-midi, ou encore parce que je voulais vous faire goûter mon excellent muscat.

—Quoi qu'il en soit, répliqua Fritz très troublé, je vous suis profondément reconnaissant de votre gracieuse invitation!

La jeune Florentine s'était levée; elle posa elle-même sur un guéridon le plateau et les coupes roses et dorées qui bientôt se couronnèrent de la mousse blonde et pétillante du précieux vin.

—Que trouvez-vous dans mon muscat?

—Il est exquis, signora!

—Tout à votre service! Ma cave, sans être aussi bien garnie que celle des Fred Jorgell et des William Dorgan, est entièrement à votre disposition!

La conversation se continua quelque temps encore sur un ton de futilité. Fritz enrageait de ce badinage et ses yeux luisants ne quittaient pas la belle jeune femme dont les moindres

mouvements semblaient avoir l'élasticité de ceux d'une panthère.

—Ecoutez, signora, dit-il en se levant brusquement, c'en est assez de ces plaisanteries! Cessez de jouer avec moi comme le chat joue avec la souris!... Vous savez que je vous aime!... que je suis fou de vous!...

—Malheureusement, s'écria la jeune femme dans un éclat de rire qui montra ses dents éblouissantes, c'est une passion que je ne partage pas!

Le visage de Fritz s'était empourpré, ses prunelles luisaient.

—Je ne vous demande pas, supplia-t-il, de m'aimer du jour au lendemain... Mais ayez seulement pour moi un peu de bonté, d'affection, et je vous rendrai la plus heureuse des femmes!...

Il s'était jeté aux genoux de l'Italienne, qui continuait à le regarder avec un sourire moqueur.

—Relevez-vous, dit-elle. Voilà que maintenant vous me faites des déclarations en règle! Fi donc, c'est abuser de mon hospitalité! Tenez, asseyez-vous et buvez encore un verre de muscat. On dit en Italie que c'est un vin qui a le goût des baisers?

—Mais enfin, s'écria Fritz Kramm avec désespoir, que voulez-vous? que demandez-vous?... Je vous le donnerai! Voulez-vous que je vous épouse?

De la tête et de l'index levés malicieusement, Lorenza fit un signe négatif.

—Désirez-vous quelque bijou, quelque parure? Parlez! Exprimez une volonté quelle qu'elle soit, elle sera accomplie!

Fritz était haletant.

Tout son sang-froid l'abandonnait. Il brûlait de fièvre.

Machinalement, il but coup sur coup deux coupes de ce vin volcanique qui charriait comme de la flamme dans ses veines.

—Lorenza, bégaya-t-il d'une voix suppliante, Lorenza, sois à moi et je mettrai à tes pieds des monceaux d'or et de bank-notes!

—Voilà qui est beaucoup promettre, répliqua la jeune femme d'un ton de persiflage. Je suis sûre que si je vous demandais seulement les bank-notes que vous avez dans ce portefeuille que je devine dans la poche intérieure de votre smoking, vous y regarderiez à deux fois!

Fritz eut un cri de triomphe. Ces paroles ne lui indiquaient-elles pas que l'Italienne était une femme vénale comme les autres, qu'elle n'avait fait tant de façons que pour mettre ses faveurs à un taux plus élevé, et qu'elle serait à lui pourvu qu'il y mît le prix. D'un geste enthousiaste, il avait tiré le portefeuille de sa poche et le tendait à Lorenza.

—Tiens, lui dit-il, prends. Il y a là plusieurs milliers de dollars, ils sont à toi! Tiens, garde tout, et je t'en promets encore bien davantage!...

Sans cesser de sourire, Lorenza avait pris nonchalamment le portefeuille, l'avait ouvert et, tout en faisant mine de compter les bank-notes qu'elle froissait entre ses doigts, elle regardait d'un oeil scrutateur les quelques autres papiers qui se trouvaient avec les billets de banque.

—Pourvu, songeait-elle avec angoisse, que la lettre soit là! Si ce misérable l'avait serrée dans quelque coffre-fort, tout serait perdu!

Mais son regard fureteur avait discerné un papier couvert de quelques lignes écrites à l'encre violette. D'un coup d'oeil elle vérifia la signature :

Jérôme Grivard. C'était là sans nul doute la lettre fatale dont lui avait parlé l'artiste.

D'un geste rapide, elle s'en saisit et la fit glisser dans son corsage. Elle s'empara de même de la reconnaissance dont Louis lui avait parlé.

Fritz, lui, était tellement persuadé que Lorenza n'en voulait qu'à ses bank-notes, qu'il souriait stupidement en dégustant à petites gorgées une coupe de muscat.

Cependant, Lorenza avait pris deux bank-notes elle les avait tortillées et, les ayant jetées dans la cheminée, elle s'amusa à les voir brûler.

A cette vue, le bandit sursauta.

—Que fais-tu donc? demanda-t-il, mais c'est stupide! Tu brûles des bank-notes, maintenant?

Lorenza haussa les épaules et, pour toute réponse, jeta tranquillement au feu deux ou trois autres billets de banque.

Il y avait, dans les claires prunelles de la jeune femme, on n'aurait pu dire quoi de haineux et de gouailleur à la fois, qui rendit Fritz Kramm vaguement inquiet.

—Après tout, balbutia-t-il, brûlées si cela te fait plaisir, je te les ai données!

—J'espère que vous ne les regrettez pas? railla-t-elle, en jetant d'un coup cinq ou six bank-notes dans les flammes.

—Non! non fit-il, elles sont à toi. je t'en promets d'autres! Mais rends-moi les papiers qui se trouvent avec!... Ce sont des lettres auxquelles je tiens.

—Des lettres de femmes, sans doute? cria-t-elle avec une joie fébrile, je suis jalouse, moi! Au feu les lettres de femmes! au feu toutes les paperasses!

Continuant à rire, d'un rire nerveux et strident, d'un rire de folie, elle vida entièrement le contenu du portefeuille dans les flammes.

Fritz était devenu blême. Il s'était élancé pour arracher quelques-uns de ces papiers à l'incendie, mais Lorenza qui feignait toujours de plaisanter, le maintint en respect avec une espèce de torche faite de bank-notes flam-bantes qu'elle lui approchait du visage.

Déjà il était trop tard. Bank-notes et papiers ne formaient plus qu'un grand tas de cendres noires au milieu desquelles couraient des étincelles pareilles à des insectes de feu.

L'antiquaire était abasourdi. Il ne comprenait pas cette conduite bizarre. Il était à cent lieues de soupçonner que Lorenza, dans le cours de sa nuit d'insomnie avait froidement et minutieusement prémédité ses moindres gestes.

Au moment où elle avait jeté les papiers au feu, il eût voulu l'étrangler, mais, dans le même moment, il la trouvait adorable.

—Vous êtes terrible! s'écria-t-il avec une mauvaise humeur qu'il essayait de dissimuler. Vous voyez — il n'osait plus la tutoyer — que j'ai supporter sans trop me fâcher, la perte de mes billets de banque et de mes papiers.

—Vous n'étiez déjà pas si gracieux tout à l'heure. Si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut montrer à mes volontés une soumission absolue et entière!

—J'essayerai, fit-il piteusement, mais ne m'avez-vous pas promis, ajouta-t-il avec humilité, que vous seriez moins cruelle? J'ai fait ce que vous me demandiez, somme toute.

—Vous y avez mis trop de mauvais grâce. N'allons pas si vite en besogne. D'ailleurs, je ne vous ai rien promis, je ne suis pas encore assez sûre de votre affection!

Tout en parlant, elle était redevenue calme et souriante.

De nouveau il se sentait sans force devant son sourire ensorceleur.

—Ecoutez, dit-elle, j'avoue que j'ai été un peu étourdie. Il faut me pardonner cette gaminerie, je suis très nerveuse. Revenez demain, je vous récompenserai comme vous le méritez, soyez-en sûr, et surtout n'oubliez pas de m'apporter des bank-notes!

Cette phrase avait été calculée assez habilement pour rendre espoir au bandit.

—Pourquoi ne voulez-vous pas que je revienne ce soir? insista-t-il, suppliant.

—Non, pas ce soir, j'ai à sortir. D'ailleurs, il faut que je réfléchisse, je ne suis pas tout à fait décidée.

Entortillé dans toutes sortes de phrases captieuses, Fritz Kramm finit par se retirer, mais en se promettant une éclatante revanche pour le lendemain.

Sitôt que Lorenza eut, de sa fenêtre, vu disparaître, dans le lointain, l'auto qui emportait Fritz Kramm, sa physionomie se détendit et exprima une béatitude et une satisfaction profondes; son visage rayonnait de bonté et de douceur.

—Pauvre Louis, murmura-t-elle, comme il va être heureux!

—Graziella! appela-t-elle, laisse les malles. Tu les finiras tout à l'heure; va au plus vite me chercher un taxi-cab.

Pendant que la dévouée Italienne exécutait cet ordre, Lorenza jeta en

toute hâte un manteau sur ses épaules et un chapeau sur sa tête.

Quelques minutes plus tard, elle montait en voiture en jetant au chauffeur l'adresse de Balthazar Buxton

CHAPITRE VI

La main

Fritz Kramm rentra chez lui en toute hâte. Il venait tout à coup de se souvenir qu'il avait donné rendez-vous à Louis Grivard qui devait lui faire la livraison du tableau volé chez William Dorgan et que l'heure de ce rendez-vous était passée.

—M. Grivard n'est pas venu? demanda-t-il au domestique.

—Si, mais il vient de repartir. Il a laissé pour vous une caisse que j'ai déposée dans le grand hall.

—Je sais ce que c'est. Ouvrez-la avec précaution. Car elle renferme un tableau que je veux voir avant d'aller le porter moi-même.

Fritz vit ouvrir la caisse plate qui renfermait le portrait de Lucrece Borgia et il ne put s'empêcher d'être émerveillé de la splendeur du chef-d'oeuvre éblouissant de jeunesse sous le sombre vernis craquelé par le temps dont il était recouvert.

Il n'eut pas un instant la pensée que c'était la copie et non l'original qu'il avait devant ses yeux.

—Bon, murmura-t-il, le Français a tenu parole. Il est un peu naïf. Tant qu'il croira que je possède encore la fameuse lettre que Lorenza vient de réduire en cendres, je le tiendrai sous ma coupe! Il n'est que cinq heures, le vieux Balthazar m'attend à six. J'arriverai encore à temps, malgré le retard que m'a causé ma visite à la gentille sorcière d'Italie.

Comme on le voit, Fritz avait très légèrement pris son parti de l'aventure des lettres brûlées. Il remonta en taxi après avoir fait placer la caisse qui renfermait le portrait à côté de lui sur un coussin.

A peu de distance de l'hôtel de l'amateur, son auto croisa un taxi-cab dans lequel se trouvait une femme qui, à sa vue, se rejeta vivement en arrière.

Il n'avait pas reconnu la signora Lorenza qui, l'instant d'auparavant, sortait de chez Balthazar Buxton.

Il descendit en face du mystérieux palais et il en parcourut le labyrinthe suivant le cérémonial habituel, passant sous des herbes, traversant des salles sans fenêtres et d'une bizarre décoration; enfin, il atteignit la galerie circulaire sur laquelle s'ouvrait la porte à coulisse qui donnait accès dans le hall du vieil amateur et où des hommes armés montaient la garde.

Sa visite étant annoncée, il fut aussitôt introduit. Le petit vieillard squelettique, frileusement entortillé dans sa robe de chambre de velours noir, le reçut avec son affabilité habituelle; les yeux d'or du maniaque semblaient frémir de convoitise en examinant la caisse où se trouvait le tableau. Pourtant, Fritz crut s'apercevoir qu'il était plus préoccupé et moins cordial que de coutume.

— Voyons, dit-il avec impatience, cette admirable Lucrèce, ce chef-d'œuvre de son sexe, qui fut aimée de tant de princes, célébrée par tant de poètes, immortalisée par tant d'hommes de génie!

— Vous allez être satisfait, répliqua Fritz qui, à l'aide d'un ciseau qu'il avait apporté, enlevait rapidement les légères planches de peuplier qui constituaient l'emballage du tableau.

— Vous savez, ricana Balthazar Buxton, que vos chèques sont tout préparés. J'en ai là cinq de, chacun, deux cent mille dollars, payable à la Central Bank.

— Oh! dit Fritz obséquieusement, on sait que vous êtes solide. Vous êtes le seul milliardaire assez riche pour ne pas même se donner la peine d'augmenter sa fortune.

— C'est que je suis si vieux! murmura Balthazar en cambrant son torse étique avec une coquetterie macabre qui démentait ses paroles.

Fritz avait tiré le tableau de sa caisse; il le posa en équilibre sur un bahut, de façon à ce que la lumière tombât d'aplomb sur la toile.

Mme Lucrèce Borgia apparut souriante, toujours jeune, de l'éternelle et vivante jeunesse des chefs-d'œuvre.

Balthazar était devenu grave. Il s'était arrêté à trois pas de la toile et il la considérait silencieusement de ses yeux aigus.

Une longue minute s'écoula. Fritz Kramm, sans savoir pourquoi, se sentait péniblement impressionné. Il souriait toujours de ce sourire obséquieux que l'on a appelé "commercial", mais une crainte vague commençait à l'envahir.

Sans mot dire, Balthazar Buxton rejeta dans un tiroir entr'ouvert son carnet de chèques, puis il se rassit dans son fauteuil de cuir et n'eut plus un regard pour la Lucrèce.

Fritz n'osait rompre le premier ce silence gros de menaces.

— Monsieur Kramm, dit enfin le vieillard d'un ton sévère, vous êtes un voleur ou un imbécile, choisissez!

— Moi! balbutia le marchand qui devint livide.

—Oui, si vous m'avez apporté en connaissance de cause cette copie, d'ailleurs assez bonne, pour un original, vous êtes un voleur! Si, au contraire, vous avez acheté cette toile en la croyant du Titien, vous ne connaissez pas votre métier et vous êtes un imbécile!

C'était la signora Lorenza qui, en quittant Fritz Kramm, était allée prévenir le vieil amateur et, celui-ci, par vanité de connaisseur, avait dissimulé jusqu'au dernier moment, voulant qu'on n'attribuât qu'à sa seule science la découverte du faux.

—Monsieur Kramm, ajouta-t-il en foudroyant l'interpellé d'un regard chargé de mépris, vous me ferez le plaisir d'emporter de chez moi, au plus vite, cette toile et de ne jamais remettre les pieds dans ma demeure!

Fritz sentait la fureur le gagner. Ainsi donc, cette superbe aubaine si patiemment préparée allait lui échapper, il ne toucherait pas le million de dollars qui devait remettre à flot la Main Rouge. C'était trop fort! Il résolut de payer d'audace.

—M. Buxton, dit-il avec un calme affecté, ce n'est pas ainsi que les affaires s'arrangent. Il se peut que vous soyez un fin connaisseur, mais vous êtes sujet à erreur comme tout le monde. Je ne sais qu'une chose, moi! Vous m'avez commandé ferme de vous acheter un tableau qui appartenait à M. William Dorgan, je l'ai acheté et payé...

—Pas bien cher, je suppose? interrompit le vieillard.

—Cela ne vous regarde pas! Mais vous m'avez promis un million de dollars, vous me les devez, je les veux! Je les aurai! Je suis sûr, moi, que ce tableau est bien du Titien!

—Ou d'un barbouilleur à votre solde.

—Je refuse de remporter mon tableau. Les tribunaux apprécieront!

Le plus piquant, c'est que Fritz était en partie de bonne foi. Il était persuadé que c'était bien l'original de la Lucrèce que Louis Grivard lui avait fait parvenir.

Il ne songeait évidemment pas à faire sérieusement appel aux tribunaux, car il eût été obligé de citer en témoignage William Dorgan, ce qui eût été fortement embarrassant, mais il espérait intimider Balthazar.

Une discussion très vive s'éleva entre eux, et le petit vieillard qui, d'après les ordres de son médecin, devait fuir toute émotion violente, ne tarda pas à trouver excessive l'importunité du déloyal marchand.

—M. Kramm, lui dit-il, je ne suis pas si jeune que vous et je ne puis crier aussi fort, mais vous me fatiguez! Allez-vous-en! Vous vous adresserez aux tribunaux si cela vous convient! Emportez ou n'emportez pas votre copie, je m'en moque!...

Ces paroles portèrent à son comble la fureur de Fritz. Il voulut répliquer, mais Balthazar étendit la main vers un bouton électrique pour appeler ses gens et faire jeter dehors l'intrus.

Fritz saisit la main du vieillard au moment où elle effleurait le bouton électrique et, d'une poussée, il le rejeta brusquement en arrière en lui disant à l'oreille d'une voix sourde et menaçante:

—On ne me chasse pas comme cela, moi! Il me faut mon argent! Donnez-moi les cinq chèques, et tout de suite!...

—Non! murmura le vieillard avec entêtement, vous êtes un misérable!... laissez-moi, ou j'appelle au secours!

—Ne fais pas cela ou je t'étrangle!
Joignant le geste à la parole il saisit Balthazar à la gorge entre ses mains aux pouces énormes.

Fritz voyait rouge.

Il sentait que ses mains en cette seconde agissaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, comme si elles eussent possédé une volonté distincte de la sienne.

Une épouvante atroce se refléta dans les yeux de Balthazar Buxton. Il jeta un cri aigu et frêle, comme un vagissement d'enfant.

Ce fut son dernier cri.

Fritz en proie au démon du meurtre serrait, serrait toujours plus fort; le cou grêle comme un cou d'oiseau s'aplatissait sous les pouces énormes de l'assassin; les prunelles d'or chavirèrent et s'éteignirent au fond de leurs orbites; il y eut un craquement d'os brisés!

Balthazar était mort!

Fritz rejeta en arrière, d'un geste brusque, le cadavre aux yeux révoltés, à la face d'épouvante déjà teinte de sang aux commissures des lèvres; puis il ouvrit le tiroir, prit le carnet de chèques, l'engloutit dans une de ses poches et, dans un mouvement instinctif de bête traquée, il se rua vers la porte.

Il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêta net, la face envahie d'une pâleur mortelle.

Il ne s'était plus rappelé que, pour permettre à ses visiteurs de sortir, Balthazar Buxton passait lui-même par un guichet un jeton spécial qui servait de sauf-conduit pour sortir de l'inextricable labyrinthe.

L'assassin n'avait pas songé à cela. Il était pris à piège bêtement.

On le trouverait enfermé avec le cadavre! Et certes, il ne fallait pas son-

ger à s'échapper de l'hôtel, où, sans guide, on aurait pu errer un mois entier avant de découvrir une issue!

Le bandit eut un accès de rage froide. Les dents serrées, les yeux injectés de sang, il tournait autour de la luxueuse rotonde, comme un loup pris au traquenard. D'un geste impulsif, il pulvérisa d'un coup de poing une fragile statuette d'albâtre; plus loin, il creva d'une ruade un tableau.

Comment sortir! Il fallait pourtant sortir! Il fallait trouver promptement la bonne idée! Car on s'inquiéterait de ce long entretien, on viendrait!

Fritz se prit la tête à deux mains! Il essaya de réfléchir, il se força à raisonner.

Impossible! Il ne trouvait rien.

Le tic tac monotone d'une grande horloge d'ébène lui tenaillait le cerveau. Il avait la sensation matérielle de la fuite précipitée, galopante, échelonnée des heures, des minutes et des secondes.

Tout à coup ses regards se portèrent sur le cadavre, qui, la tête renversée en arrière, semblait le contempler avec un ricanement vengeur; et de nouveau, une formidable colère s'empara de lui.

—Non, cria-t-il, ce ne sera pas toi qui triompheras, vieux squelette! Je n'ai pas peur de toi! C'est moi qui serai le plus fort!

Fiévreusement il se mit à fouiller dans les poches de la robe de velours, et bientôt il poussa un cri de joie, en découvrant le jeton qui permettait de sortir du labyrinthe.

Mais ce jeton, c'était le vieillard lui-même qui avait l'habitude de le passer par le guichet, et la main de Balthazar Buxton était reconnaissable entre toutes, aussi bien à son ossense maigreux qu'à sa couleur brune et à

l'énorme émeraude qu'il portait à l'annulaire.

La difficulté demeurait toujours la même.

Fritz essaya d'arracher la bague, mais elle semblait faire partie intégrante des doigts du mort! D'ailleurs, elle était si étroite que, l'eût-il arrachée, il n'eût pu songer à l'enfiler dans un de ses gros doigts.

Le problème paraissait insoluble et l'aiguille était là, inflexible, avançant toujours sur le cadran!

L'heure du lunch de Balthazar Buxton était arrivée. On viendrait, on allait venir d'une minute à l'autre peut-être.

Dans la surexcitation du péril ou de l'angoisse, l'assassin eut une inspiration désespérée et macabre.

Il tâta le cadavre. Il était encore chaud, tiède plutôt, mais ce n'était pas encore le froid glacial des morts.

Eh bien, oui, ce serait Balthazar Buxton lui-même qui tendrait à travers le guichet le jeton libérateur! C'était là le seul moyen, il n'y en avait pas d'autre! Et encore fallait-il se hâter!

Il empoigna ce petit cadavre, léger comme une plume, il le rapprocha du guichet, donnant à la main, encore souple, la forme qu'il fallait, engageant—à peine—entre les deux doigts le jeton pour qu'il tombât facilement, et, en proie à une angoisse atroce, il se cacha derrière le cadavre qu'il soutenait sous les aisselles d'une main; de l'autre main il tenait le poignet du mort, tout prêt à le pousser d'un coup sec, assez rapide pour que le jeton tombât.

Fritz avait frappé au guichet en imitant de son mieux M. Balthazar Buxton, dont il avait maintes fois ob-

servé les allures et la façon de procéder en pareille circonstance.

Par la plus inconcevable chance, ce stratagème qui confinait de près aux imaginations malades de la folie, eut un succès complet.

Le gardien vit d'un coup d'oeil distraait la main squelettique pousser le jeton et se retirer précipitamment. Il ne songea même pas à regarder par le guichet qui se referma aussitôt.

Les gardiens du couloir circulaire avaient vu tant de fois ce même geste machinal, qu'ils n'y prêtaient plus aucune attention.

L'instant d'après, la porte à coulisse s'ouvrait, et Fritz Kramm, guidé par un des hommes, arrivait sans encombre jusqu'à l'auto qui l'attendait.

Il n'avait eu garde d'oublier les cinq chèques de chacun deux cent mille dollars, payables à la caisse de la Central-Bank.

CHAPITRE VII

Déception

Fritz Kramm songea d'abord à quitter New-York au plus vite. Il lui semblait voir déjà son hôtel cerné par les policemen.

Mais, en y réfléchissant, il se dit qu'après tout, les domestiques de Balthazar Buxton ne connaissant pas son nom, il y avait grande chance pour qu'il ne fût pas découvert. Ne pourrait-il d'ailleurs soutenir qu'il était innocent, Balthazar lui-même lui ayant donné "de sa main"—les gardiens du couloir pourraient en témoigner—l'exeat nécessaire?

Un peu rassuré, il se rendit chez Cornélius, qu'il mit au courant des faits, sans omettre la plus légère circonstance. Le "sculpteur de chair hu-

maine" pensa lui aussi que le péril n'était pas urgent et, plus audacieux encore que son frère, il alla jusqu'à envisager la possibilité de toucher les chèques; après une longue conversation, ils résolurent de ne rien faire jusqu'au lendemain. Leur décision dépendrait de la tournure que prendraient les événements.

Fritz venait de se réveiller, après une nuit des plus agitées, lorsque Cornélius entra dans sa chambre; il tenait à la main une feuille du matin.

— Tout s'arrange, déclara-t-il avec satisfaction, le feu a pris chez Balthazar, dont on a retrouvé le cadavre carbonisé. Tableaux, et objets d'art sont en cendres, et la plupart des serviteurs ont été asphyxiés en essayant de s'échapper du labyrinthe.

— Comment expliquer cela ? murmura Fritz avec stupeur. C'est à croire vraiment qu'une Providence diabolique nous protège.

— Rien n'est plus simple. Afin d'être mieux servi, de ne donner à ses gens aucune raison de souhaiter sa mort, Balthazar — il me l'a raconté lui-même — leur donnait des gages très élevés, qu'il doublait encore chaque année, mais il ne devait rien leur laisser par testament; de cette façon ils avaient intérêt à ce qu'il vécût le plus longtemps possible.

— Je comprends qu'ils aient dû être furieux en trouvant son cadavre.

— Non seulement cela, mais ils ont dû avoir peur d'être soupçonnés, et ils ont risqué le tout pour le tout. Il est évident pour moi qu'ils n'ont dû allumer l'incendie qu'après avoir fait main basse sur ce qu'il avait de plus précieux.

— Mais ceux qui ont été asphyxiés ?

— C'était ceux qui n'étaient pas du complot; les autres ont mis leur butin

en sûreté, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Et le portrait de Lucrèce Borgià ?

— Brûlé, anéanti...

— Tout va bien, s'écria Fritz gaiement, nous allons pouvoir toucher nos chèques.

— Et cela d'autant plus aisément que Balthazar a dû aviser la banque du versement important qu'elle aurait à effectuer.

Les deux bandits se séparèrent, enchantés de la tournure inespérée qu'avaient prise les événements.

Fritz Kramm déjeuna de bon appétit; débarrassé de toutes préoccupations, il ne songea plus qu'à se rendre chez la belle Lorenza qui, sans doute, allait cette fois se montrer moins farouche.

Avenue de Broadway, une déception l'attendait. Le cottage de la guérissante de perles était désert, les volets hermétiquement clos et un écriteau "house to let" (maison à louer) se balançait au-dessus de la grille.

Les voisins, interrogés, racontèrent que l'Italienne et sa bonne étaient parties avec de nombreux bagages la veille au soir, pour une destination inconnue.

Furieux et décontenancé de ce qu'il appelait une trahison, Fritz remonta en auto, et jeta au cocher l'adresse de Louis Grivard. C'était l'artiste qui allait essuyer sa colère et qui serait obligé de donner des explications sur le faux tableau du Titien: n'était-ce pas en somme ce misérable barbouilleur qui était la cause de la mort de Balthazar ?

Mais chez Louis Grivard, comme chez Lorenza, Fritz Kramm trouva porte close et visage de bois.

— Une jeune dame brune, d'une beauté admirable, est venue le

chercher en auto, hier soir, à la tombée de la nuit, expliqua la concierge.

—Vous ne savez pas où ils sont allés ?

—M. Louis, à ce qu'il me semble, a donné au chauffeur l'adresse de la gare maritime des transatlantiques.

Fritz remonta en voiture sans prononcer une parole. Il avait compris qu'il était joué, mais il possédait un étonnant empire sur lui-même; main-

tenant toute sa colère était tombée; ce fut d'un ton parfaitement calme qu'il jeta à son chauffeur l'adresse de Cornélius.

Laissant de côté toute autre préoccupation, les deux bandits devaient partir pour San Francisco le lendemain, pour veiller en personne à l'exécution du plan qui devait amener la perte du yacht "La Revanche" et de tous ses passagers.

— o —

Dans le prochain numéro de la Revue Populaire, nous publierons un magnifique roman sentimental complet.



BABYLONE

Une évocation de l'antique cité biblique sur les rives de l'Euphrate.

A cinquante milles au sud de Bagdad, dans la solitude plate et dénudée de la Mésopotamie, repose la ville déchue de Babylone. Là se voit tout ce qui reste du vaste palais du roi Nabuchadnezzar, le Nabuchodonosor de la Bible, des jardins suspendus de la tradition et de la grande tour érigée dans le but d'atteindre le ciel.

Il n'est pas indifférent, au moment où les yeux du monde se tournent vers l'Asie Mineure et l'Arabie, d'évoquer la reine de la civilisation au temps du monarque dont le nom seul remplissait de terreur les tribus errantes des la Syrie et de l'Arabie.

Il reste probable que le renom d'aucune autre cité ancienne n'est aussi étendu que celui de Babylone. Sa place dans l'histoire biblique, l'éclat dont elle brillait à l'époque d'Hérodote et la sauvage splendeur de la cour voluptueuse qui précéda sa chute, la rattachant d'une manière inséparable aux annales de l'Orient.

Cependant, malgré ses ruines fameuses et intéressantes, peu de voyageurs s'y aventurent. Elle est trop inaccessible, trop éloignée du chemin battu par les touristes. Alors qu'une centaine de milles seulement la séparent de la côte de Syrie et des villes modernisées de Jérusalem et de Damas, la voie qui y conduit est pleine d'embûches et de périls, car il est infesté de Bédouins maraudeurs et cruels. La plus longue route pour ga-

agner Babylone est aussi la meilleure et celle qu'on choisit le plus ordinairement. Elle passe par le canal de Suez, Bombay, le golfe Persique, Tigres et Bagdad.

Après Bagdad, vieille métropole musulmane, apparaissent les premiers tombeaux sunnites dont le plus remarquable est le gracieux mausolée de zobéide, la femme favorite d'Haroum-al-Rachid. On se trouve alors sur la longue piste des pèlerins qui se rendent de Kermanshah à Kerbela. C'est une route singulière, comparable à celle de la Mecque. Deux cents mille personnes environ la parcourent silencieusement chaque année. Ce sont tous des Musulmans de la secte des Shias qui proviennent de la Perse et des provinces mahométanes de la Russie méridionale. Ils transportent les corps séchés et salés de leurs morts pour les inhumer dans les villes saintes de Kerbela et Nedjel, à l'ouest de Babylone.

A gauche et à droite s'étend la plaine dénudée; on n'y aperçoit aucune habitation humaine, aucun être vivant, aucune verdure. Le chemin traverse presque constamment des canaux desséchés et à demi comblés qui forment un immense réseau sur toute l'étendue de la Mésopotamie et qui démontrent à quel point les anciens avaient perfectionné le système d'irrigation. Alors florissait Kuffa; Ninive était en pleine gloire et Babylone constituait

le centre de la richesse, de la puissance et de la population.

Aux époques bibliques, la grande ville dont Nabuchadnezzar était si fier, se dressait sur les bords de la rivière Babylone. Maintenant, ce ruisseau s'appelle l'Euphrate; il s'est payé un nouveau passage vers l'ouest. Ce n'est

ment contenu dans son enceinte était le palais de Nabuchadnezzar. Sa façade s'étendait sur 1200 pieds et sa profondeur était de 1500 pieds. Au-dessous de cette formidable construction se voient les ruines d'un autre palais; ce semble avoir été, chez les rois d'Assyrie et de Babylonie, une pratique de



qu'après les pluies du printemps que la rivière court dans son ancien lit et va lécher les murailles de Babylone.

La ville fortifiée de Babylone (la capitale du Shinor de la Genèse) avait une superficie de quatorze milles carrés, d'après les récits de l'historien grec Hérodote. Le plus grand monu-

ment contenu dans son enceinte était le palais de Nabuchadnezzar. Sa façade s'étendait sur 1200 pieds et sa profondeur était de 1500 pieds. Au-dessous de cette formidable construction se voient les ruines d'un autre palais; ce semble avoir été, chez les rois d'Assyrie et de Babylonie, une pratique de

construire leurs nouvelles résidences sur les vestiges des palais par eux conquis. Dans l'intérieur se trouve un lion de pierre de proportions énormes. Comme il était trop lourd pour qu'on pût le déplacer, on l'érigera sur un piédestal construit avec des briques empruntées

au mur du palais. Une figure d'homme prostré se voit aux pieds du monstre qui semble se préparer à la dévorer. Cette statue ne porte aucune inscription permettant d'en indiquer l'âge ou la signification. Jusqu'à une époque relativement récente, les lions hantaient en grand nombre les marécages qui bordent l'Euphrate. Le Livre d'Isaïe, parlant de Babylone, annonce que les bêtes sauvages du désert rôderont à l'emplacement de ses temples et que les maisons à l'emplacement de ses temples et que les maisons s'empliront des clameurs de leurs victimes. Les chacals et les lézards abondent dans les ruines et on y trouve une sorte de chat sauvage dont la queue de forme singulière inspira à un archéologue facétieux l'idée de les baptiser des chats à queue cunéiforme.

Sur les murs massifs du palais royal se distinguent, à intervalles réguliers, l'image d'une espèce de dragon à corps souple et replie, une créature d'aspect grotesque et terrifiant. Il a une tête de cheval, un corps de tigre et est recouvert d'écailles de poisson; ses pattes de devant sont celles d'un aigle et celles de derrière sont faites comme des pattes de lion. Il est pourvu d'un cou démesuré et d'une queue de scorpion. Près de cette monstrueuse apparition se trouve toujours une superbe figure de taureau, comparable au veau d'or que les Israélites adorèrent dans la solitude. Les Babyloniens durent professer le culte d'animaux immondes.

On croit que l'historique festin de Belshazzar (Balthazar) eut lieu dans

la grande salle du palais et que ce fut là qu'apparut sur la muraille la main miraculeuse qui traça l'énigmatique Mané, Thecéel, Pharé. En ce hall gigantesque Nabuchadnezzar donnait des fêtes d'une richesse inouïe avant qu'il fut banni dans la solitude par Dieu et qu'il devint le compagnon des onagres ou ânes sauvages.

Malgré que la prophétie biblique qui annonçait que Babylone était vouée à périr et à disparaître de la terre eut été étrangement accomplie, la cité maudite par Isaï a laissé assez de vestiges pour prouver que les anciens récits de sa grande gloire n'étaient pas des mythes ni des exagérations.

Les constructeurs assyriens employaient, en guise de mortier, de l'asphalte ou bitume et cette maçonnerie est une merveille dans son genre, encore admirablement préservée à l'heure actuelle et aussi solide qu'à l'époque de son érection.

Les Babyloniens fabriquaient d'étranges cercueils et nombre de tombes ouvertes montrèrent les morts dans une position assise, pressés entre les parois arrondies de leurs sarcophages.

C'est la tout ce qu'on a exhumé de Babylone. Les jardins suspendus et la tour de Babel se réduisent à quelques milliers de briques qui vont s'effritant toujours et les hommes, réalisant inconsciemment la menace des Ecritures, n'ont plus de ces merveilles qu'un souvenir qui chaque jour s'embrume un peu plus.

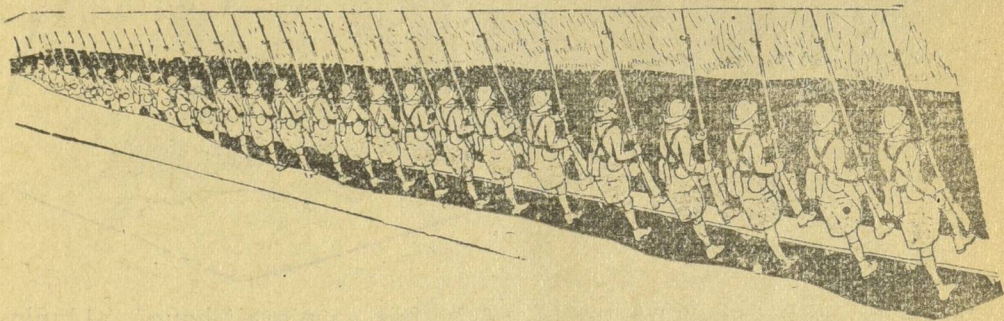


LA TRANCHÉE DES BAIONNETTES

Dans toute l'étendue du monde civilisé une grande question se propage : Quel monument aux héros de la Grande Guerre durera assez pour témoigner, aux postérités les plus lointaines des actions inouïes accomplies sur les champs de bataille par ces héros ? Quelle stèle commémorative pourra résister à l'usure lente mais impitoyable des siècles pour narrer à nos descendants les phases de la catastrophe qui ensanglanta à peu près toutes les nations du globe ?

les émotions les plus vives d'aujourd'hui aident le pas au matérialisme de demain. Les grands mausolées vers lesquels se concentrent les foules respectueuses et qui évoquent les gestes magnifiques peuvent être négligés et même oubliés dans un autre siècle. Quelques-uns même seront abandonnés au point de tomber en poussière.

Faut-il donc s'étonner que ceux dont la vue s'étend dans l'avenir recherchent quel sera le monument qui — inspiré par un épisode extraordi-



Dans presque tous les pays qui prirent part au conflit, on érige des monuments de toute nature, destinés à rappeler le souvenir des batailles, des grands chefs ou de la victoire elle-même. Les plus belles pensées et les plus nobles sentiments de milliers d'architectes talentueux, l'ardeur des sociétés patriotiques prennent un corps dans ces monuments dont chacun est conçu pour être le symbole de la gratitude ou de l'admiration d'une nation.

Mais le temps émousse l'acuité du sentiment. Il arrive trop souvent que

naire — en perpétuera la mémoire dans les temps du futur ?

Un aviateur américain volant à une faible altitude au-dessus d'un champ de bataille bouleversé, semble avoir résolu le problème grâce à une impulsion qu'il éprouva en assistant à une tragédie qui se déroula sous ses yeux. Cette tragédie n'était seulement qu'un accident comme on en voit des milliers dans un seul jour de guerre. C'est à peine si un général en entendit parler. Aucune dépêche n'en avertit les populations civiles. Cependant l'émotion ressentie par cet officier améri-

cain au spectacle de ce bref drame aura été l'origine d'un monument qui, éternellement, criera l'héroïsme des humbles disparus en ce lieu.

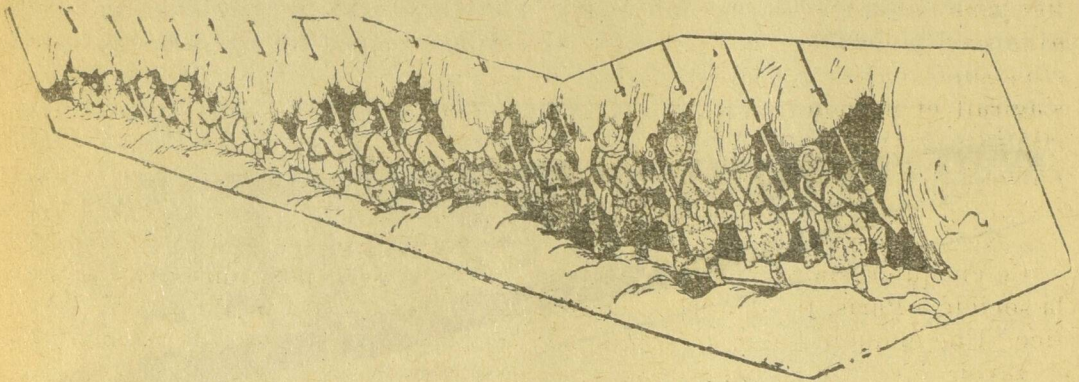
Le 12 juin 1916, pendant les combats de Verdun, une centaine d'hommes constituant les restes d'une compagnie française, attendaient dans leur tranchée l'ordre d'attaquer vers Douaumont où se tenait un régiment d'artillerie allemande.

Les soldats français avaient reçu l'ordre de se tenir prêts. Leurs fusils étaient chargés et leurs baïonnettes fixées, chaque homme se disposant à bondir hors de la tranchée au mot de commandement. Le sous-officier qui

mot d'attaque, il vit le sol se gonfler en une sorte de lame boueuse pleine de lente puissance. Avant qu'il pût crier pour avertir les malheureux de l'horrible danger qu'ils couraient, les deux parois de la tranchée se réunirent ensevelissant complètement la centaine de poilus.

Ils n'avaient pas même eu le temps de jeter leurs armes. Il n'entendit pas un cri, tant fut soudaine la catastrophe. A l'endroit de la tranchée, il n'y avait plus qu'une ligne de canons de fusils immobiles au bout desquels sifflaient les baïonnettes, dressées vers le ciel.

Pas un de ces hommes ne put s'en-



remplaçait le capitaine et les lieutenants tués regardait sa montre, guettant la minute déterminée pour la charge.

La plaine dans laquelle courait la tranchée était fantastiquement labourée par les obus allemands. Le sol détrempé était mou et s'agitait en vagues lentes comme celles d'une mer calme. Au-dessus, défilant l'ouragan de shrapnells, l'aviateur américain, Gordon L. Rand, fils du riche banquier de New-York, feu George C. Rand, volait tranquillement.

Comme il évoluait, préparé à guider les hommes vers leur objectif après que le sous-officier aurait prononcé le

fuir; pas un n'avait bougé. L'unique témoin n'aperçut pas le moindre mouvement.

Il eut volontiers atterri si sa présence sur le sol eut pu aider au sauvetage d'un seul des héros obscurs, mais il se rendit compte que c'eût été un inutile sacrifice. Il regagna ses propres lignes pour prendre de nouveaux ordres, mais en quittant ce lieu effrayant, fit le serment devant Dieu que, si la fin de ce jour le voyait vivant encore, il assurerait à la poignée de misérables qu'il avait vu mourir, un monument impérissable.

La nuit, dans son hangar, il signa un chèque de 500,000 francs (\$100,000.)

sur sa banque française et l'envoya par l'escadrille postale au grand-quartier, avec la prière de consacrer cette somme à l'érection d'une tombe, dans un lieu quelconque de la France, à la mémoire de la bande isolée qui avait été si complètement et si rapidement anéantie.

Le quartier-général n'avait même rien appris de l'incident. Nul ne l'avait vu, à l'exception de l'aviateur. Aucun officier ne survivait pour en faire le rapport et le commandant du bataillon avait seulement signalé l'absence d'une centaine d'homme disparus pendant l'action.

Le chèque fut transmis par le quartier-général à une société de guerre avec une note indiquant que les autorités supérieures ignoraient ce dont il s'agissait et ne pouvait disposer d'aucun instant pour s'enquérir auprès de l'aviateur isolé, il était impossible d'interrompre le service pour en obtenir des explications officielles.

Ce chèque resta en la possession de la société à Paris, jusqu'après l'armistice. Une enquête tenue à ce moment fit savoir que le jeune américain avait été tué au cours d'une reconnaissance au-dessus de Verdun. Les membres de la société apprirent, de ses plus intimes compagnons d'escadrilles, auxquels il avait fréquemment raconté l'atroce scène de l'inhumation de soldats vivants, avec leurs baïonnettes fixées pour la charge, la nature de l'accident qu'il avait voulu commémorer. Les baïonnettes, émergeant du tombeau, on remarquait l'emplacement.

Une commission fut envoyée pour explorer les environs de Douaumont et vérifier l'authenticité du récit horrifique du défunt. Le moment fut dramatique où les membres de la commission, au cours de leurs recherches, aperçurent les preuves silencieuses de

l'étrange tragédie. C'était une longue et droite file de canons de fusil, chacun surmonté de sa baïonnette pointant vers le ciel. Les masses combattantes s'étaient, sans nul doute, éloignées de ce lieu et n'y étaient pas revenues. Il était encore vraisemblable qu'aucune troupe n'y avait passé.

Les parents de l'aviateur furent recherchés à New-York. Déjà sa succession était divisée entre ses héritiers. Ces derniers, cependant, prirent d'immédiats arrangements pour que le chèque qu'il avait fait tenir au grand-quartier et qui n'avait pas été touché, fut payé afin que s'accomplissent ses dernières volontés.

M. André Ventre, un éminent architecte français, fut désigné par la société qui détenait les fonds. M. Ventre décida que le monument ne devait pas être érigé à Paris, mais sur le lieu même où se dressaient encore, sous l'argile traîtresse, les cent squelettes et que leurs fusils devaient rester toujours dans la position où ils se trouvaient à l'instant fatal.

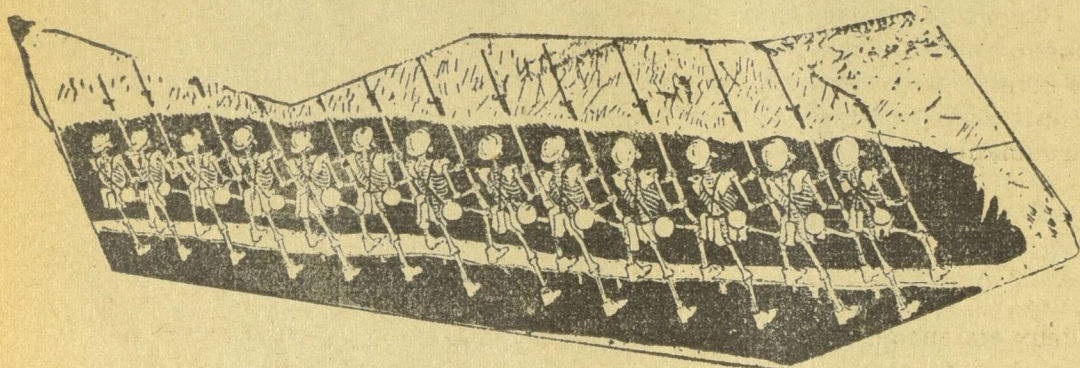
Le sol, autour de la tranchée, sera préservé des intempéries d'une manière permanente. Une pierre tombale de marbre sera disposée au-dessus et s'opposera à l'action du soleil et de la pluie comme à la croissance de la végétation. A l'entrée du sépulcre se verra un pylône massif surmonté d'une immense et imposante croix. Sur cette croix seront gravés les trente noms de ceux des malheureux qu'on put identifier. Une place laissée vacante sur la croix sera le tableau d'honneur de ceux dont le nom reste inconnu.

Le souvenir des meurtrissures et des douleurs infligées à l'humanité par la grande guerre peut s'affaiblir chez les générations futures qui devront âprement lutter pour la vie, mais qui

auront cependant toujours la faculté de se rendre dans ce cimetière et de contempler la ligne de baïonnettes surgissant pour toujours du sol. Et, à ce spectacle, elle ne pourront se tenir d'évoquer la centaine de squelettes qui, à quelques pieds au-dessous, seront encore dans l'héroïque posture de l'attente du commandement, leurs doigts osseux posés sur les gachettes. Une telle vision mentale assurera le souvenir des millions d'autres morts et de la cause pour laquelle ils tombèrent, quel que soit l'éloignement du jour où ils disparurent. Pour ces futurs spectateurs, la tranchée tombeau produira le même effet que les paroles

Il y a quelques semaines, un groupe de membres de la Croix-Rouge américaine voyageant au milieu des montagnes désolées de l'Albanie, traversa une vallée où s'entassaient des centaines de squelettes humains, restes blanchissants d'hommes, de femmes et d'enfants. Les voyageurs prièrent leur guide indigène de leur donner des explications au sujet de cet affreux spectacle et il répondit par ces simples mots: "Les loups".

Une enquête sommaire démontra la véracité de cette laconique réponse. Ces os sont tout ce qui reste d'une bande de réfugiés serbes, une partie de la population qui s'enfuit devant les



de l'esclave qui marchait à Rome, derrière le char du général triomphateur:

"Regardez derrière vous et n'oubliez pas qu'ils vous font ce que vous êtes."

A mesure que s'avance le travail de reconstruction, de nouvelles révélations d'effroyables tragédies ont lieu chaque jour, sur les champs de bataille. Mais jusqu'ici, aucune de ces révélations n'égale en horreur et en sublimité celles des formes encore dressées dans la boue sacrée de Verdun et qui symbolisent l'héroïsme magnifique avec laquelle la France se dressa devant l'invasion germanique.

armées austro-allemandes et qui chercha un abri dans les défilés des montagnes inhospitalières de l'Albanie. Errant à pied, au cœur d'un hiver mortel, dans une région où les aliments et les combustibles étaient à peu près impossibles à trouver, ces misérables durent souffrir terriblement du froid et de la faim. Une nuit, les loups qui infestent ces montagnes mirent fin à leur calvaire.

La position dans laquelle reposent les os donne une idée du drame hideux qui se déroula dans cette vallée solitaire. Alarmés par les hurlements des loups qui se rapprochaient, les réfugiés se serrèrent étroitement les uns

contre les autres. Ils étaient affaiblis par la famine et à demi-gelés, mais, avec ce qui leur restait de force, ils implorèrent, en criant, l'aide du ciel. La meute de loups faméliques toujours plus près s'avancait et les entourait d'un cercle impitoyable. Bientôt la chair de ces misérables qui avaient survécu aux horreurs de la guerre, aux morsures du froid et à la torture de la faim, fut déchirée par les dents cruelles des bêtes féroces.

Parmi les faits inconnus de la guerre, faits qui s'élucident chaque jour, nous apprenons que les loups furent les auteurs de plus d'une de ces singulières tragédies.

Un officier russe qui publia récemment ses souvenirs des campagnes d'hiver dans la Prusse Orientale, raconte une histoire effroyablement troublante.

A la fin d'un engagement sanglant, lui et un simple soldat se trouvèrent apparemment les seuls êtres vivants laissés sur le champ de mort. Tous deux étaient grièvement blessés, mais en s'aidant réciproquement, ils réussirent à gagner, en se trainant sur les genoux, un bois voisin.

"Soudain", écrit-il, "nous nous arrêâmes avec terreur. Dans l'obscurité nous venions d'entendre le rauque et lointain appel d'un loup. C'était un cri qui résonnait avec une horrible et terrifiante mélancolie dans cette nuit calme d'hiver; les cadavres de nos camarades tués gisaient tout autour de nous. Un autre loup répondit, dans la même note lente, triste et épouvantable.

"Je ne suis pas peureux et j'ai tué plus d'un loup dans mon temps; mais ce hurlement lamentable qui se rapprochait en se multipliant autour de nous, nous faisait frissonner.

"Nous comprîmes facilement que notre seule chance de salut était dans la fuite hors de ce cercle fatal. Mais nous dressâmes et commençâmes de courir en chancelant. Mon compagnon tomba bientôt derrière moi et, lorsque j'atteignis l'abri d'un buisson, il avait disparu.

"Je perdis connaissance. Quand je repris mes sens, il faisait grand jour et les loups s'étaient enfuis. A quelques pas de moi, je vis les restes déchiquetés du pauvre diable qui s'était élancé en même temps que moi dans la course pour la vie."



Les nobles qui épousent des actrices

Leur charme irrésistible remporte une victoire facile sur les millions des héritières.

José Collins, la jolte actrice qui, dernièrement, épousait Lord Robert Edward Innes-Ker, est une preuve de plus que, de tout temps, les actrices ont su charmer les nobles.

La plupart des héritières qui épousent des nobles paient leur nouveau titre à coups de millions, mais les actrices, surtout les actrices de Music-Halls ou de burlesque, n'atteignent leur but que par leur beauté, leur charme, leur esprit, et ajoutons-le aussi, par un peu de coquetterie.

De tout temps, la noblesse, et surtout la noblesse anglaise, a eu un attrait particuliers pour les actrices.

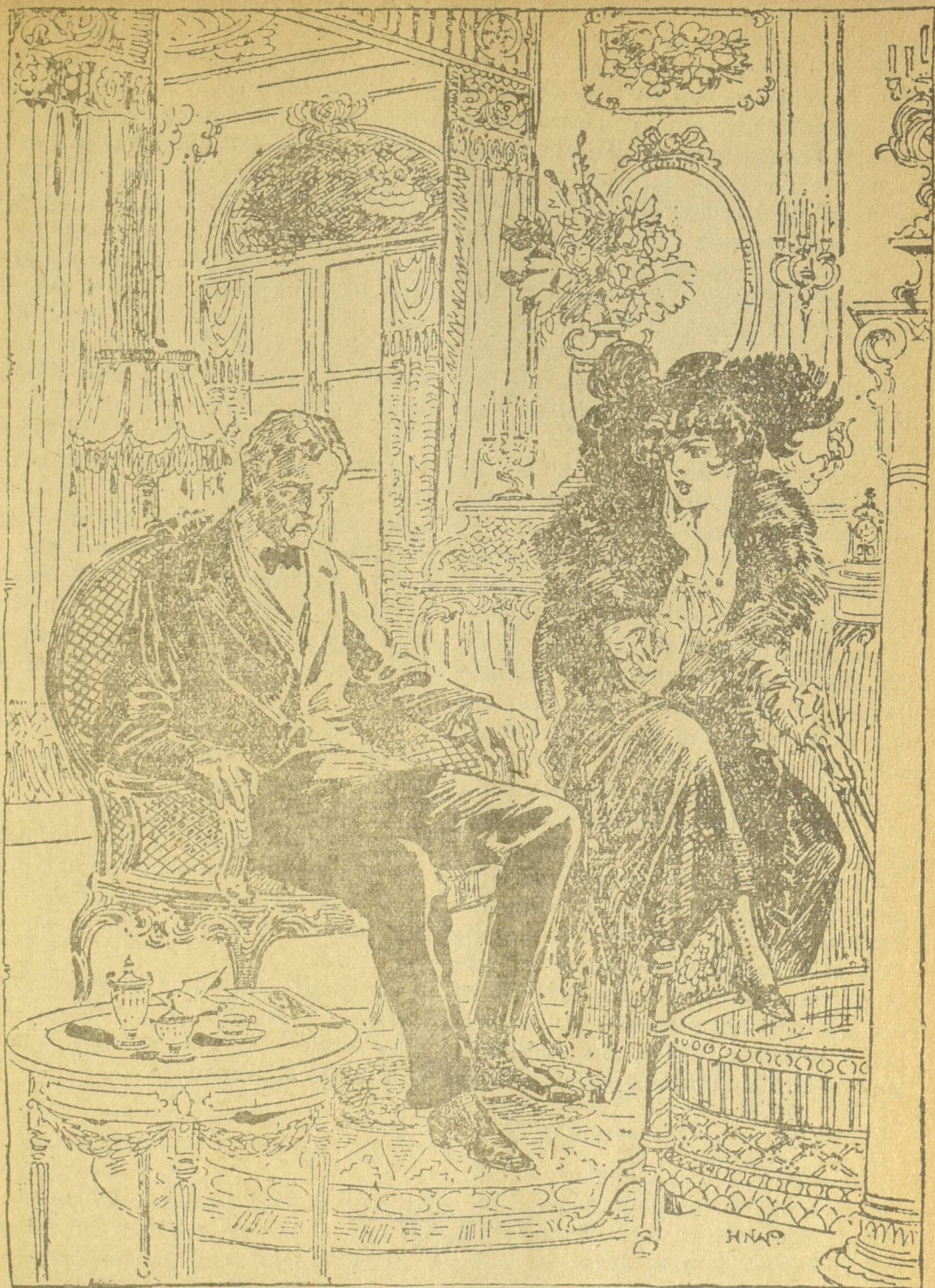
Le récent mariage de José Collins, actrice de Comédie Musicale, avec Lord Robert Edward Innes-Ker, frère du duc de Roxburghe, qui a épousé mademoiselle May Goelet, fille de madame Goelet, est la preuve la plus récente de l'attraction des femmes de théâtre sur la noblesse anglaise.

Lord Innes-Ker n'a que 40 ans et a toujours joui d'une très grande popularité dans les milieux théâtraux.

Mademoiselle May Yohe est une autre actrice de comédie qui a aussi gagné un titre grâce à sa beauté et à sa voix chaude et prenante. En 1895,

elle épousa Lord Francis Hope, le propriétaire du fameux diamant Hope, et frère du Duc de Newcastle. Le mari de May Yohe prit le nom de Lord Hope afin d'acquérir une fortune qui lui laissait sa grand'mère, la femme d'un riche marchand de diamants d'Amsterdam. Sa famille qui était opposée à son mariage avec mademoiselle Yohe lui offrit un million de louis s'il voulait rompre avec cette actrice, mais son amour fut plus fort et il déclina l'offre.

Cependant ni son titre, ni le diamant Hope, ni la fortune n'apporta le bonheur à May Yohe. Elle divorça et se remaria à Putnam Bradlee Strong, le fils d'un ancien maire de New-York, puis quelque temps après, l'inconstante May Yohe, reprit de nouveau sa liberté pour épouser en troisième nocces le capitaine John Andy Smuts, un cousin germain du général Smuts qui commandait autrefois les forces du Transvaal.



Mais madame Smuts, qui avait acquis une si grande gloire dans l'opérette et l'Opéra Comique, a été vue pour la dernière fois en 1918, où elle était employée comme contre-maîtresse à la Seattle North Pacific Ship-yards où elle travaillait pour nourrir son mari malade de l'influenza.

Frances Belmont qui faisait partie du sextette de Florodora, en 1901, est une autre actrice qui a épousé un titre sans autre dot que sa beauté et son esprit. Elle épousa lord Ashburton, qui était membre de la fameuse famille de banquiers de Barings, en 1906.

Lord Ashburton, en ce temps-là, était célibataire et possesseur d'un des plus beaux château d'Angleterre.

Il y a aussi Eva Carrington, connue sous le nom de 'The Fairyland Beauty' qui épousa en 1906 lord de Clifford.

Le titre de lord de Clifford est un des plus vieux de la noblesse anglaise datant d'au-delà de six cents ans. Son domaine comprend plus de 13,000 acres de terre à Mayo, en Irlande, et possède un château magnifique qui a joué un rôle dans l'histoire de l'Angleterre.

Ce mariage fut très heureux, le couple eut un fils, l'honorable Edward Southwell Russell, héritier d'un des plus vieux noms du royaume, et une fille. Mais en 1907 Lord de Clifford fut tué dans un accident d'automobiles, à Bramber. Cinq ans plus tard, lady de clifford unissait de nouveau sa

vie à Arthur Stock, qui n'avait aucun titre, mais possédait le Glenaff Castle, dans Ayrshire, en Ecosse.

Camille Clifford, qui était "chorus girl" dans "The Prince of Pilsen", et se créa une réputation universelle avec sa chanson: "Why do they call me a Gibson girl" fit la conquête de son mari, l'honorable Henry Lyndhurst Bruce, le fils aîné du comte d'Aberdare, par son esprit et sa beauté. Ils se marièrent en 1908. Ce ne fut que quelques années plus tard que lord Aberdare pardonna au jeune couple. Ce fut un ménage heureux jusqu'en 1915 où le capitaine Bruce qui faisait du service en France avec l'armée anglaise, fut tué au front. Nous avons également le cas récent de sir Hugo Cunliffe-Owen, le président de la British-American Tobacco Company et sa femme lady Cunliffe-Owen qui fut, avant son mariage, actrice de vues animées sous le nom de Helen Elisabeth Oliver.

Le dernier mariage en date est celui de José Collins qui a épousé lord Robert Innes-Kerr.

La plupart de ces mariages ont été heureux, beaucoup ont été plus heureux que les mariages de jeunes filles millionnaires qui ont épousé des nobles dans l'unique but de porter un vain titre.

La beauté dure plus longtemps que l'argent; et les mariages d'amour sont plus solides que les mariages d'intérêts ou de convenances.



L'ARBRE DE LA MORT

Une plante monstre qui dévore une jeune fille.

Un savant vient de rapporter des déserts de Madagascar une des histoires les plus terrifiantes qui nous soit jamais venue de cette île Africaine.

Il nous décrit un arbre ayant un développement extraordinaire qui semble avoir la vie et paraît appartenir à la même famille que les arbres qui se nourrissent d'insectes.

Cet arbre ou cette plante, qu'il appelle le Crinoida, atteint la hauteur de dix pieds et est assez puissant pour capter et détruire un être humain.

Les Mkodos, la tribu dans le territoire de laquelle on trouve cet arbre monstre, le vénère comme un fétiche et lui sacrifie des jeunes filles de la tribu.

— J'étais allé à Madagascar, écrit-il, pour rendre visite à la reine Ranavolona II, et je fus induit à visiter la tribu des Mkodos par un indigène qui avait entendu dire, qu'à part un bon salaire, je savais récompenser libéralement celui qui me faisait voir quelque chose de nouveau ou de rare.

«En sa compagnie je voyageai dans la partie sud-est de l'île de Madagascar, dans une contrée absolument sauvage où les habitants de race blanche pouvaient être comptés sur les cinq doigts de la main.

C'est dans cette région qu'habite la tribu des Mkodos.

C'est pendant mon séjour parmi les Mkodos que je fus témoin de la chose la plus terrifiante qu'il m'ait été ja-

mais donné de voir. La religion de cette tribu consiste en l'adoration de leur arbre sacré; l'arbre le plus tortueux et le plus monstrueux qui soit.

C'est à cet arbre que les Mkodos offrent des sacrifices humains.

UNE CEREMONIE EPOUVANTABLE

L'arbre sacré a une apparence imposante. Son tronc qui ne dépasse pas 10 pieds au-dessus du sol, est de construction étrange, recouvert d'une écorce bariolée, ressemblant à un ananas géant. Le sommet de l'arbre peut avoir environ de 8 à 9 pieds de circonférence et sur ce sommet pousse un bouquet plat ressemblant à un immense plateau.

Du sommet du tronc pend huit grandes feuilles. Elles sont d'une taille extraordinaire, 10 à 12 pieds de long et un pied de large à l'endroit où elles se tiennent au tronc, puis elles s'élargissent jusqu'à deux pieds pour finir en une pointe aussi pointue qu'une aiguille.

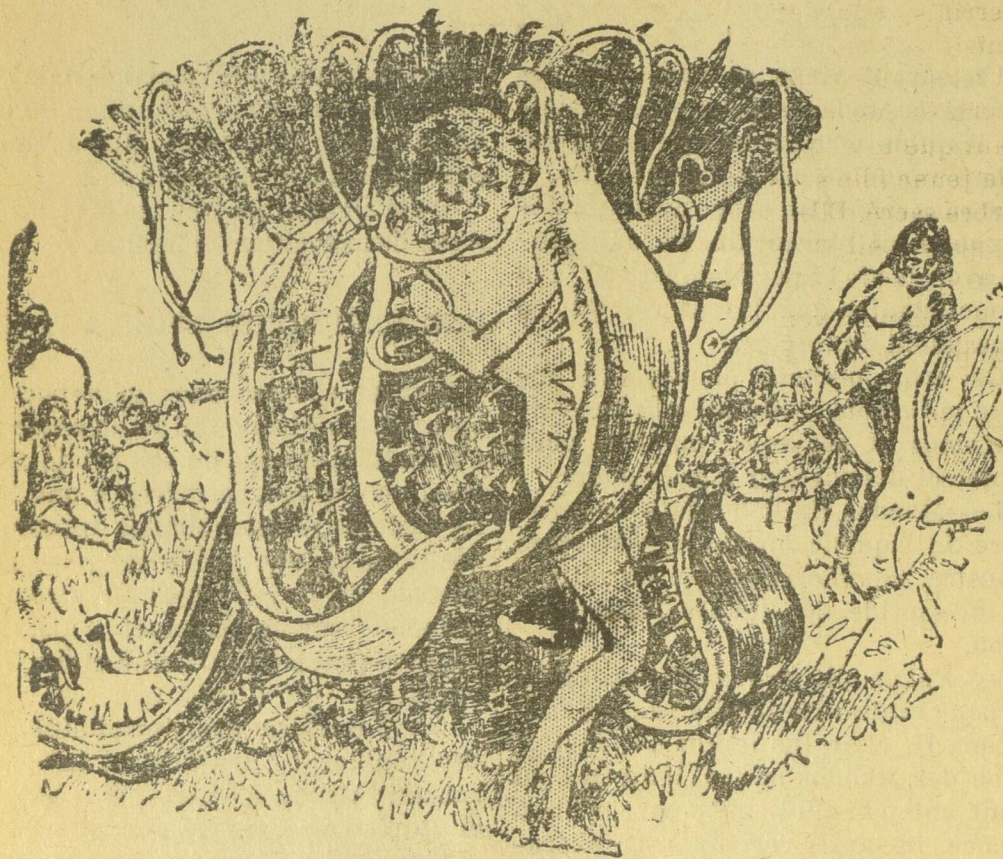
Chaque feuille est parsemée à profusion d'une série d'épines très longues et contenant un venin mortel.

Ces feuilles n'ont pas moins de quinze pouces d'épaisseur au milieu et tombent inertes le long du tronc de l'arbre, leurs pointes reposant sur le sol. Au-dessus de ces feuilles se trouve vingt ou vingt-cinq tiges qui re-

muent constamment comme si elles étaient agitées par un grand vent.

Le plateau au sommet de l'arbre paraît receler un liquide sucré. Ce liquide qui est le produit de l'arbre ne doit être là que pour attirer les oiseaux; c'est un narcotique puissant et il suffit d'une très faible quantité pour amener le coma.

Je fis un cadeau au chef de la tribu afin d'être autorisé à assister à la cérémonie. Je suivis la tribu dans la forêt. Elle se dirigea vers un des arbres sacrés; elle fit douze feux autour de l'arbre. Tous les environs étaient embrassés, puis chacun mangea. Nous bûmes une liqueur du pays. Après quelques instants tout le monde était



Lorsque la tribu offre un sacrifice, une femme est forcée de grimper à l'arbre et de boire de ce liquide. Si le "diable" qui s'y trouve est bien disposé, la femme pourra redescendre saine et sauve, sinon, elle est irrévocablement perdue.

Un soir, mon guide me prévint que la cérémonie que je tenais à voir devait avoir lieu le soir même.

ivre, hommes comme femmes, à l'exception d'une jeune fille qui se tenait à l'écart, immobile et silencieuse, mais qui semblait regarder la scène avec des yeux terrifiés.

A un signal du chef tous les cris cessèrent. Aucun bruit. Il n'y avait que le bois des douze bûchers qui pétillait. Le moment décisif était arrivé. Il me vint immédiatement à l'idée que

la jeune fille que j'avais remarquée était la victime désignée pour le sacrifice. Je la regardai attentivement. Une mortelle terreur se lisait sur tous ses traits.

Un groupe de guerriers se forma en cortège et se dirigea vers la jeune fille; on l'entoura. La jeune fille fut sommée de grimper à l'arbre sacré.

Terrifiée, elle s'était jeté à terre et suppliait qu'on lui fasse grâce. Mais tout fut inutile. La foule entière se précipita sur elle et la força à obéir. Voyant que toute résistance était inutile la jeune fille se retourna et fit face à l'arbre sacré. Elle hésita un moment, puis, se recueillant, elle s'élança vers l'arbre.

Elle grimpa vivement, puis elle but le liquide "sacré". Elle sauta à bas de l'arbre, mais cet arbre qui semblait inerte, immobile, se mit à se mouvoir subitement, les petites tiges saisirent

la jeune fille par le cou et par les épaules et la maintinrent solidement immobile.

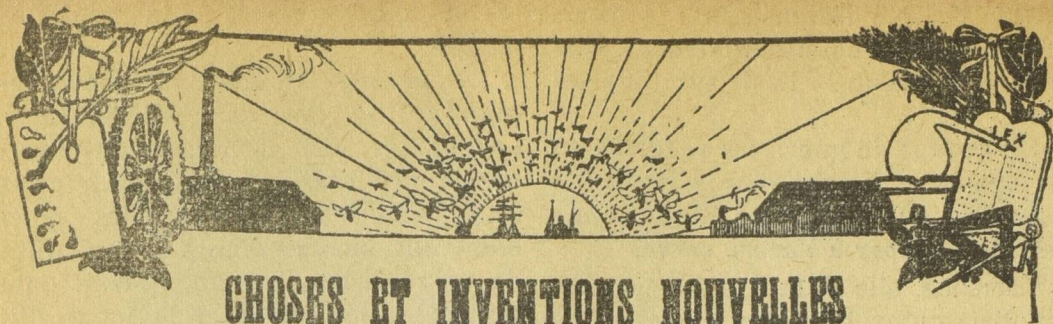
Les grandes branches rigides se replièrent lentement sur elles-mêmes. Les épines étaient maintenant tournées vers l'intérieur, dans la direction de la jeune fille. Peu à peu, les épines entrèrent dans les chairs de la victime de ce sacrifice. Le sang giclait dans toutes les directions et la jeune fille fut écrasée par les feuilles qui l'étouffèrent comme dans un étau.

Puis la fête commença... le dieu était apaisé.

* * *

L'intérêt suscité par cette histoire de l'arbre sacré de Madagascar a vivement intéressé les botanistes, et bientôt le gouvernement français doit nommer une commission chargée d'étudier cet arbre extraordinaire.

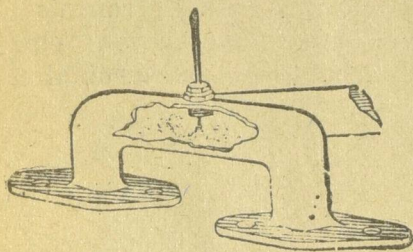




CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

INJECTEUR D'ESSENCE POUR MISE EN MARCHÉ DES MOTEURS

Il est souvent difficile, même en été, et surtout par les temps froids et pluvieux et lorsque le carburateur est imparfaitement réglé, de mettre en route les moteurs d'automobiles.



Pour faciliter ce départ, les chauffeurs emploient mille recettes; ils introduisent avec une burette un peu d'essence dans les purgeurs des cylindres ou dans la tuyauterie d'admission; ils "noient" le carburateur pour ajouter un excès d'essence, etc. Tous ces moyens atténuent la difficulté mais ne résolvent pas le problème.

Le procédé que nous décrivons ici est plus scientifique. Il consiste dans la préparation préalable d'une certaine quantité d'air sûrement carburée remplissant la tuyauterie d'admission et par suite fournissant au premier quart de tour une cylindrée apte à l'explosion.

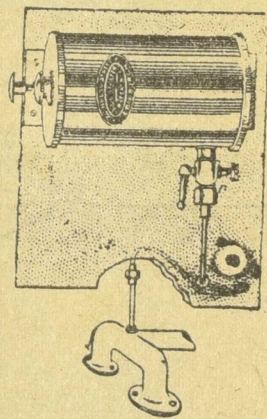
Cette préparation est des plus faciles et des plus rapides puisqu'il suffit

de donner un petit coup de pompe avec l'injecteur ici décrit.

Cette pompe envoie dans la tuyauterie d'admission un jet minuscule d'essence pulvérisée pour ainsi dire en atomes qui se diluent dans l'air de la tuyauterie.

On peut ainsi obtenir par un, deux ou trois coups de pompe un mélange explosif aussi riche que l'on désire; et que le moteur soit froid ou le temps brumeux, le départ est assuré.

L'injecteur en question se compose essentiellement d'un petit réservoir cylindrique en cuivre qui se fixe sur le tablier ou en tout autre endroit convenable. Ce réservoir est rempli d'essence et contient la petite pompe pulvérisante.



Nos deux gravures permettent de saisir le montage et le fonctionne-

ment; la première montrant le réservoir fixé au tablier, la deuxième le brouillard d'essence tourbillonnant dans la tuyauterie d'admission.

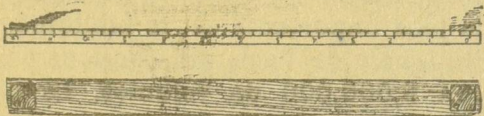
Comme on peut en juger, cet appareil est très simple et très facile à installer. Il ménage non seulement les bras des chauffeurs, mais il rend encore de réels services sur les voitures munies de démarreurs électriques, parce qu'il économise le courant nécessaire à la mise en route. Lorsque la tuyauterie d'admission comporte des fuites d'air qui empêchent le moteur de partir, l'injecteur supprime cet inconvénient, parce qu'il fournit l'essence nécessaire au départ malgré cette fuite.

Enfin, lorsqu'on se sert de benzol, de pétrole ou d'essence de qualité inférieure pour les moteurs, cet injecteur est particulièrement avantageux pour faciliter le départ habituellement pénible dans ces conditions.

— o —

UNE REGLE QUI NE DEPOSERA PAS L'ENCRE SUR LE PAPIER

Il n'y a rien de plus désagréable lorsque l'on trace des lignes à l'encre de voir la règle tacher notre papier avec l'encre qu'elle a gardé sur ses côtés.



Pour obvier à cela on n'a qu'à soulever à l'aide de deux petites pièces de bois la règle de manière à ce qu'elle ne touche plus au papier.

Avec ce procédé jamais le papier ne sera taché et le travail sera beaucoup plus propre.

UNE ARMATURE IMPROVISEE SAUVE UN HOMME DONT LA COLONNE VERTEBRALE AVAIT ETE FRACTUREE



Grâce à une rigide armature d'acier et de cuir s'opposant à tout mouvement de la tête, un homme dont la colonne vertébrale avait été fracturée put être sauvé de la mort, dans une ville du nord de la Californie et on espère qu'il recouvrera complètement la santé.

L'accident se produisit

quand la victime, un docteur, frappa de la tête le fond d'une piscine de faible profondeur, se brisant ainsi la première vertèbre cervicale et se disloquant les deux autres. L'armature employée se compose d'une lourde barre d'acier qui suit le contour de l'épine dorsale et qui est maintenue en place par des courroies de cuir doublées de feutre, à hauteur des hanches, de la poitrine et de la tête. Le patient devra rester absolument immobile pendant trois ou six mois.

— o —

UN VOLCAN EMPLOYE COMME PHARE

Un volcan situé dans l'île de San Salvador est employé comme un phare.

Ce signal volcanique se trouve à huit milles environ de la ville d'Acajutia. C'est une véritable colonne de fumée pendant le jour, mais l'éclat de ses flammes l'ont rendu précieux à ceux qui naviguaient de nuit dans cette région.

On l'aperçoit de fort loin en mer et toutes les sept minutes, un jet de feu s'en échappe, sans que depuis de nombreuses années, on ait constaté la moindre variation. Une taxe de lumière est perçue de tous les navires qui jettent l'ancre dans la proximité du volcan et nul ne proteste, car tous savent qu'on peut compter plus sûrement sur cette lumière naturelle que sur celles des hommes.

PHOTOGRAPHIES DE L'AIR

Une nouvelle méthode pour la photographie des rapides courants aériens, donnant une idée de leurs dimensions, de leurs formes et de leur direction, a été élaborée au Cook Aviation Field (Ohio). On a trouvé le moyen de rendre la plaque impressionnable par l'air et cela rend possible l'obtention de nombreuses photographies des courants d'air qui jouent un rôle si important dans le vol des aéroplanes.

Grâce à un tube à travers lequel l'air est poussé par un moteur de 200 H.P., des ouragans de vent soufflant à une vitesse de cinq cents milles à l'heure peuvent être engendrés.

Non seulement on obtient de la sorte des photographies instantanées de vents et de courants d'air, mais encore des vues cinématographiques qui révèlent des secrets dont la connaissance a une importance énorme pour la construction plus sûre des aéroplanes.

NOS ENFANTS

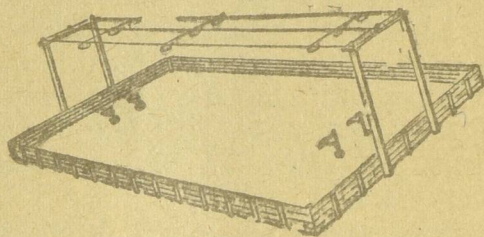
Jeannine. — Maman, ton mari vient d'entrer pour dîner.

UNE PATINOIRE

Voici une patinoire qui peut être utilisée pour jouer au hockey le soir comme le jour.

Les dimensions de la patinoire sont de 140 pieds par 80 pieds.

Une clôture de 3½ pieds de hauteur est construite tout autour de la patinoire. Les poteaux soutenant la clôture doivent être éloignés d'au



moins huit pieds les uns des autres; ils sont enfouis dans le sol ou simplement pris dans la glace.

Les "buts" sont éloignés l'un de l'autre de 120 pieds et chacun est éclairé par trois lumières électriques alors que trois autres lumières éclairent le centre de la patinoire.

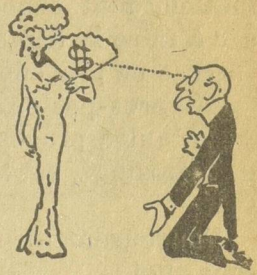
QUELQUES RENSEIGNEMENTS CURIEX

La plus grande banque est la Banque d'Angleterre, à Londres; le collège le plus ancien est l'Université d'Oxford, fondée en 1050; la bibliothèque la plus importante est la bibliothèque Nationale de Paris qui contient environ 8,000,000 de volumes. Le plus grand théâtre est l'Opéra de Paris, dont la superficie est d'environ trois arpents; la plus lourde statue de bronze est celle de Pierre LeGrand, à Petrograd. Elle pèse 1,400 tonnes. Le plus vaste collège est celui de Caïre, avec plus de 10,000 étudiants et 310 professeurs.



COMMENT DEMANDER UNE JEUNE FILLE EN MARIAGE

Informations strictement confidentielles d'un célibataire qui n'a jamais fait de demande aux célibataires qui ont l'intention d'en faire.



Comment devez-vous la demander? L'année dernière étant bissextile, la demande était la chose la plus facile du monde; les jeunes filles faisaient les neuf dixièmes du chemin, nous n'avions qu'à faire le reste; mais les années, tout comme les visages, changent et 1921 n'est pas une année bissextile. Il faut donc que les célibataires se "plantent" et Cupidon espère que chacun fera son devoir.

Etes-vous prêt?

Br-r-r-r-r-, cela vous fait trembler un peu plus que la question du charbon. Mais avant que vos vertèbres se glacent, que vos genoux se transforment en argile et que vos dents deviennent des castagnettes, laissez-moi vous rassurer et vous dire que j'ai pensé à vous et que je viens vous tirer d'embarras.

J'ai inventé quatre moyens, tous plus infailibles les uns que les autres, pour faire la conquête des jeunes filles. Personnellement je n'ai essayé aucun des quatre moyens que je vous donne aujourd'hui, pas même un cinquième, et je m'en suis toujours bien trouvé; mais tous les célibataires n'ont pas mon énergie et ma force de caractère.

Mon premier moyen, qui est tout nouveau et qui n'a jamais été essayé,

est la demande en mariage par lettre. Voilà le meilleur procédé à employer pour les timides et les craintifs.

Ce moyen a ses avantages: la lettre peut se tromper d'adresse et choir chez une jeune fille dont vous ne soupçonnez même pas l'existence; généralement la jeune fille inconnue accepte. Si vous ne faites pas votre bonheur, vous faites le sien. C'est déjà quelque chose.

Avec le procédé de la lettre, si vous changez d'idée, vous pouvez toujours envoyer un télégramme qui arrivera avant la lettre, pour notifier la jeune fille de ne pas porter foi à ce qu'elle lira dans la malheureuse lettre.

Un autre avantage, c'est que si vous êtes poursuivi, plus tard, pour rupture de promesse de mariage, votre lettre sera certainement lue devant les tribunaux et alors votre réputation de littérateur sera établie du coup, car généralement les lettres de demande en mariage sont des petits chefs-d'oeuvre.

Un autre procédé que j'ai également découvert, un jour de pluie, est la demande verbale, c'est-à-dire le tête-à-tête avec l'objet convoité.

La plume n'est rien comparée à l'efficacité de trois grands facteurs que

l'on trouve dans la demande verbale: le canapé bien rembourré, l'abat-jour et le feu de la cheminée du salon. La poésie, la pénombre, le silence, l'émotion, tout concourt à vous pousser à faire la demande.

Avec ce procédé on sauve des frais de timbres-poste.

Un autre procédé auquel personne n'avait songé, est la demande en dansant.

Heureusement que j'y ai pensé, sans quoi...

La danse est un moyen infailible pour faire capituler une débutante.

Il faut tourner, tourner jusqu'à l'enivrement. Il ne faut jamais perdre de vue que les coeurs et les trônes se gagnent souvent par les révolutions. Il faut se souvenir que c'est en dansant qu'un homme du monde, dont nous sommes, fait valoir ses qualités.

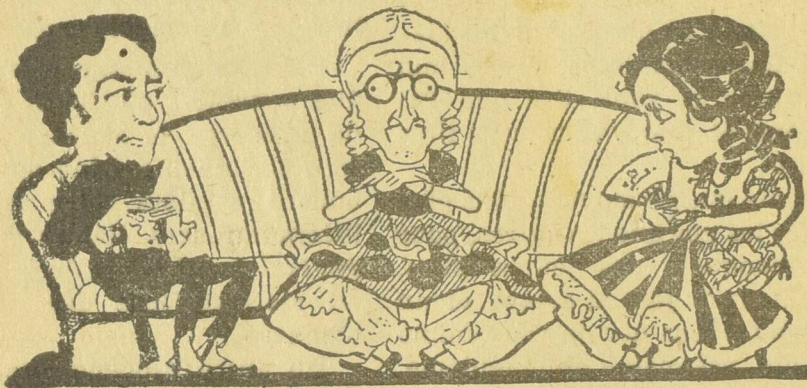
Personnellement, c'est en dansant que j'ai refusé mes plus belles offres.

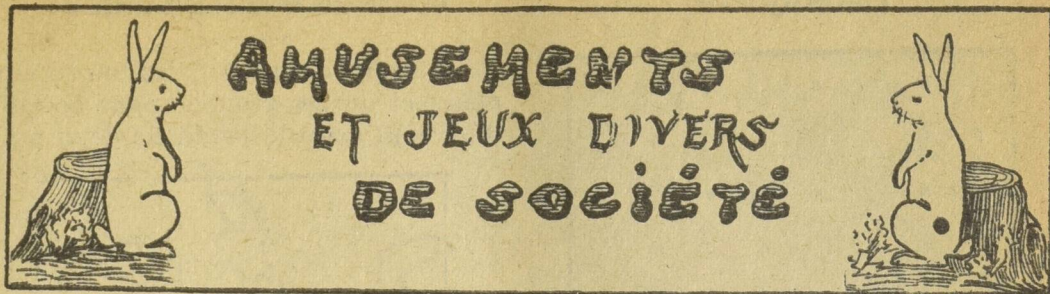
Mon quatrième moyen de demander une jeune fille en mariage est mon meilleur moyen — encore un que je n'ai jamais employé. C'est ce que j'appellerai la "proposition à la Pacha".

C'est un moyen tout simple et à la portée de tous. Il ne s'agit que de couvrir la jeune fille que nous convoitons, de bagues, de bijoux et de pierreries. Lorsqu'elle est complètement éblouie, crac, vous lui lancez votre demande. Elle vous doit trop de reconnaissance pour vous répondre "non"; alors elle dit "oui". Il n'y a pas d'autres portes de sortie.

Tous ces moyens sont absolument inédits. Je les ai fait breveter S.G.D. G. et je les mets gracieusement à la disposition des lecteurs de la "Revue Populaire". Je ne demande pas qu'on m'élève une statue... en quoique ce soit.

P. COUTLEE





LES DEUX PROVINCES

Compléter sur la ligne horizontale, en ajoutant une lettre dans chaque colonne, les mots suivants, dont nous ne donnons qu'une, deux, ou trois lettres, de manière à former dans les deux colonnes verticales, les noms de deux provinces de la France.

—		A		—
—		M		—
—		A		—
—	E		L	—
—	S		E	—
—	O		N	—
—	E	N	N	—
—		T		—

Solution

Les deux provinces sont Gascogne et Picardie.

Voici comment se complète notre figure.

G		A		P
A		M		I
S		A		C
C	E		L	A
O	S		E	R
G	O		N	D
N	E	N	N	I
E		T		E

UN PEU D'ARITHMETIQUE

Voici deux problèmes qui amuseront, sans aucun doute, les nombreux lecteurs de la "Revue Populaire". Ces problèmes ne se font qu'avec des chiffres. Il s'agit, premièrement, de former le nombre 100 avec les dix premiers nombres (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0) sans répéter deux fois le même

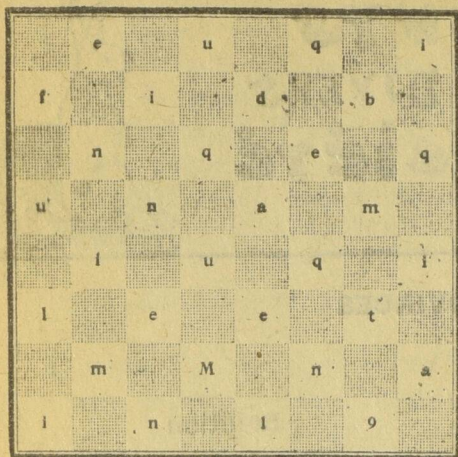
nombre; deuxièmement, de former le nombre 1,000 de la même façon.

SOLUTION

$$I. \quad 78 + 12 + 9 + \frac{6}{50} + \frac{4}{5} = 100$$

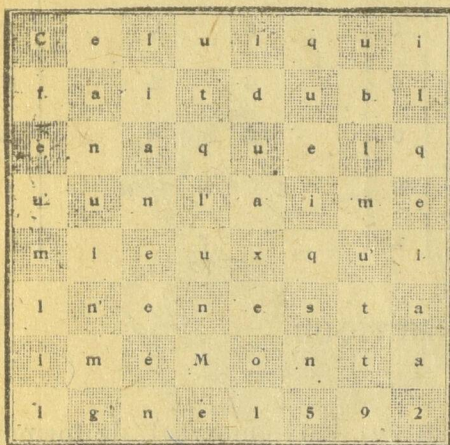
$$II. \quad 987 + 5 + \frac{20}{4} + \frac{6}{3} + 1 = 1000.$$

L'ECHIQUIER



Voici un échiquier. Nous avons écrit une pensée d'un grand écrivain, le nom de l'auteur et la date de sa mort. Naturellement sur les parties noires de l'échiquier les lettres ne se voient pas. Indiquez donc la pensée, le nom de l'auteur et l'année de sa mort.

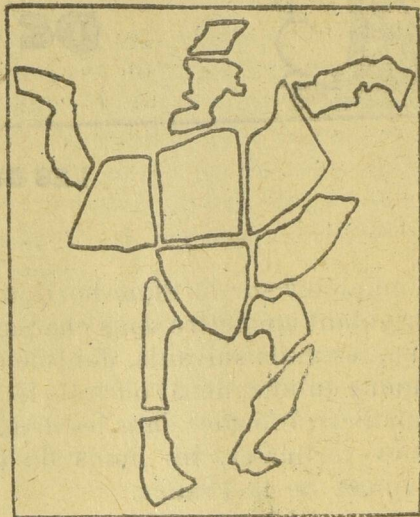
Solution



La phrase à reconstituer est: "Celui qui fait du bien à quelqu'un l'aime mieux qu'il n'en est aimé". Elle a pour auteur "Montaigne", mort en 1592. Voir ci-contre la solution sur notre échiquier.

VOICI UN PUZZLE CURIEUX

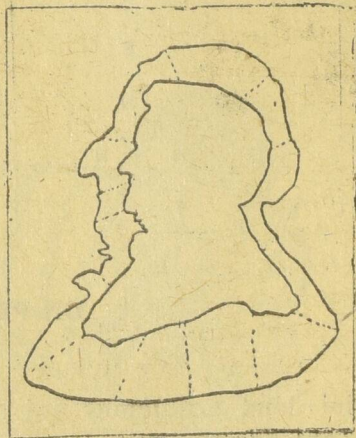
Il s'agit de réunir les morceaux épars et de les grouper pour obtenir d'un seul coup le profil de deux mu-



siciens célèbres. Pouvez-vous reconstituer leurs figures?

Solution

Ce problème est assez difficile à résoudre.



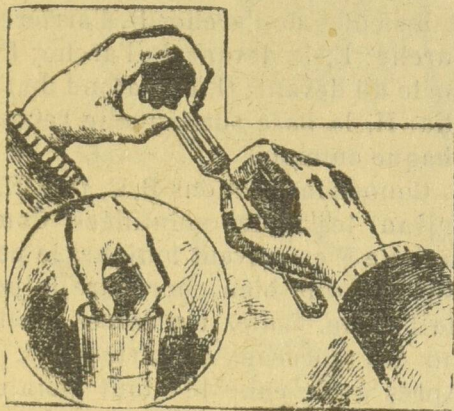
Notre dessin représente l'ordre dans lequel les morceaux doivent être ajustés pour former le profil de Rossini, que représente le trait extérieur, et le profil de Wagner que représente le trait intérieur.

UN PEU DE MAGIE

Voici un petit tour qui ne demande aucun appareil et aucune mise en scène. Il peut être fait lorsque vous êtes assis à votre table.

Tenez une fourchette dans une main et avec les ongles du pouce et de l'index de l'autre main pressez les deux dents extérieures de la fourchette pour faire vibrer celle-ci. Un petit son clair s'en suivra. Alors tout en maintenant la fourchette dans votre main, placez le pouce et l'index de l'autre main dans un verre, tel que vous le fait voir notre vignette.

Le son changera du tout au tout pour devenir un son plus lourd.



Il semblera que ce sont vos doigts qui auront vibré et qu'en les plaçant dans le verre le son de la vibration a complètement changé.

Ce petit truc est absolument facile. Vous prenez votre fourchette, vous la faites vibrer et vous demandez aux gens qui vous entourent pourquoi le son change-t-il lorsque vous placez vos doigts dans le verre. Ils vous diront qu'ils ne le savent pas; d'autres essaieront de faire le même tour et ils seront surpris de voir que le résultat obtenu n'est pas du tout le même que celui obtenu par vous.

Alors vous pouvez leur expliquer que c'est l'électricité que vous avez dans les doigts et que vous pouvez même tenir vous-même la fourchette qu'ils auront fait vibrer, pendant qu'ils placeront leurs doigts dans le verre; le résultat sera le même et la vibration changera de tonalité.

Ce tour est très facile, tellement simple que tous vos voisins peuvent vous entourer pendant que vous l'exécutez, et personne ne devinera jamais comment vous vous y prenez.

Voici l'explication de ce tour.

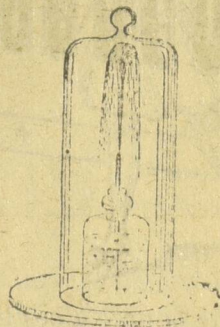
Vous tenez la fourchette de manière à ce que le bout opposé aux dents ne touche pas à la table, puis lorsque vous placez les doigts de l'autre main dans le verre, vous abaissez la fourchette sur la table. Dès que la fourchette touche la table le son change immédiatement.

Les spectateurs surveillent tellement les deux doigts qu'ils ne s'occupent pas de la main qui tient la fourchette.

— 0 —

JET D'EAU DANS LE VIDE

Faites passer un tube à extrémité très effilée à travers le bouchon d'un flacon plein d'eau et placez cet appa-



reil sous la cloche de la machine pneumatique. Aussitôt que vous commencerez à faire le vide, le peu d'air qui

est au-dessus de l'eau dans le flacon fera jaillir de l'eau par le tube, parce que l'air extérieur ne fera plus équilibre à l'électricité du gaz intérieur.

On pourrait obtenir le même résultat à l'air libre en soufflant de toute la force des poumons par le petit tube qui doit fournir le jet; on accumulera ainsi à l'intérieur du flacon, de l'air qui, en revenant à sa pression primitive, chassera au dehors une petite quantité de l'eau contenu dans ce flacon.

Les syphons ne fonctionnent que d'après ce principe.

UN INSTRUMENT DE MUSIQUE AVEC DES BOUTEILLES

Un très bon instrument de musique peut être fait avec huit bouteilles attachées à des cordes, comme nous le fait voir notre vignette.



On donne la note à ces bouteilles en les remplissant d'eau.

En mettant plus ou moins d'eau dans chaque bouteille on aura toutes les notes de la gamme.

On peut obtenir le même résultat avec des verres placés sur une table.

On joue sur ces bouteilles ou ces verres en donnant un petit coup léger sur chacun des verres ou des bouteilles.

L'ARCHE DE NOE

(Page à découper pour les enfants)

Pour faire cet arche de Noé vous n'avez besoin que d'une paire de ciseaux, du carton, de la colle et un peu de peinture.

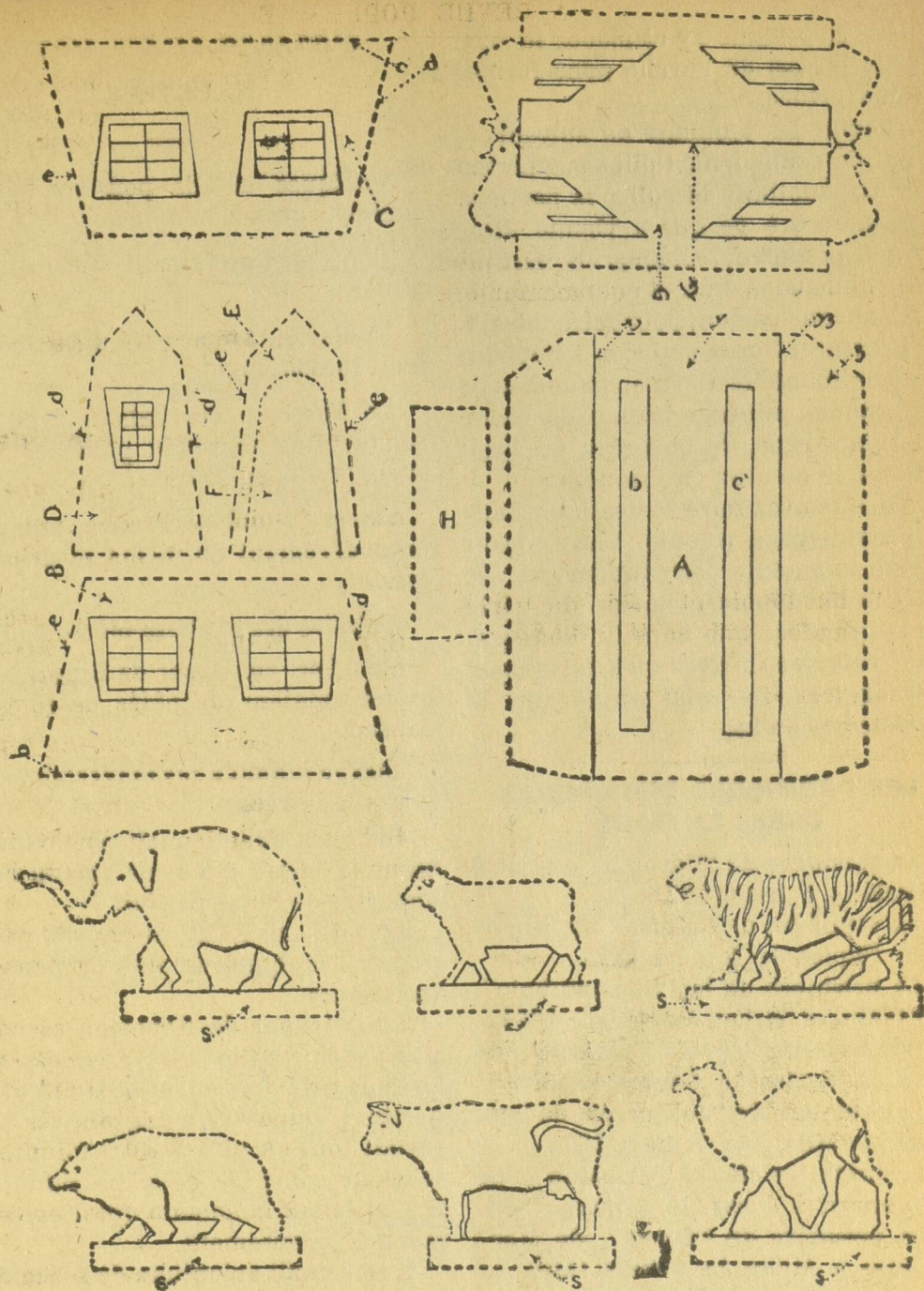
A, représente la base de l'arche; B, C, les côtés de l'arche; D, l'arrière de l'arche; E, le devant de l'arche; F, la porte du devant; G, le plafond de l'arche; H, la base sur laquelle reposera chaque animal.

Coupez les sections B, C, D et E, en suivant les lignes pointillées. Coupez la ligne F en suivant toujours le pointillé et taillé bien pour faire la porte de l'arche. Collez toutes ces sections sur des morceaux de carton fort.

Après avoir collé le tout peignez avec des couleurs à l'eau, en laissant un espace pour les fenêtres de l'arche. Joignez les côtés au plafond et à la base de l'arche en collant du papier aux joints, en mettant d a d, d' a d', e a e, e' a e'.

Coupez la section A en suivant le pointillé. Pliez les lignes xy et yz, de manière à ce que les parties x et z soient complètement pliées sur elles-mêmes, laissant A libre.

Coupez des morceaux de cartons de la même dimension que x, y et z et collez-les sur les dessins pour les rendre plus fort, peignez. Collez la demie de la feuille de papier sur b de B



et sur c de C de manière à ce que le restant de la feuille de papier revienne en-dessous. Pliez ce papier en dessous de manière à ce que vous puissiez le coller sur b et c de la section

A, rendant l'arche solide sur sa base. Coupez la section G en suivant toujours le pointillé et collez également sur un carton. Peinturez aussi en donnant une autre couleur aux oiseaux.

Pliez sur la ligne **xy** et placez le tout sur le dessus de l'**arche** pour former la couverture.

Coupez les animaux en suivant le pointillé seulement. Collez sur carton fort en omettant de coller la partie s, de manière à ce que a vienne dessous les animaux. Coupez six cartons de la dimension de H et collez la partie a sur chaque carton, pour faire la base.

Peinturez l'ours en brun, l'éléphant en gris foncé, le tigre en jaune avec de grandes rainures brunes, la vache en rouge-brun, le chameau en brun pâle et le mouton en gris léger.

Vous pouvez faire et dessiner d'autres animaux à volonté. Vous pouvez même augmenter les dimensions de l'arche du double et même du triple de la grandeur que nous lui donnons, pour cela vous n'avez qu'à faire deux fois ou trois fois plus grand que le modèle ci-contre.

— o —

LES PREMIERES DES OPERAS CREES EN MARS

La première de "Carmen" a eu lieu à Paris le 3 mars 1875.

La première de "Moïse", de Rossini, à Naples, le 5 mars 1877.

La première de la "Somnambule", de Bellini, à Milan, le 6 mars 1831.

La première de "La Traviata", de Verdi, à Venise, le 6 mars 1853.

La première de "Jolituani", de Pouchelli, à Milan, le 7 mars 1874.

La première de "L'Africaine", de Meyerbeer, à Paris, le 9 mars 1866.

La première du "Bravo", de Mercadante, à Milan, le 9 mars 1839.

La première de "Nabuchodonosor", de Verdi, à Milan, le 9 mars 1842.

La première de "Hernani", de Verdi, à Venise, le 9 mars 1844.

La première de "Il Fiuramento", de Mercadante, à Milan, le 11 mars 1837.

QUELQUES SINGULARITES ILLUSTRES

Quelques détails peu connus sur quelques grands hommes :

Charlemagne aimait beaucoup le gibier.

Frédéric, empereur d'Allemagne, était fou du melon.

Le Tasse, poète italien, avait une prédilection marquée pour les mets sucrés cuits au four.

Henri IV, roi de France, mangeait immodérément du melon et des huîtres.

Voltaire usa et abusa même du café.

Paul Ier, empereur de Russie, était grand amateur de pâtés de foies de canard.

Buffon aimait à prolonger plusieurs heures ses repas.

Rabelais affectionnait particulièrement la laitue qui nous fut du reste apportée de Rome par lui.

Le roi Louis XVIII ne pouvait pas se passer des épinards plus de deux ou trois jours.

Le déjeuner de Napoléon se composait d'une potage, trois entrées, une tasse de café et une bouteille de chambertin. L'empereur mangeait très vite, restait tout au plus 8 à 12 minutes à table. A cause de cette précipitation il s'en fallait beaucoup que Napoléon mangeât proprement.

Il se servait volontiers de ses doigts au lieu de fourchette ou même de cuiller. Il puisait à même dans le plat et trempait son pain dans la sauce et dans le jus.

Ses habits en souffraient, car il y faisait beaucoup de taches.



HOMMES

Un célibataire ne connaît sa propre valeur que le jour où il est poursuivi pour rupture de promesse de mariage.

—o—

Lorsqu'elle lui demande s'il a déjà aimé avant, il n'y a que deux portes de sortie pour le célibataire: mentir ou se retirer.

—o—

Le célibataire fuit la tentation, mais une vie sans tentation ne vaut pas la peine d'être vécue.

—o—

Se sauver ou ne pas se sauver, telle est la question que se pose le célibataire qui tombe en amour.

—o—

D'après un célibataire, toutes les femmes qu'il a aimées auraient bien voulu l'épouser mais elles n'ont pas voulu le décevoir.

—o—

Un once de vanité produit souvent 90 livres de chair.

—o—

Toutes les lettres d'amour d'une femme sont un poème pour l'homme qui l'aime; mais elles doivent être les sonnets, non des épîtres.

FEMMES

Dieu a créé la coquetterie immédiatement après avoir créé l'amour.

—o—

Une femme aime toujours à recevoir sa lettre d'amour tous les jours, même si l'envoyeur varie.

—o—

Une jeune veuve a une manière à elle de voir un homme sans même le regarder.

—o—

Il existe peu de femmes qui comprennent pourquoi, lorsqu'elles veulent quelque chose elles ne peuvent l'avoir.

—o—

Les femmes égoïstes peuvent faire de bonnes femmes mais elles font de mauvais maris.

—o—

Le premier devoir d'une femme est de ne pas permettre à son mari de s'apercevoir qu'elle est plus clairvoyante que lui.

—o—

Si les femmes portaient des culottes elles se lèveraient au milieu de la nuit et elles se voleraient elles-mêmes.

HOMMES

Choisir une femme est une action vitale comme un stratagème de guerre; on ne se trompe qu'une fois, mais ça compte.

—o—

C'est lorsqu'on lit une collection de lettres d'amour qu'on s'aperçoit que le téléphone est une belle invention.

—o—

Un homme indiscret est une lettre ouverte, tout le monde peut la lire.

—o—

Un célibataire est le triomphe de la pipe sur le kimono.

—o—

Il y a quelque chose qui attire l'admiration chez un homme qui se rend bravement à l'autel.

—o—

Une femme qui nous aime est un guide et un puzzle.

—o—

De tous maux il faut toujours choisir le moindre; celui qui nous plaît le mieux.

—o—

Si un homme n'épouse pas son premier amour, il le regrette. S'il l'épouse... il le regrette aussi.

FEMMES

Les chiffres impairs sont chanceux. Il faut être deux pour avoir une querelle.

—o—

La seule jeune fille qui n'a jamais été embrassée est honteuse de l'avouer.

—o—

Une femme qui se rend, ne cède qu'à elle.

—o—

Que de femmes qui, éveillées, ne pensent à rien, rêvent à quelque chose une fois endormies.

—o—

Voici le temps de l'année où le cœur, la tête et l'amour des mortels sont le plus léger.

—o—

Tout le monde croit que l'amour est indispensable, mais qu'il ne satisfait personne, une fois qu'on "y est".

—o—

Mot de femme: "Tenter me tente".

—o—

Nommez un être singulier: Un célibataire.

—o—

L'amour, dans tout roman qui se respecte, finit à la scène du mariage.



UNE VILLE SANS NOM

Il s'agit de l'ancienne capitale de la Perse qu'on appelle de nos jours Persépolis, mais dont le nom véritable a été oublié.

Très haut, sur une muraille de son temple qui croule on peut lire l'inscription suivante: "Henri M. Stanley, N.-Y. Herald, 1870". Cette simple particularité démontre que — voici déjà cinquante ans — les journalistes américains s'efforçaient de pénétrer le mystère de cette cité dont le nom a disparu dans l'éternité du passé. Mais bien avant que le grand explorateur africain ne vint à Persépolis, avant même qu'il fût né, d'autres voyageurs attirés par les étranges légendes qu'engendrait la ville dont les ruines s'érigent sous un soleil qui éclate comme du métal fusant, s'étaient montrés dans la région, cherchant le secret des siècles.

Certains d'entre eux, l'esprit troublé par le caractère horrifique des contes persans, s'enfuyaient de ces lieux maudits et prétendaient y avoir entrevu des monstres d'aspect si repoussant qu'ils n'en pouvaient parler sans frémir.

L'un d'eux, Fryer, racontait qu'il avait rencontré "deux horribles créatures, couvertes de cottes de mailles et frappant de terreur ceux qui s'aventuraient dans la solitude. Elles avaient l'aspect de lions en fureur mais d'immenses ailes leur donnaient l'apparence de griffons. Leur croupe était plus large que celle des plus grands éléphants".

Ces imaginations étaient probablement dues à la vue des grands taureaux ailés placés à l'entrée du monument identifié depuis comme le temple de Xerxès. Ce sont de fantastiques créatures longues de dix-neuf pieds et hautes de dix-sept qui — par leur pose héroïque — semblent incarner le défi jeté aux siècles à venir par les antiques Sassanniens qui les conçurent.

L'histoire raconte qu'Alexandre le Grand, dans un accès de délire imbriqué et tenté par sa maîtresse Thaïs, consumma la destruction de Persépolis, environ 330 ans avant notre ère.

Dryden retrace ainsi la chute de la ville:

— Les princes applaudirent avec une joie furieuse, comme le roi saisisait le flambeau avec l'impie désir de la destruction. Thaïs l'excitait à incendier sa proie et elle-même, comme une autre Hélène, alluma le désastre d'une autre Troie."

Ces ruines qui surpassent de beaucoup, par la majesté de leur apparence les reliques de l'antiquité retrouvées partout ailleurs, ont suscité pendant plus d'un millénaire la curiosité de toute la race humaine.

Quelques-unes de leurs sculptures, ciselées dans la pierre des magnifiques palais et des tombes, semblent n'avoir été terminées que depuis un mois par des artistes modernes de grand talent.

L'une des plus frappantes images gravées dans le dur rocher d'une caverne est celle d'un roi dont l'allure de bravoure ne laisse d'en imposer encore aux yeux qui la contemplent. En

1500, l'explorateur Vénitien Barbaro, décrivant cette statue, s'écriait:

— "Elle semble être l'image d'un audacieux monarque qu'ils prétendent figurer Samson."

L'homme qui erre dans les rues silencieuses de la cité morte et qui laisse ses regards se poser sur les visages des dieux de pierre qui les bordent, est surpris de constater que tous ont le nez cassé ou les yeux arrachés. C'est là un effet de la jalousie. Le vieux *shah* Sefi Ier, courroucé de voir que tant d'Européens n'étaient attirés vers son royaume que par les merveilles de Persépolis au lieu de venir rendre hommage à sa souveraine personne à Téhéran, envoya des soldats pour anéantir les admirables reliques de la ville. Ces vandales firent sauter une quantité de nez royaux, brisèrent les doigts de marbre des reines de l'antiquité et mutilèrent nombre de splendides effigies. Mais, par bonheur, ils n'avaient pas de moyens assez puissants pour pulvériser l'ensemble et c'est à cette circonstance que nous en devons la préservation.

Le valeureux Darnis dont nous parle Xénophon quelque part dans la *Cyropédie*, fut inhumé dans l'une des curieuses tombes que renferment les faubourgs de Persépolis. Les murs de son sépulcre sont recouverts d'inscriptions cunéiformes qui relatent les hauts faits de sa carrière.

On raconte que nombre d'années après la mort du prince, son ennuage favori coulait encore de tristes jours auprès du tombeau et que rien ne put le décider à quitter ce séjour mortuaire.

Autrefois métropole des plus puissants seigneurs de la terre, faisant trembler de terreur le reste du monde, cette cité a même perdu son nom.

L'Ecclesiaste avait mille fois raison quand il clamait:

"Vanitas vanitatum et omnia vanitas!"

— o —

UNE RELIGION COUTEUSE

Bien que les autorités anglaises fassent de grands efforts pour supprimer la coutume de l'incinération des morts aux Indes, cette partie du rite de la religion dominante de l'Inde, le Bouddhisme, est encore pratiquée presque sur toute l'étendue de la Péninsule. Cette religion prescrit que les bûchers funéraires doivent être allumés par un homme spécialement désigné à cet effet et que la lampe exigée pour la cérémonie doit être achetée par un proche parent du défunt. Bien que ce soit une profession singulière que celle d'allumeur de bûchers funéraires, celui qui l'exerce la trouve éminemment rémunératrice parce qu'il tient les affligés à sa merci et peut exiger d'eux les sommes qu'il les estime capable de payer. En certains cas, lorsqu'il ne peut s'entendre avec un client, le corps est abandonné sur les fagots aussi longtemps que dure le différend. Le prix de l'incinération d'un mahara est ordinairement de milles roupies et un jeune éléphant.

• Les prêtres hindous qui vivent dans la cité sainte de Bénarès sont loin d'être des indigents. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants viennent chaque jour, à l'aurore, faire leurs ablutions dans le fleuve sacré et font des offrandes aux dieux, lesquelles offrandes leur sont vendues par les brahmanes qui restent assis sous des tentes ou des parasols et qui les exhortent à acheter nombre d'offrandes en signe de repentance de leurs péchés.

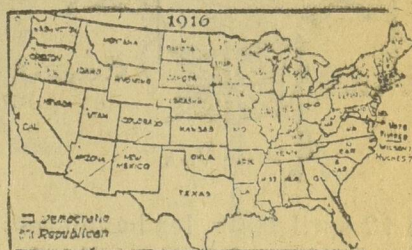
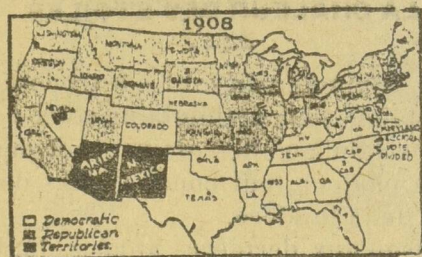
Les élections aux Etats-Unis

La grande victoire remportée par le parti républicain aux dernières élections américaines est la victoire la plus complète qu'aucun parti politique ait jamais remportée aux Etats-Unis.

En effet, Harding, le candidat républicain, a remporté 36 états, 394 siè-

Il a enlevé tous les Etats de l'ouest qui étaient démocrates depuis 1916, y compris l'Arizona.

Il a envahi le solide bloc démocrate du sud en prenant le Tennessee qui donna une majorité républicaine pour la première fois depuis 52 ans.



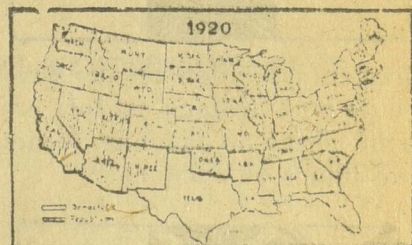
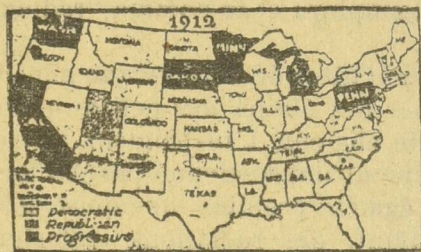
ges électoraux et une majorité de 6,000,000 de voix.

Il a enlevé l'Etat de New-York y compris la ville, par une majorité de plus de 1,272,595 voix.

Il a enlevé l'Illinois par une majorité de 800,000 voix; les états de Penn-

Il a enlevé le Maryland et la Virginie.

Les seuls états américains qui soient restés démocrates aux dernières élections sont l'Alabama, l'Arkansas, la Floride, la Georgie, le Kentucky, la



sylvanie, Ohio, Indiana, New-Jersey et la Nouvelle-Angleterre ont donné au candidat républicain des majorités dépassant toutes les prévisions.

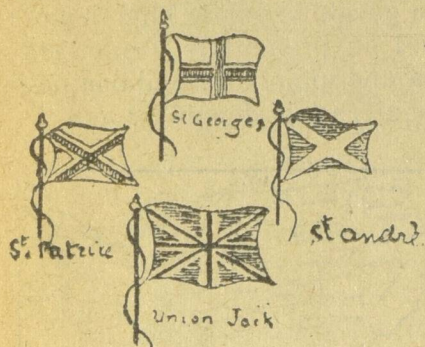
Il a enlevé la ville de New-York et celle de Boston pour la première fois depuis 1906.

Louisiane, le Mississippi, la Caroline du Nord, le Texas, ainsi que l'Okloham.

Un coup d'oeil sur nos vignettes fera voir les changements des Etats dans les quatre dernières grandes élections présidentielles.

L'ORIGINE DE L'UNION JACK

La bannière originale d'Angleterre fut le drapeau de St-Georges, avec une croix rouge ou, en langage héraldique, d'argent avec une croix de gueules. Il resta ainsi jusqu'à l'avènement de Jacques Ier qui réunit les couronnes d'Ecosse et d'Angleterre.



Le 12 avril 1606, les bannières des deux royaumes furent combinées et le drapeau de St-Georges mêla son argent à l'azur sur fond d'argent de l'étendard de St-André. On donna à cette combinaison le nom d'Union-Jack. Le mot "Union" se rapporte na-



turellement à l'Union des deux royaumes et le nom de Jack est fort probablement dérivé de Jacobus, forme latine de James ou Jacques.



La réunion de l'Irlande à la Grande-Bretagne nécessita un autre changement ou, pour parler plus proprement, une autre addition à l'étendard anglais. Ceci eut lieu en 1601.

L'emblème national de l'Irlande, c'est-à-dire la bannière de St-Patrice était une croix diagonale rouge sur



fond blanc (croix de gueules sur fond d'argent). La modification fut accomplie en 1606 et donna l'Union-Jack actuel, aux termes de la proclamation de l'union de l'Irlande à l'Angleterre.

LA CHALEUR DES ETOILES

Si, comme le disent les astronomes, les étoiles sont de lointains soleils, il est certain qu'elles doivent dégager de la chaleur tout comme elles donnent de la lumière.

Jusqu'aux dernières années, toutes les expériences tentées pour mesurer la puissance calorifique des étoiles sont demeurées infructueuses.

Cependant, les recherches effectuées l'an dernier par le Dr Nichols, à l'Observatoire de Yerkes, semblent avoir obtenu un heureux succès. Le Dr Nichols dessina lui-même l'instrument qu'il employa et le nomma "radiomètre".

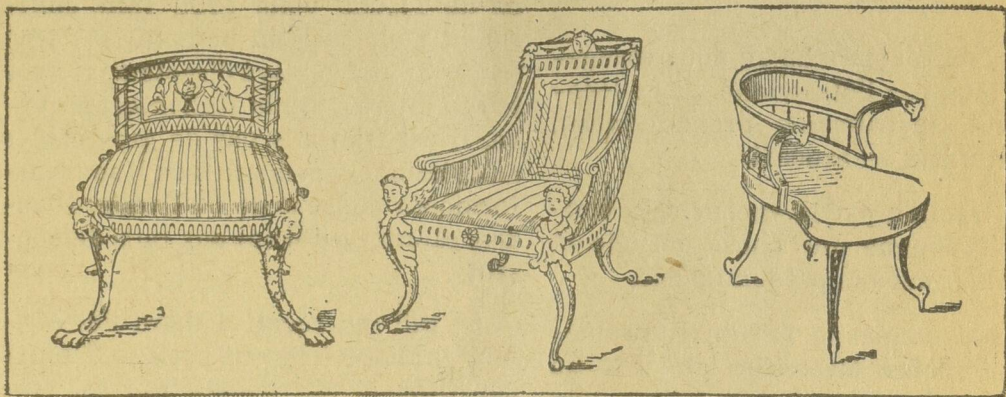
Il put ainsi démontrer que nous recevons des étoiles des petites quantités de chaleur. L'instrument fut sensiblement impressionné par Arcturion et Véga, le premier des deux astres émettant des radiations calorifiques deux fois plus puissantes que celles du second. Cependant, pour donner une idée de la délicatesse de l'appareil, il convient de dire que la chaleur que nous envoie Arcturus ne surpasse celle que nous obtiendrions d'une bougie placée à une distance de cinq ou six milles de nous.

DES FAUTEUILS D'INTERIEUR

Voici trois jolis fauteuils dessinés par R. et J. Adam, dont l'influence en architecture, dans la décoration intérieure des maisons et des meubles s'est fait sentir en Angleterre de 1765 à 1790.

pour la noblesse anglaise, des maisons, des terrasses, des ponts et même des rues, des places publiques et des squares.

Les meubles fabriqués par les frères Adam furent faits du même style



Les deux frères Adam ont dessiné non seulement des murs, des plafonds, des cheminées, même des poignées de portes et des serrures; de fait, tout ce qui entre dans une chambre, mais ils ont également construit des palais

que les chambres dessinées par eux.

Les frères Adam sont nés à Kirkaldy, en Ecosse, ce sont eux qui ont édifié à Londres la terrasse dite Adelphi (les Frères).

— 0 —

L'AUTOPSIE DES BESTIAUX MORTS MYSTERIEUSEMENT

La pratique de l'autopsie du cadavre de tout animal qui succombe à un mal inconnu est de règle dans de nombreuses fermes américaines et mérite d'être prise en considération par les agriculteurs qui ont consacré de forts capitaux à l'achat du bétail.

Dans les fermes dont nous parlons, on conçoit que les morts mystérieuses sont trop souvent le prélude d'épidémies désastreuses. En conséquence, tout animal mourant subitement est

immédiatement retiré du pâturage ou de l'étable et transporté dans une partie isolée de la ferme. Un vétérinaire procède à sa dissection puis les restes sont jetés dans une fosse contenant de la chaux vive dont l'action corrodante anéantit rapidement tous les germes dangereux.

Si la cause de la mort est attribuée à l'anthrax ou à toute autre maladie contagieuse, on prend d'énergiques mesures prophylactiques.

L'ELECTRICITE EMPLOYEE COMME FORCE MOTRICE

Les merveilles des chemins de fer électriques.

Le temps approche où nous voyagerons tous par l'électricité. Les locomotives, instruments préhistoriques, seront mises au rancart.

La traction par la vapeur sera considérée comme une chose désuète et le moteur aura la prédominance.

Les chemins de fer du Royaume-Uni n'ont été électrifiés que sur un parcours de moins de 500 milles alors que leur longueur total est de 24,000 milles. Cependant voici bientôt trente ans qu'eut lieu la première expérience, la construction des chemins de fer de la cité et du sud de Londres.

Il y a quinze ans que la dernière locomotive à vapeur fut retirée du chemin de fer souterrain de Londres; en 1911, la compagnie du "London, Brighton and South Coast Railway" commença l'électrification de ses lignes qu'elle espère étendre jusqu'au-delà de Brighton. On espère que bientôt tout le trafic des chemins, sur un rayon de 40 milles autour de Londres, se fera à l'électricité.

Le principal système du "London, Brighton and South Coast Railway" obtint un grand succès mais on estime que le système du chemin de fer souterrain où le courant est propagé à l'aide d'un rail latéral, est plus avantageux.

Une immense usinè pour la génération de l'électricité a été érigée à Chelsea. Huit cents tonnes de charbon sont consommées chaque jour pour le chauffage de l'eau dans les chaudières. La vapeur est conduite aux turbines par des tuyaux et, coopérant avec les générateurs, produit le courant.

Ce courant qui atteint une puissance de 11,000 volts (200 volts suffiraient pour tuer un homme) est trop fort pour être envoyé directement dans le rail latéral. De la station génératrice, il est transmis par de gros câbles aux stations secondaires où il se transforme en courant de 600 volts. D'autres câbles l'amènent aux rails de contact.

Le rail qui reçoit d'abord l'électricité est appelé le rail positif. L'autre constitue le rail négatif qui est employé simultanément avec les signaux automatiques et le long duquel le courant retourne à la station secondaire, achevant ainsi le circuit.

En certains cas, notamment sur les lignes du "Central London" et du "South London", le courant électrique est renvoyé à la station génératrice au rayon des lignes ordinaires.

Au moyen du système de contrôle multiple, le courant se divise et alimente toutes les machines des trains. Les trains de six wagons du "London District Railway", par exemple, ont chacun deux moteurs de 240 H.P. sous chaque wagon alternatif et tous les moteurs correspondent simultanément à la manette de contrôle de la cabine du mécanicien conducteur. Cette division mécanique permet d'obtenir la vitesse plus rapidement qu'avec les trains mus par la vapeur.

COMMENT ON COMBATTIT UNE INVASION DES SAUTERELLES EN PALESTINE

L'un des pires désastres qui puissent s'abattre sur une région fertile, c'est une invasion de sauterelles. Les vieux prophètes bibliques nous ont laissé de vivantes descriptions des dévastations provoquées par un tel fléau. Quelques américains qui eurent à combattre une invasion de ce genre, alors que le conflit universel les retenait à Jérusalem, nous firent savoir que ces récits des anciens juifs étaient d'une rigoureuse exactitude.

Ce fut vers la fin de février 1915 que d'énormes essaims de ces maudits insectes furent aperçus pour la première fois au-dessus de la cité sainte. Ils formaient des nuages si denses qu'ils obscurcissaient la lumière du soleil. Heureusement survinrent de violents orages qui les repoussèrent jusqu'à la mer, non sans qu'ils eussent eu le temps d'endommager sérieusement les récoltes. Mais il devait survenir des événements bien plus redoutables.

Avant d'être balayées par le vent, les sauterelles avaient pondu des millions d'oeufs sur toute l'étendue du pays. Une vive anxiété s'empara des autorités lorsqu'elles constatèrent ce fait. Comme chaque femelle pond environ une centaine d'oeufs, on calcula qu'un yard carré de terrain pouvait contenir environ 75,000 oeufs. En admettant que l'éclosion entraînât une perte de trente pour cent, il fallait encore prévoir la naissance de soixante mille sauterelles pour trente-deux pouces carrés. Une proclamation fut émise qui enjoignit à tout homme, de seize à soixante ans, de recueillir onze

livres des dits oeufs. Cette mesure eut pour résultat la destruction de milliers de tonnes des germes fatals.

A peine fût-ce fait qu'on découvrit que de jeunes larves étaient fécondées d'innombrable manière. A l'éclosion, elles étaient entièrement noires et avaient l'apparence de grosses fourmis. Elles restaient unies pendant quelques jours, puisque lorsqu'elles avaient atteint un certain degré de développement, elles s'élançaient, couvrant en moyenne 500 yards par jour et dénudant entièrement le sol. Seuls, ceux qui assistèrent à ce spectacle, peuvent imaginer leur infinie multitude. Les routes devinrent si glissantes par la masse des petits corps gras-seux écrasés par le passage des chevaux que ces derniers avaient peine à poursuivre leur marche. Les trains se ressentirent également du phénomène et leur allure s'en trouva fortement ralentie.

Ces sauterelles rampantes — leur jeunesse de leur permettait pas encore de voler — se répandirent dans les faubourgs de Jérusalem ravageant complètement les jardins, malgré les efforts herculéens tentés pour les anéantir. Tous les lits floraux du jardin historique et sacré de Gethsémani furent dévorés.

Lorsqu'elles ne sont pas encore pourvues d'ailes, il est relativement facile de chasser les sauterelles et les résidents américains en mirent à mort des millions à l'aide de la méthode dite Cypriote. Voici en quoi consiste ce procédé :

Sur le pasage des sauterelles on dépose une boîte sans fonds dont l'intérieur est doublé d'étain poli sur lequel les insectes ne peuvent ramper. Une aile, également recouverte d'une couche de métal lisse est adaptée à cha-

que extrémité de la boîte. Les trappeurs se disposent en longues lignes et au moyen de drapeaux noirs qui projettent sur la terre une ombre épaisse, dirigent les sauterelles vers le piège.

— o —

LA MANIE DES SOUVENIRS

Beaucoup de gens ne sauraient visiter un endroit célèbre sans en emporter un "souvenir".

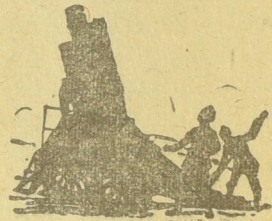
S'il ne s'agit que d'une menue fleur cueillie sur ce qui fut un champ de bataille, ou d'un innocent caillou ramassé sur l'Acropole, certes, le mal n'est pas grand! Mais, n'est-il pas attristant, comme aux ruines de Carthage, de voir des mosaïques merveilleuses s'éparpiller en "souvenirs" aux quatre coins du globe? Et, déjà les visiteurs qui parcourent le front emportent de trop nombreuses reliques prises aux monuments les plus blessés et les plus renommés. Le maire de la ville d'Ypres a fait placer sur les ruines saintes de la cité martyre des écriteaux: "N'emportez aucun débris de ces ruines. Elles sont sacrées. Elles font partie du patrimoine de l'humanité."

L'avertissement suffira-t-il? Les collectionneurs ne respectent rien! Ainsi, en Angleterre, au château d'Hollyrood, les visiteurs ont permission d'entrer dans ce qui fut la chambre de Marie Stuart. On y voit encore, sur le lit, un morceau de tissu qui, jadis, servit de couverture à la malheureuse reine. Mais tant de mains, avides plutôt que pieuses, ont déchiré pour l'emporter, un fragment de laine, que la couverture n'est plus qu'une loque!

L'ANCETRE DE L'ARTILLERIE LOURDE

En l'an 1453, alors que les Turcs assiégeaient Constantinople, un Hongrois, d'autres disent un Valaque, mécontent de son sort en son pays natal, offrit ses services au Sultan.

Orbau, tel était son nom, construisit pour les Turcs, déjà pourvus d'artillerie d'ailleurs, un énorme canon mesurant 8½ pieds de circonférence et capable de lancer avec un bruit formidable, des boulets de pierre de 1,200 livres à une distance de 5,500 pieds.



Il fallut trois mois entiers pour fonder la pièce et deux autres mois pour la transporter d'Andrinople où elle avait été fondue, aux environs de la capitale. Cinquante paires de boeufs la tiraient, tandis que 200 soldats la poussaient de chaque côté, et qu'un même nombre de paysans aplanissaient la route en avant.

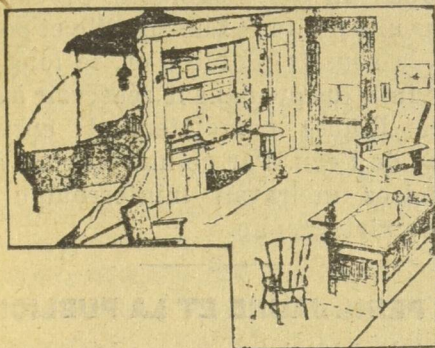
On ne sait à qui nous empruntons ces détails, ni si le canon d'Orbau fut d'un puissant secours pour la prise de la ville. Mais il est notoire que son inventeur fut honni de toute la chrétienté et traité de vil rénégat pour s'être mis ainsi au service de l'Islam.

JNE SEULE

Lorsque les inventeurs sont poussés au pied du mur par la nécessité, ils trouvent toujours quelque chose.

Pour résoudre le grand problème du jour, le haut coût de la vie, ils ont de nouveau accompli des tours de force et fait preuve de génie.

L'idée des 4 pièces en une seule est absolument pratique.



Au lieu de payer 50 dollars pour un plein pied de 4 pièces, vous pouvez diminuer votre loyer à 15 dollars en vous servant de cette invention originale.

L'unique pièce est un vivoir. Dans un des murs se trouve une table tournante de petites dimensions.

Cette table tournante est divisée en trois compartiments.

Un compartiment est équipé avec poêle à gaz, évier, lavabos, glacière, et une petite chaise pliante.

Le deuxième compartiment contient un lit pliant.

Le troisième est une salle de bain.

La table tournante se meut très facilement sur son axe.

Si l'on veut se coucher on n'a qu'à presser un bouton électrique et immédiatement le lit apparaît, et se baisse de lui-même.

Le matin le lit se referme, on presse un autre bouton et la salle de bain apparaît à nos yeux.

De même pour la cuisine.

Cette nouvelle invention paraît être très pratique et elle sera sans aucun doute généralisée avant longtemps.

— 0 —

UNE CHAISE FLOTTANTE POUR L'ETE PROCHAIN

Mesdames et mesdemoiselles, vous qui avez hâte au retour des beaux jours, pour filer à la campagne où vous vous griserez de soleil et d'air pur, il n'y a pas de doute que vous rêvez aussi aux bains quotidiens, à l'eau courante, bains d'eau douce ou bains de mer. Or, voici l'une des dernières inventions qui peut servir à tous et à toutes, qu'on sache ou qu'on ne sache pas nager. C'est une chaise



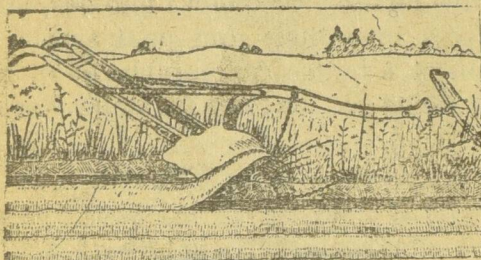
flottante en caoutchouc soufflé, une véritable chaise dans laquelle on peut s'asseoir confortablement pour s'y reposer et même lire le "Samedi", ou le livre favori, tout en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, et en se laissant mollement bercer au gré des flots. Par les jours d'intolérable chaleur,

quel bien-être que ce bain qu'on peut prolonger à volonté, sans la moindre fatigue. On vend de ces chaises pour adultes et pour enfants, mais ceux qui ont un peu d'imagination ou d'ingéniosité peuvent s'en fabriquer, dès maintenant pour l'été prochain, avec de vieux pneus et autres articles en caoutchouc. On s'attend de voir nombre de ces chaises flottantes, dans les villégiatures à la mode, l'été prochain.

— 0 —

POUR LA CHARRUE

En attachant une certaine longueur de chaîne à une charrue, et cela, comme vous le fait voir notre vignette, les brins d'herbe sont soulevés et le travail de la charrue en devient beaucoup plus facile.



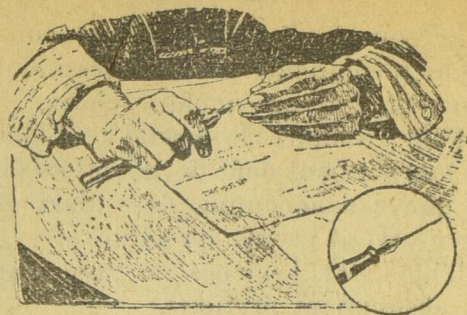
En effet, la chaîne soulève l'herbe devant la charrue et les sillons deviennent plus réguliers; sans compter que l'herbe détériore très vite les charrues.

— 0 —

COMMENT NETTOYER UNE PLUME-FONTAINE OBSTRUÉE

Une plume-fontaine ou stylographe à répétition automatique s'emplit souvent d'une encre qui n'est pas absolument exempte de sédiments. De fréquents rinçages du réservoir éviteront dans une certaine mesure, l'obstruction du conduit, mais cependant il ar-

rive parfois que la portion du conduit qui traverse le barillet se trouve bouchée par les dépôts laissés par l'encre.



Dans un cas semblable, procurez-vous une petite et fine aiguille et poussez-la sous la plume d'or, le long du conduit, jusque dans le réservoir à encre. Rincez complètement ensuite avec de l'eau. Par ce moyen vous obtiendrez un travail ininterrompu de votre stylographe.

— 0 —

LE PERIL JAUNE ET LA PUBLICITE

Nos publicistes, même les plus experts, feraient bien d'entreprendre un voyage d'études au pays des Chrysanthèmes. Ils verraient vite que les Japonais sont encore leurs maîtres, quant à la manière de rédiger les annonces et réclames.

Nous n'inventons rien puisque les exemples suivants sont traduits du japonais par notre garçon de bureau. (il connaît tout l'animal,) du "Tokio Asahi" et de l'"Osaka Asahi":

"Nos paquets sont emballés avec les soins délicats qu'un nouveau marié a pour sa jeune épouse."

"Les textes que nous choisissons sont aussi délicieux et charmants que le chant d'une jeune fille."

"Entrez dans nos magasins. Nos employés sont aussi aimables qu'un père cherchant à marier une de ses filles sans dot."

Allons à l'école au Japon.

L'ORIGINE DE "ZUT"

Certains mots ont des origines bien légères, indépendantes de toutes racines étymologiques. Parmi ceux-ci se trouve la preste syllabe, si impertinente, mais gentille: "zut".

"Zut", avouez-le n'est pas grossier. "Zut", malgré sa crânerie sans réplique, a son petit cachet de distinction spirituelle. "Zut", quand on le dit part à la façon d'une petite fusée qui donne presque toujours envie de rire un peu. On pourrait dire de "zut" qu'il est le bébé mignon des gros mots. On pardonne à cet enfant terrible parce qu'il n'est pas méchant. Pourquoi?

Sans doute parce que "zut" fut inventé par une jeune fille, par une exquise petite personne dans un moment d'énervement.

Voici l'histoire:

En présence de plusieurs autres élèves, mademoiselle Jacqueline N... prenait ce jour-là sa leçon de solfège. Elle avait pour professeur un excellent musicien italien, lequel prouvait à tout instant sa nationalité par un accent très prononcé et par un teint que Musset eut qualifié, comme celui de l'Andalouse, "jaune comme une orange".

Ce Paolo Taffinoti avait, en outre, l'entêtement propre aux mulets des Abruzzes, et, quand il s'était ancré dans une idée, on ne l'en démarrant pas facilement. Ce qui explique que plusieurs fois il avait quelque peu agacé la nature primesautière et gamine de mademoiselle Jacqueline N...

— Allons, lui disait-il, solfiez-moi cette page.

Et mademoiselle Jacqueline N... chantait:

— Ré, fa, mi, do, mi, sol, do.

— Non, fit-il de sa voix nasillarde, ut.

Elle reprit:

— Ré, fa, mi, ut.

— Bravissimo, ze tiens beaucoup à l'ut. Continuez.

Mlle Jacqueline N... poursuivit:

— Mi, sol, do, do...

— Ut, ut... s'écria le maître. Pas do, c'est ut qu'il faut dire.



— Mais ut ou do, n'est-ce pas la même note? répond la jeune élève.

— Peut-être, peut-être, mais pas pour moi. Ze ne connais qu'ut. Dites ut, je vous en prie. Allez, allez, dites ut et ce sera très zoli.

Mlle Jacqueline N... continua à solfier. Elle s'appliqua à prononcer plusieurs fois: ut, ut, pour faire plaisir à son cher maître. Mais l'habitude qui est une seconde nature, reprit bientôt ses droits et elle refit un do qui de nouveau fit éclater d'indignation son entêté professeur.

— Dites ut. Dites ut. . . s'écria-t-il. Et avec son accent, en prononçant : "Dites ut", il exagérait la liaison entre les deux mots.

— Eh bien, "zut", "zut" . . . Etes-vous content? . . . fut la réponse énervee de Mlle Jacqueline N. . .

Toutes ses petites camarades se mirent à en rire. On se répéta le mot. "Zut" était inventé.

Flûte, qui est le synonyme de zut, tire aussi son origine d'un terme musical.

Doit-on en déduire que la musique n'est pas un calmant pour le caractère?

— o —

NOTES DE L'HISTOIRE

Quel malheur que la presse n'ait été inventée que par Gutèberg.

Quelle fortune auraient fait messieurs les propriétaires de journaux en annonçant certains événements comme ceux-ci par exemple :

Il vécut dans le ventre d'un gros poisson durant plusieurs jours

Jean Joseph Jonas, globe-trotter, donne des détails excessivement curieux sur son petit voyage.

— o —

Dans un mouvement de colère un puissant lutteur démolit une église

Henri M. Samson secoue les colonnes d'une église avec ses puissants bras. Résultats désastreux. Liste des morts. Détails dramatiques.

Une princesse adopte un enfant trouvé dans une rivière

Mademoiselle Henriette Pharaon trouve un enfant dans les roseaux. Parents inconnus

— o —

On prédit une grosse averse pour bientôt

Monsieur Alphonse Noé construit une arche pour éviter l'orage prédit. Il y aura une ménagerie à bord.

— o —

Gédéon Mathusalem vient de célébrer son 950ème anniversaire

L'aïeul entretient les amis des bonnes histoires du vieux temps. On boit et on chante.

— o —

ALBERT I

Le populaire roi des Belges, Albert I, un des grands héros de la dernière guerre, a jadis passé un an aux Etats-Unis pour étudier les questions économiques de l'ouest sous la direction de Monsieur James J. Hill.

Ceci se passait en 1898 alors qu'Albert n'était que l'héritier du trône de Belgique.

Albert I travailla aussi comme rédacteur à un journal de New-York.

ENDORMIS PENDANT DES ANNEES

La rumeur courut récemment à New-York, qu'une femme endormie depuis deux ans, Clara Jorgensen, venait de s'éveiller. Ce n'est pas là un cas isolé de léthargie. Pendant cette longue période elle demeura immobile et muette à l'Asile Racine.

Il fut nécessaire de la nourrir comme un bébé et bien qu'elle eut connaissance des événements qui marquèrent la fin de la guerre et entendit chaque mot qu'on lui adressait, elle ne pouvait faire un mouvement. Elle resta en cet état jusqu'au jour où son neveu, un petit garçon de six ans, vint la visiter. Il semble que le babil argentin de l'enfant ait entraîné une réaction de son cerveau et lui ait ainsi rendu le contrôle de ses muscles.

Un sommeil de trente-deux ans.

Madame Dora Muntz, de New-York, fut également affligée d'une léthargie qui provoqua un état analogue d'esprit et de corps et qui dura cent deux jours. Après avoir posé sur un réchaud une bouilloire à thé, elle s'assit et se mit à compter les secondes du temps nécessaires à l'ébullition. Il apparaît que Mme Muntz prolongea indéfiniment son compte car elle ne s'éveilla que le cent troisième jour, ayant été tirée de son sommeil par l'exécution durant une heure, d'une mélodie de Schubert. Quelqu'un se rappela qu'elle avait toujours montré une grande prédilection pour cette musique et engagea un musicien professionnel à seule fin de tenter l'expérience.

Un autre cas intéressant fut celui

d'une jeune fille d'origine écossaise dont le sommeil dura cinq mois. A la suite d'une forte attaque d'oreillons, cette enfant, de constitution robuste, perdit connaissance.

Ses parents conçurent de telles alarmes qu'ils consultèrent les docteurs les plus en renom du King's College Hospital, à Denmark Hill. Ces derniers ne purent lui rendre la conscience et les malheureux parents crurent qu'un miracle seulement sauverait leur fille. Elle s'éveilla spontanément, de même qu'elle s'était endormie.

Le cas de Margaret Bangarel, "La dormeuse de Mènelles", fut très mystérieux. Cette jeune et agréable fille cessa d'être consciente à la suite d'une plaisanterie un peu vive et demeura dans un état comateux pendant vingt ans. Les célébrités médicales de toutes les parties du monde se rendirent à son chevet, mais furent incapables d'établir un diagnostic ou de la tirer de son sommeil. Elle mourut en 1903.

Le plus remarquable sujet pour les psychopathologistes fut Caroline Ohlson, une jeune suédoise. En 1875, alors qu'elle n'avait que douze ans, elle tomba dans une léthargie qui dura trente-deux ans. On lui donna des aliments, mais il ne semblait pas qu'elle éprouvât de sensation. Subitement, elle revint à la vie. Ce n'était plus une jeune fille, mais une femme d'âge moyen et l'examen le plus sérieux ne put révéler chez elle la moindre faiblesse ou la moindre aliénation mentale. Elle se maintint dans un état d'excellente santé après son fantastique sommeil.

CE QUE LES RAYONS X NOUS REVELENT SUR LA MATIERE

**L'atome possède un squelette dont les
rayons X nous montrent
la structure.**

Quand les rayons X furent découverts, les savants n'avaient pas une certitude absolue quant à leur nature et n'osaient affirmer qu'ils fussent des radiations lumineuses. La lumière, comme chacun sait, n'est autre chose qu'une vibration de l'éther. Les vibrations des rayons X sont mille fois plus petites que celles des rayons ordinaires. Le prisme habituel ne pouvait les décomposer en spectre. Un spectre est dû à la dissociation des ondes lumineuses. Cette dissociation était impossible à obtenir pour les rayons X en raison de leur peu d'étendue vibratoire.

En 1912, le physicien allemand Lane, conçut l'opinion que les atomes du cristal permettraient de réaliser ce travail de la résolution de la lumière grâce à leur cohésion étroite. Il tenta l'expérience et obtint un spectre des rayons X. Ceci eut pour résultat de démontrer que les rayons X sont lumineux.

Actuellement les rayons X sont engendrés par le bombardement d'une substance, habituellement un métal, avec ce qu'on appelle des électrons. Chaque atome se compose d'un "nucleus" et d'un ou plusieurs électrons se mouvant à l'entour. Un atome, par conséquent, est une sorte de système solaire. Précipitez ces atomes contre une substance plongée dans le vide et vous générerez des rayons X.

Un jeune anglais, Moseley, produisit des rayons X avec n'importe quel métal, depuis l'aluminium jusqu'à l'or. Il photographia les spectres de ces rayons pour chaque métal et conclut que les atomes sont bien constitués par des électrons. Lorsque le chimiste affirmait que l'aluminium était formé d'atomes dont les nuclei s'entouraient de treize atomes, il disait une vérité.

Moseley prouva que ce qu'on nomme en chimie la table périodique — une table sur laquelle tous les éléments sont inscrits selon leur poids atomiques — est en relation avec la théorie des électrons. L'hydrogène occupe la première place sur le tableau. Or ce gaz possède l'atome le plus léger.

La situation numérique d'un élément sur la table est significative. Aussi, l'aluminium est le treizième. Moseley fit voir qu'un atome d'aluminium consiste en un nucleus autour duquel se meuvent treize électrons. Similairement, l'uranium qui est le quatre-vingt-douzième élément, est doué d'un nucleus qu'entourent en leurs mouvements, quatre-vingt-douze électrons.

Continuant les travaux de Moseley, les deux Bragg, père et fils, réussirent à déterminer la position exacte des électrons dans un atome, grâce aux rayons X.

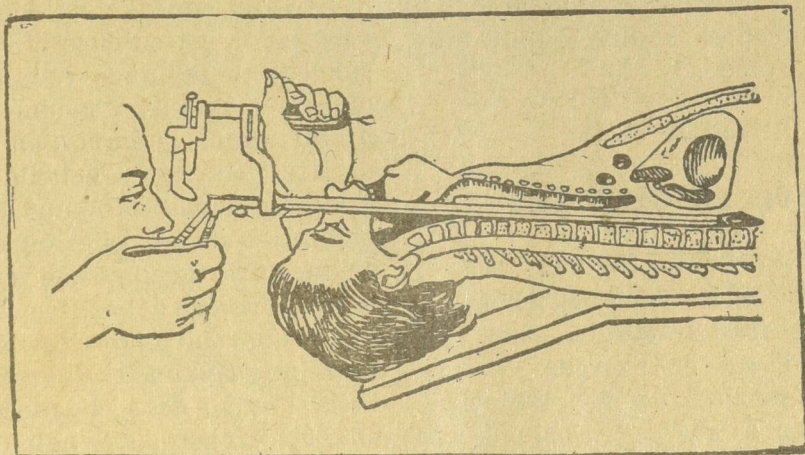
C'est en raison de la théorie des électrons que les physiciens savent maintenant que l'oxygène se combine avec le fer et non avec certains autres métaux; pourquoi il existe des substances conductrices de l'électricité des substances réfractaires et pourquoi, enfin, l'hélium est inerte, c'est-à-dire, ne se combine pas avec d'autres éléments.

L'extraction des corps étrangers avalés

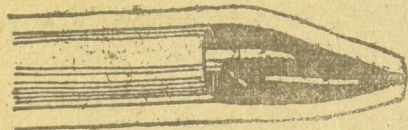
Nombre d'éminents chirurgiens américains et anglais et de spécialistes des affections de la gorge ont protesté récemment contre la pratique encore très répandue, dans les hôpitaux d'urgence, de l'emploi d'appareils trop rudimentaires pour la recherche de corps inassimilables avalés, tels que les pièces de monnaie.

Nous n'avons que faire actuellement de l'emploi de méthodes si désuètes. Cependant telle est la force du préjugé que quelques-uns des plus sages chirurgiens affirment que ce procédé prévaut encore dans les hôpitaux.

Il existe un appareil à l'aide duquel le chirurgien peut atteindre et rame-



Du grand nombre de décès qui se produisent à l'hôpital de Lancet il ressort que cette pratique est plus dangereuse



elle-même que la présence de la pièce de monnaie dans l'organisme. Car le chirurgien qui pousse un appareil rudimentaire, bougie ou sonde oesophagienne dans la gorge d'un enfant ne peut voir ce qu'il fait; il risque souvent de n'atteindre pas l'objet qu'il recherche et de blesser les membranes de l'oesophage ou de la trachée artère.

ner presque tous les objets introduits dans l'organisme soit à travers l'oesophage soit à travers la trachée. C'est le tube endoscopique dont notre première illustration montre le fonctionnement. On l'emploie de cette manière seulement dans les cas qui rendent nécessaire l'exploration des par-



ties profondes de l'oesophage. Lorsqu'il n'est pas indispensable de pénétrer si avant, on laisse dans la position horizontale, le plateau de la table d'opération.

Le tube endoscopique peut avoir un diamètre de sept à trente millimètres, c'est-à-dire d'un tiers de pouce à un pouce complet. Le docteur Chevalier Jackson, de Philadelphie, emploie les tubes de petites dimensions pour les enfants; pour les adultes, il fait usage de tubes d'un diamètre d'un quart de pouce. Le tube est poussé avec soin dans la gorge; une petite lampe électrique en éclaire l'intérieur et permet au praticien de voir la pièce avalée. Lorsqu'il l'aperçoit, il introduit dans le tube une fine bougie munie à son extrémité d'une mâchoire à forceps. Avec le forceps, il saisit la pièce et ramène le tout, tube, forceps et pièce.

— o —

VIVE LA CAROTTE !

Par ce temps de vie encore chère, nous ne saurions trop reconnaître, dans l'alimentation, l'usage de la carotte.

Elle est, paraît-il, des plus nourrissantes. Pendant la guerre, le comité de surveillance des denrées alimentaires attaché à l'Office du "contrôle des vivres" du Royaume-Uni, a signalé que 6 livres de carottes équivalent à deux livres de viande de veau ou de poulet.

Cette valeur alimentaire de la carotte était connue des anciens, et au XII^e siècle Aouane, dans son "Traité d'Agriculture", recommandait déjà la carotte comme un aliment excellent. Ambouchad, avant lui, raconte que le peuple de son pays faisait avec la carotte un pain de bonne qualité, sain et agréable, et fort nourrissant.

Il convient donc de réhabiliter la carotte, mais comme aliment simplement!...

Les "tireurs de carotte" ne sont pas ceux qui en mangent le plus.

COMMENT ON PHOTOGRAPHE LA VOIX

—

Nous ne sommes point surpris, en ces jours d'émerveillement scientifique, d'apprendre que la voix peut être photographiée. Le prof. Marage de la Sorbonne, est parvenu à reproduire les notations visuelles des sons à l'aide d'un procédé aussi simple qu'ingénieux.

Le sujet dont la voix doit être photographiée est entouré d'une série de sphères métalliques creuses, de dimensions variées, chacune d'elles vibrant jusqu'à la formation de sa note particulière dans l'échelle musicale. Toutes suspendues à une hauteur de cinq pieds du sol, elles offrent chacune une ouverture tournée vers le chanteur. Derrière cet orifice est disposée une membrane et, derrière la membrane se propage un jet de gaz. Lorsque l'air contenu dans chaque sphère est amené à vibrer par sa note correspondante telle que l'émet le chanteur, la membrane vibre également et entraîne un mouvement sympathique du jet gazeux; ce mouvement du jet est immédiatement communiqué à la plaque que contient l'appareil photographique. La série totale des impressions ainsi obtenues constitue une photographie exacte de la voix, indiquant sa qualité et son ampleur. Il deviendra possible, par cette méthode, complétée par le phonographe, d'entendre et de voir un chant plusieurs années après son émission.

Cette découverte est considérée par les savants comme un grand pas vers la photographie de la pensée.

UN ALLIGATOR AUSSI FORT QUE SIX HOMMES

Lizzie, un farouche et hideux alligator du Jardin Zoologique de Cincinnati, est doué d'une voracité qui nous remémore la fable antique du Temps dévorant ses enfants. Agé de 123 ans, état adulte d'un alligator, le monstre, qui pèse 714 livres, récréait ses forces émoussées par un long jeûne hivernal, en mangeant tous les petits alligators du grand bassin où on l'avait placé pour les mois d'été. Il fallut donc l'isoler et le mettre dans un bassin particulier où il ne reçoit pour sa subsistance, que douze livres de viande fraîche par semaine.

Lizzie ne consentit pas sans protester à ce déplacement et on dut recourir au lasso pour le sortir de son enceinte. Il s'arquebouta alors sur ses quatre pattes et offrit une résistance forcenée à la traction de la corde. Les efforts de six hommes furent nécessaires pour l'entraîner vers sa nouvelle résidence. Il avait déjà tué sept petits alligators.

DES HABITATIONS DE BOUE

Afin de résoudre le problème du logement, un constructeur de Los Angeles s'occupe actuellement de l'érection de deux cents maisons de boue.

Il s'inspire de l'exemple des anciens américains qui employaient pour la construction de leurs demeures de la terre humide mêlée à de la paille et versée dans des moules de dimensions convenables puis abandonné à la chaleur du soleil pour dessicative.

Les habitations ainsi construites par les Mexicains avec de la boue, il y a quelques siècles, sont en merveilleux état de conservation, bien qu'un peu humides et peu saines. Encore sont-ce là des défauts auxquels il peut facile-

ment être remédié. Par exemple, alors que les aborigènes se contentaient de recouvrir leurs murailles de boue, le constructeur moderne dit qu'il vaut mieux employer du ciment rapide et dur et un composé minéral que les chimistes affirment être doué d'une durée sempiternelle.

L'inventeur prétend que les habitations actuellement en cours de construction sont perpétuelles, signifiant par là que les occupants n'auront jamais à se préoccuper de la dépense qu'entraînent habituellement les réparations. Elles sont à l'épreuve du son, c'est-à-dire que les hurlements du vent et autres bruits ne pourront être perçues à l'intérieur. Leur surface est non conductrice d'électricité. Enfin elles sont chaudes en hiver et fraîches en été.

— o —

UN SAVANT FRANÇAIS SUGGÈRE L'EMPLOI DES HERBES MARINES COMME ALIMENTS

Tous les aliments végétaux que nous employons aujourd'hui ne sont que le résultat du développement d'humbles plantes. Le blé, autrefois une graminée sauvage, à peine plus comestible que l'herbe qui croît librement dans les prairies, fut transformé par la culture en la base de notre nutrition.

Ce qui fut accompli pour le blé le fut également pour d'autres céréales et pour des fruits. Un savant français vient de suggérer que ces procédés d'améliorations fussent étendus aux plantes marines afin que l'humanité pût tirer profit de leurs qualités nutritives. Les éléments principaux de ces plantes sont des matières azotées et des carbohydrates. En supprimant l'excédent de substances minérales, on obtiendrait sans nul doute une augmentation précieuse des aliments.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"
NOUS PUBLIERONS UN SPLENDIDE ROMAN
SENTIMENTAL COMPLET :

LE DIAMANT NOIR

par MARCEL OLIVIER

C'est une oeuvre étrange et captivante qui est assurée d'un énorme succès.

Le mois suivant, nous publierons un autre épisode des aventures du mystérieux docteur Cornélius.



A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos E. sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de *Verres Toric*, nouveau style A' ORDR PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. King et St. Vello
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans
chaque
numéro
on trouve :

SEPT ou HUIT chansons;
DEUX ou TROIS morceaux de piano;
Aussi Musique de Violon;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50

— Un an. —

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est,

Montréal.



Demandez notre catalogue de primes.

**LE PANORAMA****25^c le No.** dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou
\$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement
au "*Panorama*".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Reenseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P.M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 20, Montréal, Qué.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.



ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgra-
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français.
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-quatre pages grand
format et est un véritable
modèle de bon marché.

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.